

Orgueil et prévention , par l'auteur de "Raison et sensibilité", traduit de l'anglais par Mlle E...***

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Austen, Jane (1775-1817). Orgueil et prévention , par l'auteur de "Raison et sensibilité", traduit de l'anglais par Mlle E...***. 1822.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

ORGUEIL ET PRÉVENTION,

Par l'Auteur de RAISON ET SENSIBILITÉ ;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M^{lle} É..... ***.

TOME II.

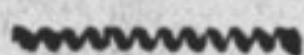


3468

PARIS,

CHEZ MARADAN, LIBRAIRE,

RUE DES MARAIS, N° 16, F. S. G.



1822.

X 2

57279

ORCUELL

ET PRIVILEGE

POUR L'INVENTION D'UN

PROCEDE

DE

TOME II

1812



1812

CHER

1812

1812

ORGUEIL
ET PRÉVENTION.

78-370

~~~~~  
**DE L'IMPRIMERIE DE DAVID,**

**RUE DU POT-DE-FER, N° 14, P. S. G.**  
~~~~~

Res. p. Y²
2801
(2)

ORGUEIL ET PRÉVENTION.

CHAPITRE PREMIER.

ÉLISABETH, assise dans le salon avec sa mère et ses sœurs réfléchissait à ce qu'elle venait d'apprendre, ne sachant s'il lui était permis de le communiquer; lorsque sir William Lucas parut; sa fille l'avait chargé d'annoncer son mariage. Après force complimens sur l'espoir d'une union entre les deux familles, il développa le sujet de sa visite à des auditeurs non-seulement étonnés, mais incrédules; car M^{me} Bennet avec plus de persévérance que de civilité l'assura qu'il se trompait, et Lydia toujours indiscrete et souvent malhonnête, s'écria brusquement :

« Bon Dieu, sir William ! comment pouvez-vous dire une telle fausseté ; ne savez-vous pas que M. Colins veut épouser Lizzy ? »

Il ne fallait rien moins que la complaisance d'un courtisan, pour supporter avec tranquillité une pareille contradiction ; mais le caractère poli de sir William ne se démentit point, et tout en demandant permission de les assurer de la vérité de son récit, il écoutait leurs impertinences avec une patience vraiment admirable.

Élisabeth, sentant qu'il était de son devoir de le tirer d'une position aussi désagréable, vint confirmer cette nouvelle, par l'assurance que Charlotte la lui avait déjà communiquée, et s'efforça de mettre fin aux exclamations de sa mère et de ses sœurs, en félicitant sincèrement sir William ; elle fut, en cela, vivement secondée par Hélien, et d'un commun accord, elles vantèrent le bonheur qu'on pouvait attendre d'un tel mariage, la bonne réputation de M. Colins et le peu

de distance qu'il y avait de Hunsford à Londres.

M^{me} Bennet était, en effet, trop contrariée, pour parler beaucoup en présence de sir William ; mais à peine fut-il parti, qu'elle ne dissimula plus ses sentimens ; d'abord elle persistait à ne vouloir pas croire un mot de cette affaire ; secondement, elle était assurée que l'on avait séduit M. Colins ; troisièmement, elle espérait qu'ils ne pourraient être heureux ensemble ; et quatrièmement, que le mariage serait rompu ; deux choses cependant furent par elle positivement décidées, l'une qu'Élisabeth était cause de tout cela, l'autre qu'on la traitait elle-même, sans nul ménagement : et ces deux points devinrent le sujet de ses doléances, durant le reste du jour. En vain voulut-on la consoler, ou l'adoucir, et le jour entier n'épuisa point son ressentiment. Pendant plus d'une semaine, elle ne pouvait voir Élisabeth sans la gronder ; un mois s'était passé, qu'elle ne pouvait encore parler à sir William

ou à lady Lucas-avec civilité; mais avant qu'elle pût pardonner à leur fille, plusieurs mois s'écoulèrent.

L'impression que cet événement fit sur M. Bennet fut d'une toute autre nature; c'était une chose, disait-il, amusante pour lui, de voir que Charlotte Lucas, qu'il avait toujours jugé une personne sensée, fût aussi sotte au moins que sa femme, et plus sotte que sa fille.

Hélen avoua que ce mariage lui causait quelque étonnement; mais elle parlait bien moins de sa surprise, que du désir de les voir heureux, et Elisabeth ne lui put persuader que cela n'était guères probable. Kitty et Lydia ne portèrent point envie à Charlotte, M. Collins n'était qu'un ecclésiastique! et tout ce qui les intéressait dans cette affaire, ce fut de la pouvoir conter à leurs amies de Meryton.

Lady Lucas ne fut pas insensible au plaisir de pouvoir, à son tour, vanter à M^{me} Bennet le bonheur de bien marier une fille; elle venait à Longbourn plus

souvent que de coutume pour parler de sa joie, quoique l'air réchigné et les remarques peu aimables de M^{me} Bennet fussent ennemies de toute joie.

Entre Elisabeth et Charlotte, il existait une contrainte qui les rendit toutes deux fort silencieuses sur ce sujet, et Elisabeth sentait bien que tout le charme de leur liaison était pour jamais détruit. La peine qu'elle éprouvait, en voyant les sentimens de Charlotte si opposés à ce qu'elle les croyait, lui fit rechercher sa sœur avec plus de tendresse que jamais; parelle du moins, elle ne pouvait craindre d'être trompée, et de plus, elle devenait de jour en jour plus inquiète sur son sort; car Bingley était absent depuis une semaine, et l'on n'entendait point parler de son retour.

Hélen avait répondu sans délai à la lettre de M^{lle} Bingley, et en attendait impatiemment une seconde; la lettre de remercîmens promise par M. Colins arriva le mardi : elle était adressée à M. Bennet, et l'auteur y avait épuisé toutes les

expressions de reconnaissance qu'aurait pu inspirer un séjour de dix ans dans leur famille; après avoir satisfait sa conscience sur ce point, il leur parlait avec transport du bonheur qu'il avait eu de se faire aimer de leur aimable voisine M^{lle} Lucas, « le désir de jouir de sa douce société, continuait-il, est le seul motif qui m'ait décidé à profiter de l'agréable invitation de M^{me} Bennet; et je me propose d'être à Longbourn dans quinze jours. Lady Catherine approuve beaucoup mon mariage, elle veut même, qu'il soit promptement terminé, et je ne doute point qu'un motif si puissant n'engage mon aimable Charlotte à fixer au plutôt le jour qui me doit rendre le plus heureux des mortels. »

Le retour de M. Colins ne fut plus pour M^{me} Bennet un sujet de joie; au contraire, elle était comme son mari fort disposée à s'en plaindre : pourquoi venir à Longbourn, plutôt qu'à Lucas-Lodge, cela était fort gênant et fort désagréable; elle ne pouvait souffrir de recevoir des

étrangers, lorsque sa santé était dans un état aussi languissant, et des amans surtout ! existait-il dans le monde des êtres plus ennuyeux ? Tels furent les doux murmures de M^{me} Bennet, et peut-être dureraient-ils encore, si la longue absence de M. Bingley ne lui eût donné pour se plaindre un motif plus intéressant.

Ni Hélien ni Elisabeth n'étaient fort tranquilles à ce sujet ; les jours et les semaines se passèrent sans entendre parler de lui ; on disait même dans Meryton que de tout l'hiver peut-être, il ne reviendrait à Netherfield ; nouvelle qui offensait beaucoup M^{me} Bennet, et qu'elle ne manquait jamais de contredire, comme un mensonge des plus scandaleux.

Elisabeth commençait même à craindre, non l'indifférence de Bingley, mais que ses sœurs n'eussent assez d'empire sur lui, pour le retenir à Londres, et tout en éloignant une pensée si contraire au bonheur d'Hélien, et si injurieuse pour son amant, elle ne laissait pas d'en concevoir

de l'inquiétude; comment n'eût-elle pas craint que les efforts de ses deux sœurs, l'influence de son ami, les charmes de M^{lle} Darcy, et peut-être aussi les plaisirs de la ville, ne fussent capables d'ébranler la constance d'un jeune homme.

A Hélen cette incertitude devait naturellement être encore plus pénible qu'à Elisabeth; mais quels que fussent ses sentimens, elle semblait les vouloir cacher, et entre elle et Elisabeth, il ne se disait jamais un mot qui pût y faire allusion; mais M^{me} Bennet n'était point susceptible de tant de délicatesse, à peine se passait-il une heure sans qu'elle parlât de M. Bingley, de l'impatience extrême qu'elle avait de le revoir à Netherfield; elle voulut même faire avouer à Hélen, que s'il ne revenait au plutôt, elle croirait avoir à se plaindre de lui, et il fallait vraiment unir comme Hélen une charmante douceur à beaucoup de fermeté, pour écouter ces propos avec quelque apparence de tranquillité.

M. Colins revint très-exactement au

jour marqué; sa réception à Longbourn ne fut pas aussi gracieuse cette fois qu'à son premier voyage; mais il était trop heureux pour s'en apercevoir, et par bonheur pour les dames Bennet, le soin de faire sa cour l'occupait exclusivement; il demeurait à Lucas-Lodge la plus grande partie du jour, et souvent ne revenait à Longbourn qu'assez à temps pour demander excuse de son absence, avant que la famille allât se coucher.

M^{me} Bennet était réellement dans un état pitoyable; le moindre mot qui eût rapport à ce mariage la mettait hors d'elle-même, et cependant comment sortir sans en entendre parler? M^{lle} Lucas lui était un objet odieux; comme héritière de Longbourn, elle la regardait avec une jalousie extrême. Quand Charlotte les venait voir, elle anticipait, selon elle, le moment de la possession; parlait-elle bas à M. Colins, ils s'entretenaient de la terre de Longbourn, et du plaisir qu'ils auraient à l'en chasser, ainsi que ses filles, au moment même de la mort de M. Ben-

net; ce fut à son mari qu'elle se vint plaindre de tout ceci.

« En vérité, M. Bennet, il est bien dur de penser que Charlotte Lucas sera un jour maîtresse de cette maison; faut-il que je sois reduite à l'y voir remplir ma place!

» — Ma chère amie, ne vous laissez point aller à d'aussi tristes pensées : espérons un meilleur sort ; il est possible que je vous survive. »

Cette considération n'était pas celle qui pouvait le plus consoler M^{me} Bennet; aussi, sans paraître avoir entendu son mari, elle continua :

« Quand je pense qu'un jour Longbourn leur appartiendra, je suis hors de moi : cependant si ce n'était cette maudite substitution, cela me serait indifférent.

» — Qu'est-ce qui vous serait indifférent ?

» — Tout me serait indifférent.

» — Remercions donc la Providence

de vous avoir préservée d'une telle insensibilité.

» — Je ne saurais remercier la Providence, M. Bennet, de ce qui a rapport à cette substitution. Comment, on a pu être assez barbare pour substituer une terre au préjudice de ses propres filles ; c'est ce que je ne puis comprendre.... ! et tout cela pour l'avantage de M. Colins : pourquoi doit-il l'avoir plutôt qu'un autre ?

» — C'est à quoi je vous laisse réfléchir, dit son mari en la quittant. »

CHAPITRE II.

CETTE lettre de M^{lle} Bingley, si vivement attendue, vint enfin détruire tous les doutes; la première phrase donnait l'assurance que toute la famille était fixée à Londres pour l'hiver; et finissait par les regrets du frère, de n'avoir pu, avant son départ, prendre congé de ses amis de Herfordshire.

Tout espoir était perdu; et lorsque Hélen fut en état de lire le reste de la lettre, elle n'y trouva que les expressions amicales de celle qui l'écrivait, qui lui pussent donner quelque plaisir. Les louanges de M^{lle} Darcy en faisaient le principal sujet; ses charmes étaient célébrés avec emphase, et Caroline se vantait que leur intimité croissait chaque jour, et se hasardait même à prédire

l'accomplissement des désirs qu'elle avait manifestés dans sa dernière lettre, disant que son frère demeurait chez M. Darcy. Elle parlait aussi avec enthousiasme d'un nouvel ameublement, dont ce dernier venait de faire emplette.

Elisabeth, à laquelle Hélen vint communiquer cette lettre, la lut avec indignation : son cœur était partagé entre l'inquiétude et le ressentiment. Ce que disait M^{lle} Bingley de l'inclination qu'avait son frère pour miss Darcy, ne lui fit aucune impression ; elle était aussi convaincue que jamais, que c'était Hélen seule qu'il aimait ; mais quelque disposée qu'elle fût à bien penser de lui, elle ne pouvait, sans mépris, même sans impatience, réfléchir à cette humeur facile, à ce manque de résolution, qui le rendait, dans cette circonstance, l'humble esclave de ses amis, et lui faisait sacrifier son propre bonheur à leur caprice. Si cependant il ne s'était agi que de son propre bonheur, il aurait pu se conduire selon sa volonté ; mais la félicité d'Hé-

len dépendait de la sienne , et elle ne doutait point qu'il n'en fût lui-même persuadé. C'était un sujet en un mot sur lequel de long-temps on ne se lasserait de rêver. Elisabeth ne pouvait penser qu'à cela, et ses réflexions ne faisaient qu'accroître son inquiétude...; car , que les sentimens de Bingley fussent réellement changés, ou qu'il se laissât gouverner par ses sœurs, qu'il connût ou ne connût point l'impression qu'il avait faite sur le cœur d'Hélen (toutes circonstances qui devaient naturellement influencer sur l'opinion qu'on pouvait se former de lui), le repos d'Hélen n'en était pas moins troublé.

Quelques jours s'écoulèrent, et Hélen n'avait point encore confié ses sentimens à Elisabeth; mais un matin, M^{me} Bennet, après maintes réflexions encore plus fâcheuses que de coutume, sur le propriétaire de Netherfield, les ayant laissées toutes deux seules dans le salon, elle dit avec émotion :

« Oh ! si ma chère maman voulait ne

me plus parler ainsi ! elle ne sait pas combien ses réflexions sur lui me font de peine ; mais , non , ne murmurons point , cette souffrance ne peut durer ; lui , une fois oublié , nous serons tous comme nous étions auparavant. »

Elisabeth ne répondit point ; mais ses regards peignaient le doute et l'inquiétude.

« Vous en doutez ! s'écria Hélien en rougissant : vous n'en avez nulle raison ; il peut vivre dans mon souvenir , comme l'homme le plus aimable que j'aie connu ; mais c'est tout , je n'ai plus rien à craindre ni à espérer ; et , grâce au ciel , je ne puis lui rien reprocher ; la Providence m'a épargné ce chagrin-là : ainsi , encore un peu de temps et je retrouverai ma tranquillité. » Puis elle ajouta d'une voix plus assurée : « Dès à présent , j'ai du moins un grand sujet de consolation ; c'est que tout cela n'a été qu'une illusion passagère , et qu'heureusement c'est moi seule qui en souffre. »

« — Bonne Hélien , répartit Elisabeth ,

« votre douceur, votre désintéressement sont vraiment angéliques; on ne saurait trop vous admirer... Oui, je sens que je ne vous ai jamais rendu justice, ni ne vous ai aimée autant que vous le méritez. »

M^{lle} Bennet se récria vivement contre ces éloges, les attribuant à l'amitié que lui portait sa sœur.

« Non, non, dit Elisabeth, ceci n'est pas juste; vous voulez croire que tout le monde est estimable, et si je parle mal de quelqu'un, vous en êtes affligée; moi je ne désire que vous croire parfaite, et vous vous y opposez. Ne craignez point, je ne saurais tomber dans les extrêmes, ni imiter cette bienveillance universelle qui n'appartient qu'à vous. Il y a fort peu de gens que j'aime sincèrement, et encore moins que je puisse estimer; plus je vois le monde, moins il me plaît, et chaque jour me fait mieux juger l'inconstance du cœur humain, et combien il faut peu se fixer à quelque apparence de mérite ou de bon sens: j'en ai eu en-

core tout dernièrement deux preuves bien évidentes; l'une d'elles dont je ne veux point parler, l'autre est le mariage de Charlotte...; c'est une chose si inconcevable, si bizarre.

» — Ma chère Lizzy, ne vous laissez point aller à de telles pensées, elles détruiraient votre bonheur; vous n'accordez pas assez aux différences de caractères et de positions; considérez un peu la bonne réputation dont jouit M. Collins, et combien Charlotte est raisonnable. Elle appartient, vous le savez, à une famille nombreuse; quant à la fortune, cet établissement est fort avantageux, et il faut croire, pour notre satisfaction à tous, qu'elle a quelque estime pour notre cousin.

» — Je m'efforcerai pour vous complaire, de croire tout ce qu'il vous plaira; mais cette croyance ne peut faire de bien qu'à vous seule; car si j'étais persuadée que Charlotte estimât M. Collins, j'aurais, en vérité, de son jugement une plus pauvre idée que je n'ai maintenant de

son cœur. Ma chère Hélien , M. Colins est sot , ignorant , suffisant et ennuyeux ; vous le savez aussi bien que moi ; et non plus que moi , vous ne pouvez penser que celle qui l'épouse soit une femme sensée. Ne cherchez point à l'excuser ; bien qu'il s'agisse de Charlotte Lucas , je ne saurais vous permettre de changer le sens des mots principes et intégrité ; ni vous laisser vous persuader qu'un froid égoïsme soit de la prudence ; et l'insensibilité pour le danger , un bonheur assuré.

» — Vos épithètes sont trop fortes , répliqua Hélien , et j'espère que tôt ou tard vous en serez convaincue en les voyant heureux ensemble. Mais , parlons maintenant de cette autre circonstance , à laquelle vous avez fait allusion ; il me serait impossible de ne vous pas comprendre ; mais je vous supplie , chère Lizzy , de ne me point donner le chagrin de vous voir le blâmer. Oh ! ne me dites pas qu'il a perdu votre estime , nous ne pouvons guères nous attendre qu'un

jeune homme vif et enjoué soit toujours circonspect dans sa conduite; notre vanité nous induit souvent en erreur; les femmes prennent trop facilement les soins de la galanterie pour ceux qu'inspire un sentiment plus réel.

» — Et les hommes en usent avec elles de manière à le leur faire croire.

» — S'ils le font à dessein, on ne saurait les justifier; mais je suis loin de penser que cela arrive aussi souvent que bien des gens l'imaginent.

» — Je ne pense pas, reprit Elisabeth, que M. Bingley ait agi à dessein; mais sans avoir le projet de mal faire, ou de se jouer du bonheur d'autrui, on peut causer bien des chagrins; souvent il suffit pour cela d'une étourderie, ou même d'un manque de résolution.

» — Vous persistez donc à croire qu'il se laisse conduire par ses sœurs?

» — Oui, ainsi que par son ami.

» — Je ne le puis penser; pourquoi voudraient-elles le contrarier? elles ne peuvent désirer que son bonheur, et s'il

m'aime, il ne peut être heureux qu'avec moi.

» — Votre première supposition est fausse, il est fort possible que son bonheur ne soit point ce qui les occupe le plus. Elles peuvent lui désirer un rang élevé, une augmentation de fortune, et vouloir lui faire épouser une fille riche, qui ait des parens titrés, et dont la fierté soit égale à la leur.

» — Oh ! certainement elles voudraient le marier à M^{lle} Darcy ; mais ce désir peut être fondé sur des motifs plus raisonnables, elles étaient liées avec cette demoiselle long-temps avant de me connaître ; est-il donc si surprenant qu'elles la préférèrent à moi ? Après tout, quels que soient leur desseins, je ne puis croire qu'elles voulussent s'opposer à ceux de leur frère ; quelle sœur se croirait en droit de faire une pareille chose, sans avoir pour cela un motif bien puissant ? Si elles avaient cru qu'il m'aimât, elles n'auraient point essayé de nous séparer, et s'il m'eût réellement aimée, elles ne pourraient y réus-

sir; en supposant un tel attachement, vous les faites tous agir d'une manière dénaturée, et vous me rendez vraiment malheureuse. Ne m'affligez pas, chère Lizzy, par cette idée; je ne rougis point de m'être abusée, ou du moins cette peine est légère, comparée à celle que j'éprouverais à penser mal de lui, ou de ses sœurs : laissez-moi prendre les choses du meilleur côté possible, en un mot de la manière la plus naturelle. »

Élisabeth ne put contrarier un tel désir, et depuis ce jour, le nom de M. Bingley fut rarement prononcé entre elles.

M^{me} Bennet continuait cependant à s'étonner et à murmurer de cette absence, et encore qu'il se passât à peine un jour qu'Élisabeth ne lui en expliquât la cause fort clairement, elle ne pouvait la considérer avec moins de perplexité; sa fille cherchait à la convaincre de ce dont elle-même était loin d'être persuadée, que Bingley n'avait eu pour Hélien qu'une légère fantaisie, que l'absence lui avait bientôt fait oublier; mais bien que

la possibilité de cette supposition fût admise pour le moment, elle se trouvait chaque jour obligée de répéter la même fable; le principal motif de consolation qu'eut M^{me} Bennet, c'était l'espoir que Bingley reviendrait au moins à Netherfield, dans le courant de l'été.

Cette affaire fut traitée par M. Bennet d'une manière bien différente : « ainsi, Lizzy, dit-il un jour, votre sœur à ce que je vois, n'est pas heureuse dans ses amours. Eh bien ! je l'en félicite ; car une demoiselle avant de se marier, aime bien à voir parfois ses espérances trompées ; cela occupe son imagination, et lui donne un relief parmi ses compagnes. Quand sera-ce votre tour ? Vous ne sauriez long-temps laisser à Hélen un pareil avantage ! voici pour vous le moment favorable, il y a assez d'officiers à Meryton, pour désappointer toutes les filles du pays : tenez ! que Wickham soit votre homme, il est fort joli garçon et vous dupera merveilleusement.

— Je vous rends grâce, mon père,

mais un homme moins aimable que lui fera mon affaire, tout le monde ne peut s'attendre à être si favorisée qu'Hélen.

— Cela est vrai, dit M. Bennet; mais il est consolant pour vous de savoir, que si rien de semblable vous arrivait, vous avez une tendre mère, qui ne vous le laissera pas facilement oublier.

La société de M. Wickham venait fort à propos dissiper la tristesse que les derniers événemens causaient à quelques-uns des habitans de Longbourn; il les voyait fort souvent, et à ses autres qualités s'unissait maintenant une parfaite franchise; tout ce qu'Élisabeth avait déjà appris, ses droits à la bienveillance de M. Darcy, et les mauvais procédés que celui-ci avait eus pour lui furent librement avoués, et ouvertement discutés, et chacun se vantait d'avoir détesté M. Darcy, avant même de connaître tous ces détails.

La seule Miss Bennet pensait qu'il y avait peut-être dans cette affaire quelques circonstances inconnues à la société de Herfordshire, mais qui pourraient ex-

cuser M. Darcy; sa bonté, sa candeur naturelle la portaient à être indulgente et à faire remarquer combien souvent les apparences étaient trompeuses; mais par tous les autres M. Darcy fut jugé le plus méchant des hommes.

CHAPITRE III.

APRÈS une semaine passée en tendres aveux et en projets de bonheur, le samedi vint enfin séparer M. Colins de son aimable Charlotte; les peines de l'absence lui furent adoucies par les préparatifs à faire pour recevoir son épouse; car il avait tout lieu d'espérer que lorsqu'il reviendrait dans Herfordshire, elle aurait déjà fixé le jour de leur mariage.... Il prit congé de ses parens de Longbourn avec autant de cérémonial que la première fois; souhaita de nouveau à ses belles cousines santé et bonheur, et promit encore une lettre de remerciemens.

Le lundi suivant, M^{me} Bennet eut le plaisir de recevoir son frère et sa belle-sœur, qui venaient selon leur coutume passer à Longbourn les fêtes de Noël. M. Gardener était un homme instruit et

bien élevé, fort supérieur en tout à sa sœur; les dames de Netherfield auraient eu peine à croire qu'un homme occupé de commerce, et quittant rarement son comptoir et ses magasins, pût unir autant d'esprit à des manières aussi distinguées. M^{me} Gardener beaucoup plus jeune que M^{mes} Bennet et Philips, possédait toutes les qualités qui rendent une femme aimable; elle était fort attachée à ses nièces de Longbourn, surtout aux deux aînées, qui souvent allaient à Londres passer plusieurs mois chez elle.

Le premier soin de M^{me} Gardener à son arrivée fut de distribuer ses présens et de décrire les modes nouvelles; cela fini, elle eut un rôle moins actif à jouer; c'était à son tour d'écouter; M^{me} Bennet avait divers sujets de se plaindre, et plus d'une histoire à raconter : ils avaient tous été cruellement tourmentés depuis la dernière visite de sa sœur : elle s'était vue au moment de marier deux de ses filles, et après tout, ces mariages n'avaient point eu lieu.

• Je ne blâme point Hélien, continuait-elle, car Hélien aurait épousé M. Bingley si elle l'avait pu ; mais Lizzy ! oh ma sœur ! il est bien dur de penser, que si elle eût été moins entêtée, elle serait maintenant la femme de M. Colins ; il l'a demandée en mariage dans ce même salon où nous voici, et elle l'a refusé ; il s'ensuit que lady Lucas, avant moi, aura une fille mariée, et que la terre de Longbourn est tout autant substituée que jamais. Les Lucas sont, je vous assure, ma sœur, des gens bien rusés, bien hypocrites, ils cherchent toujours qui ils peuvent attraper ; je suis fâchée de le dire ; mais c'est la pure vérité, tout cela affaiblit encore mes pauvres nerfs ; on est bien malheureux de se voir ainsi contrariée par sa propre famille, et d'avoir des voisins qui pensent beaucoup à eux, et peu aux autres. Enfin votre visite vient fort à propos, cette consolation m'était vraiment nécessaire, et je suis fort aise d'apprendre ce que vous me dites sur les manches longues. •

M^{me} Gardener qui dans sa correspondance avec Hélien et Élisabeth, avait déjà appris une partie de ces nouvelles, répondit fort brièvement, et par compassion pour ses nièces changea de conversation.

Mais quelques momens après se trouvant seule avec Élisabeth elle reprit ce sujet :

« Il paraît que c'était un mariage avantageux pour Hélien; je suis fâchée qu'il ait manqué, mais ces choses-là arrivent fort souvent. Un jeune homme tel que vous me dépeignez Bingley devient si facilement amoureux d'une jolie femme, et huit jours d'absence suffisent pour la lui faire oublier : on voit cela tous les jours.

« — Voilà vraiment un charmant motif de consolation, dit Élisabeth; mais il ne saurait me satisfaire, quoi que vous en disiez; on ne voit point tous les jours un jeune homme d'une fortune indépendante, se laisser persuader par ses amis qu'il ne doit plus penser à une

femme, dont peu de jours avant, il était passionnément amoureux.

— Mais, cette expression de passionnément amoureux, est si usée, si vague, si indéfinie, qu'elle ne me peut donner une juste idée; on l'emploie tout aussi souvent pour exprimer une légère fantaisie, née d'un quart-d'heure d'entrevue, que pour parler d'un attachement sincère! Donnez-moi, je vous prie, quelques preuves de cette passion si violente.

— Oh de ma vie, je n'ai vu une inclination plus décidée; M. Bingley ne semblait voir qu'Hélen, nul autre n'obtenait de lui la plus légère attention, et chaque jour ses soins pour elle devenaient plus marqués; à son bal, il offensa plusieurs femmes, en ne les priant point à danser; moi-même, deux fois, je lui ai parlé, sans recevoir de réponse; peut-il exister des apparences plus fortes? Le manque de civilité n'est-il point une suite de l'amour?

— Oui! de cette espèce d'amour qu'il a sans doute éprouvé. Pauvre Hélen! j'en

suis vraiment toute chagrine : avec un caractère comme le sien, elle en peut long-temps souffrir, il eût mieux valu que cela vous fût arrivé, Lizzy, vous vous en seriez, ce me semble, bientôt consolée; mais pensez-vous que nous puissions l'engager à venir avec nous? Un changement de scène, lui serait peut-être utile. »

Cette proposition fut fort goûtée par Élisabeth, elle ne douta nullement que sa sœur n'y acquiescât avec reconnaissance.

« J'espère, ajouta M^{me} Gardener, qu'aucune considération ayant rapport à ce jeune homme ne l'arrêtera; nous demeurons dans un quartier si éloigné du sien, nos liaisons sont si différentes, et comme vous le savez, nous allons si peu dans le monde, qu'il n'est guères probable qu'elle le rencontre, à moins qu'il ne vienne lui-même la voir. »

« — Et cela est absolument impossible, car il est à cette heure sous la garde de son ami, et jamais M. Darcy ne lui permettrait de visiter Hélen, surtout dans

un tel quartier de Londres. Ma chère tante, y pensez-vous? M. Darcy a peut-être oui dire qu'il existait une rue nommée Grace-Church; mais si par malheur, il y entrait, il croirait à peine qu'un mois d'ablution le pût laver d'un tel ridicule, et soyez assurée que M. Bingley ne sort jamais sans lui.

» — Cela n'en vaut que mieux, j'espère qu'ils ne se reverront plus. Mais Hélen ne correspond-elle point avec miss Bingley, elle ne saurait se dispenser de lui faire une visite.

» — Pardonnez-moi, elle peut même ne lui plus écrire. »

Malgré le ton décidé avec lequel Elisabeth donnait l'assurance que les parens de Bingley sauraient bien le tenir loin d'Hélen, elle éprouvait à ce sujet une trop vive inquiétude, pour n'être pas en elle-même persuadée, que tout espoir n'était point perdu : quelquefois elle pensait qu'il était possible, probable même, que les sentimens de Bingley ne fussent point changés; et ne doutant pas qu'il

n'eût occasion de voir Hélien, comment ne point espérer que ces attraits si charmans ne fissent sur lui plus d'impression que tous les raisonnemens de ses amis !

M^{lle} Bennet accepta avec joie l'invitation de sa tante. La possibilité de revoir Bingley ne fit point renaître ses espérances ; elle pensait seulement avec quelque plaisir , que Caroline ne demeurant point dans la même maison que lui, elle pourrait parfois passer une matinée avec elle , sans craindre de le rencontrer.

Les Gardener demeurèrent une semaine à Longbourn, durant laquelle chaque voisin se faisait un devoir de les fêter, et M^{me} Bennet avait si bien pourvu aux divertissemens de son frère et de sa sœur, qu'ils ne purent une seule fois dîner en famille. Lorsque la société se réunissait à Longbourn, plusieurs officiers en faisaient partie ; de ce nombre était toujours M. Wickham, et la curiosité de M^{me} Gardener étant excitée par la manière dont Élisabeth parlait de lui, elle les observa tous deux avec soin, et sans

croire, d'après ses remarques, qu'ils fussent réellement épris l'un de l'autre, la préférence qu'ils se témoignaient lui parut assez forte, pour lui causer quelque inquiétude; elle résolut donc d'en parler à Elisabeth, et de lui représenter combien il serait imprudent d'encourager un pareil attachement.

Si même Wickham eût été moins aimable, sa conversation aurait toujours eu pour M^{me} Gardener un charme réel; il y avait dix ou douze ans, étant encore fille, qu'elle avait passé plusieurs années dans la partie de Derbyshire, où Wickham avait été élevé, ils connaissaient par conséquent à peu près les mêmes personnes, et bien que Wickham eut quitté ce pays aussitôt après la mort du père de M. Darcy, il pouvait donner à M^{me} Gardener des renseignemens plus récents sur ses anciennes amies que ceux qu'elle avait pu jusqu'alors se procurer.

M^{me} Gardener avait vu Pemberley et connu de réputation feu M. Darcy; ceci fut donc un sujet inépuisable de con-

versation ; en comparant les souvenirs de Pemberley , avec la description détaillée qu'en pouvait donner M. Wickham , et faisant parfois quelques digressions en faveur des belles qualités de l'ancien propriétaire , elle se satisfaisait elle-même , et causait à M. Wickham le plus sensible plaisir ; elle apprit aussi les griefs qu'on avait contre le jeune M. Darcy , et cherchant à se rappeler , si les dire sur lui lorsqu'il n'était encore qu'un enfant , pouvaient s'accorder avec sa conduite présente , elle se persuada à la fin qu'en effet , elle se rappelait avoir autrefois ouï parler de M. Fitz William Darcy , comme étant d'une fierté et d'une exigence insupportables.

CHAPITRE IV.

L'AVERTISSEMENT de M^{me} Gardener fut donné à Élisabeth à la première occasion favorable, et après avoir dit sa pensée avec franchise et amitié, elle continua ainsi :

« Vous êtes trop sensée, Lizzy, pour devenir amoureuse seulement, parce qu'on vous avertit d'être sur vos gardes; je ne crains donc pas de vous parler à cœur ouvert; il faut sérieusement veiller sur vous-même, ne cherchez point à vous faire aimer de lui, et surtout évitez de former un attachement, que le manque de fortune rendrait si imprudent; je n'ai rien à dire contre lui, c'est un jeune homme fort intéressant, et s'il avait la fortune qu'il devrait avoir, vous ne sauriez selon moi faire un meilleur choix;

mais les choses étant tout autres, il ne faut point vous laisser séduire par une légère fantaisie; votre père, je suis sûre, se reposerait sur votre prudence, il ne faut donc pas le décevoir.

— Ma chère tante, voilà vraiment un discours bien sérieux.

— Oui, et j'espère vous engager à l'être aussi.

— Eh bien soit : n'ayez pour nous nulle crainte; je saurai prendre soin et de moi et de M. Wickham. Nous ne nous aimerons pas, si je puis l'éviter.

— Élisabeth, vous ne parlez pas sérieusement.

— Si vraiment, chère tante; mais écoutez-moi : jusqu'à présent, je n'ai point d'inclination pour M. Wickham; je vous le puis assurer : mais il est, sans contredit, l'homme le plus aimable que j'aie jamais vu, et s'il me devenait sincèrement attaché, je....; mais non, il vaut mieux, que cela n'en vienne pas là; j'en sens tout le danger. Eh! ce vilain M. Darcy! la bonne opinion que mon père a de moi

m'est d'un prix inestimable, et pour rien au monde je ne voudrais la perdre. M. Wickham cependant plaît fort à mon père. En un mot, ma chère tante, je serais désolée de faire de la peine à aucun de vous; mais puisqu'on voit tous les jours, que lorsque deux jeunes gens s'aiment, il est rare que les considérations de fortune les puissent engager à ne point s'unir, comment vous promettre, si on me tente, d'être plus sage qu'une autre? Et même alors le moyen de savoir qu'il y ait de la sagesse à résister! Tout ce que je puis donc vous promettre, c'est de ne me point presser; je ne me laisserai point facilement persuader, qu'il a pour moi des soins.... Lorsque je le rencontrerai dans le monde, je ne rechercherai plus sa conversation, enfin soyez assurée que je ferai de mon mieux.

» — Peut-être aussi serait-il fort sage, de ne point l'encourager à vous voir aussi souvent; du moins il ne faut pas rappeler à votre mère de l'inviter.

» — Comme je le fis l'autre jour, dit

Élisabeth, en souriant; il est vrai qu'il vaudrait mieux ne point avoir tant de précautions; mais ne vous imaginez pas qu'il vienne toujours ici aussi souvent; ma mère, comme vous le savez, ne croirait pas bien recevoir ses amis, si elle n'avait pour eux nombreuse société....; mais tout de bon, je vous promets (et vous y pouvez compter) d'en user avec lui de la manière que je croirai la plus prudente; êtes-vous satisfaite? »

Sa tante assura qu'elle l'était, et Élisabeth l'ayant sincèrement remerciée de ses sages conseils, elles se séparèrent : rare exemple d'un avis donné sur une affaire si délicate, sans avoir causé de ressentiment.

M. Colins revint dans Herfordshire peu de temps après le départ des Gardener avec Hélien; mais comme il alla loger chez lady Lucas, son arrivée ne causa que peu d'émotion à M^{me} Bennet... Le jour de la cérémonie approchait et M^{me} Bennet était enfin assez résignée pour regarder ce mariage comme une chose

inévitable, et même pour dire souvent d'un air chagrin qu'elle leur souhaitait beaucoup de bonheur! Ils se devaient marier le jeudi, la veille M^{lle} Lucas fit ses visites d'adieux, et lorsqu'elle se leva pour se retirer, Élisabeth toute décon-tenancée du peu de civilité de sa mère, et sincèrement touchée du départ de son amie, l'accompagna jusqu'à l'avenue; chemin faisant, Charlotte lui dit :

« Je m'attends à recevoir souvent de vos nouvelles, Élisabeth.

» — Oui! vous y pouvez compter.

» — Et j'ai une autre grâce à vous demander; voulez-vous me venir voir?

» — J'espère que nous nous reverrons souvent dans Herfordshire.

» — Il est probable que je ne pourrai de long-temps m'absenter de Kent, promettez-moi donc de venir à Hunsford. »

Élisabeth ne put refuser, bien que ce voyage lui offrît peu de plaisir.

« Mon père et Maria doivent venir au mois de mars, ajouta Charlotte, j'espère que vous consentirez à les accompagner;

en vérité, Éliisa, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. »

Le mariage eut lieu, les époux partirent pour Kent, au sortir de l'église, et tout le monde eut, selon l'usage, beaucoup à dire et à écouter sur ce sujet. Élisabeth ne tarda pas à recevoir des nouvelles de son amie, et leur commerce fut aussi régulier qu'il l'avait toujours été; qu'il pût être également agréable, c'était chose impossible; Élisabeth sentait trop bien que tout le charme de leur intimité était pour jamais détruit. Les premières lettres de Charlotte furent reçues avec empressement; on était naturellement curieux de savoir comment elle parlerait de sa nouvelle demeure, de la réception de lady Catherine, et surtout si elle oserait se dire heureuse; mais les lettres lues, Élisabeth pensa que Charlotte s'était en tout exprimée, comme elle l'aurait pu prévoir; elle écrivait avec gaieté, paraissait entourée de jouissances, et ne parlait que de ce qu'elle pouvait louer; la maison, l'ameublement, le voi-

sinage , les promenades étaient fort à son goût, et lady Catherine se conduisait avec elle, de la manière la plus amicale et la plus obligeante; c'était, en un mot, les mêmes détails sur Rosings et Hunsford, déjà donnés par M. Colins, mais exempts d'exagérations; et Elisabeth vit bien, que pour en savoir davantage, il fallait attendre et y aller elle-même.

Hélen avait écrit quelques mots à sa sœur, pour lui annoncer son arrivée à Londres; elle lui promettait d'écrire encore dans peu de jours, et Elisabeth eut l'espoir d'apprendre quelques nouvelles de Bingley.

Son impatience pour cette seconde lettre fut aussi peu récompensée que l'impatience l'est généralement. Hélen avait été une semaine à la ville, sans avoir ni vu, ni entendu parler de Caroline; elle s'en consolait cependant, par la pensée que la lettre qu'elle avait écrite à son amie avant de quitter Longbourn, pouvait être perdue. Ma tante, continuait-elle, doit aller demain dans ce quartier de

la ville, et je profiterai de cette occasion pour faire une visite dans la rue Grosvenor; la visite faite, elle écrivit encore, elle avait vu M^{lle} Bingley, et s'exprimait ainsi :

« Caroline était, il me semble, un peu préoccupée, elle a cependant paru fort aise de me voir, et m'a fait des reproches de ne l'avoir point prévenue de mon arrivée à Londres; j'avais donc raison, ma lettre ne lui est point parvenue; je me suis naturellement informée des nouvelles de son frère; elle m'a dit qu'il se portait bien, mais qu'il était si occupé avec M. Darcy qu'elle ne le voyait que rarement. On attendait M^{lle} Darcy à dîner; oh! que n'eussé-je pas donné pour la voir? Ma visite a été fort courte, car Caroline et M^{me} Hunt allaient sortir; je pense qu'elles viendront bientôt me voir. »

Cette lettre attrista Elisabeth, et la convainquit que le seul hasard pourrait apprendre à Bingley qu'Hélen était alors à Londres.

Quatre semaines se passèrent, et Hélen ne l'avait point encore vue: elle cher-

chait à se persuader qu'elle n'en éprouvait nuls regrets; mais comment être plus long-temps insensible au manque d'attention de M^{lle} Bingley, après l'avoir en vain attendue pendant plus de quinze jours, cherchant chaque soir quelques excuses pour ce retard? Caroline parut enfin; mais sa visite fut si courte, et ses manières étaient si changées, qu'Hélen ne put s'abuser plus long-temps: la lettre qu'elle écrivait à sa sœur sur ce sujet exprime bien ses sentimens.

« Je suis persuadée, ma chère Lizzy, que vous êtes trop bonne pour vous glorifier de la supériorité de votre jugement, lorsqu'il me faut vous avouer que j'ai été trompée par les démonstrations d'amitié de M^{lle} Bingley; mais, chère sœur, bien que l'événement prouve votre pénétration, ne me croyez point déraisonnable, si j'assure que, considérant sa manière d'être avec moi, ma confiance fut aussi naturelle que vos soupçons: et si les mêmes circonstances se reproduisaient encore, je me laisserais, je suis sûre, abu-

ser de nouveau. Caroline ne m'a rendu ma visite qu'hier, et durant cet intervalle, je n'ai reçu d'elle ni lettre, ni billet, et lorsqu'enfin elle est venue, il était évident qu'elle n'y trouvait nul plaisir; elle m'a fait quelques froides excuses de ne m'avoir pas vue plutôt, ne m'a pas témoigné une seule fois le désir de me revoir; et sa conduite à mon égard était en tout si changée que lorsqu'elle m'a quittée, je me trouvais parfaitement décidée à rompre tout commerce avec elle; je la plains, quoique je ne puisse m'empêcher de la blâmer; elle a eu tort de rechercher mon amitié, car je puis dire avec vérité que c'est elle qui a fait toutes les avances; je la plains cependant, parce qu'elle doit sentir qu'elle en a mal usé avec moi, et je suis d'ailleurs persuadée que l'inquiétude sur le sort de son frère, cause seule ce changement de conduite. Il est inutile de me mieux expliquer, et quoique nous sachions fort bien que cette anxiété est sans fondement, si cependant elle l'éprouvait, ses procédés ne m'éton-

neraient plus. Je pense même que cette inquiétude ayant pour objet un frère qui mérite si bien d'être aimé, on ne la saurait trouver qu'aimable et naturelle; toutefois ces craintes m'étonnent vraiment; car s'il eût éprouvé quelque amour pour moi, il y a long-temps, bien long-temps que nous nous serions vus; il sait que je suis à Londres; d'après ce que m'a dit Caroline, je n'en puis douter, et cependant la manière dont elle me parlait, me pourrait presque faire croire qu'elle cherche à se persuader, qu'il a des soins pour M^{lle} Darcy; après tout, je n'y comprends rien. Si je ne craignais de juger témérairement, je serais tentée de dire qu'il y a dans tout cela une forte apparence de duplicité. Enfin il faut s'efforcer d'éloigner des réflexions si pénibles, et ne plus songer qu'à ce qui peut me rendre heureuse : votre amitié, chère sœur, et les bontés sans nombre de ma tante.... Écrivez-moi au plutôt. M^{lle} Bingley a voulu me faire entendre que son frère ne retournerait plus à Netherfield; cela

ne paraît pas certain , aussi vaut-il mieux n'en point parler. Je suis aise que vous receviez d'aussi bonnes nouvelles de vos amis de Hunsford ; allez les voir avec sir William et Maria , je ne doute point que vous ne vous y plaisiez beaucoup , etc.

Cette lettre causa quelque chagrin à Élisabeth ; mais sa peine fut adoucie par l'idée qu'Hélen du moins ne serait plus dupe de M^{lle} Bingley. Tout espoir quant au frère était perdu ; elle ne désirait même plus qu'Hélen le revît. Plus elle réfléchissait à cette affaire , plus son estime pour lui diminuait , et elle souhaita sincèrement , tant pour le repos d'Hélen , que pour le punir , qu'il épousât au plutôt la sœur de M. Darcy ; car jugeant cette demoiselle sur les rapports de Wickham , elle pensait que Bingley regretterait plus d'une fois la femme douce et aimable qu'il avait négligée pour elle.

Vers ce temps une lettre de M^{me} Gardener vint rappeler à Élisabeth sa promesse au sujet de M. Wickham. Il fallait y répondre , bien que les détails qu'Éli-

sabeth eut à donner fussent plus agréables pour sa tante que pour elle-même. Wickham ne semblait plus penser à elle ; ses visites étaient rares , une autre était maintenant l'objet de ses soins ; tout ceci intéressait encore assez Elisabeth pour y donner quelque attention ; mais elle pouvait et le voir et l'écrire sans un vrai chagrin ; son cœur n'avait été que faiblement touché , et sa vanité était satisfaite , par la pensée que si la fortune l'eût permis , elle seule aurait été l'objet de son choix. Une succession de dix mille livres sterlings était le plus grand charme de la jeune personne à laquelle il cherchait alors à plaire ; mais Elisabeth moins pénétrante et moins impartiale peut-être , dans cette circonstance que dans l'affaire de Charlotte , ne le blâma point de chercher ainsi une existence indépendante ; rien au contraire n'était plus naturel : et en supposant qu'il avait eu quelque peine à se détacher d'elle , elle eût même avoué que ce procédé était également sage , et avantageux pour tous deux ,

et pouvait aussi avec sincérité lui souhaiter un bonheur durable.

Tout ceci fut confié à M^{me} Gardener, et après quelques détails assez minutieux, elle continuait ainsi :

« Je suis maintenant convaincue, chère tante, que je n'ai jamais eu nul amour pour lui; car si j'eusse éprouvé ce sentiment si vif, si tendre, le nom seul de Wickham me causerait à cette heure une peine cruelle; et je ne pourrais lui souhaiter que du mal; mais au contraire, non-seulement je pense à lui sans humeur; mais je puis même vouloir du bien à M^{lle} Keng. Loin de la détester, je suis très-portée à la croire une fort bonne enfant. Vos conseils comme vous le voyez, ne m'ont point été inutiles, et quoique j'eusse certainement été un objet plus intéressant aux yeux de mes compagnes, si j'avais eu pour lui une passion bien tendre, je ne puis dire que je regrette de n'avoir point acquis cette célébrité; car souvent elle s'achète trop chèrement. Kitty et Lydia prennent sa retraite plus à

cœur que moi, elles connaissent peu le monde, et ne sont pas encore convaincues de cette mortifiante vérité, que les jeunes gens beaux et aimables ne sauraient, plus que les autres, vivre sans fortune!

CHAPITRE V.

LES mois de janvier et février se passèrent sans autres événemens remarquables pour la famille Bennet, et vers les premiers jours de mars, Elisabeth devait se rendre à Hunsford; d'abord elle n'avait point sérieusement pensé à faire ce voyage; mais voyant que Charlotte en parlait dans toutes ses lettres, elle s'accoutuma peu à peu à le regarder comme une chose arrêtée; l'absence avait augmenté son désir de revoir Charlotte, et diminué son antipathie pour M. Collins, et comme avec une mère et des sœurs si peu sociables, les veillées à Longbourn se passaient assez tristement, un changement de scène ne laissait point d'offrir quelques charmes; ce voyage lui procurerait aussi le plaisir de voir sa chère Hélien; et quand le jour du départ ap-

procha, le moindre délai l'eût fort contrariée; mais tout se décida enfin au gré de ses désirs; le seul chagrin qu'elle éprouva ce fut de quitter son père pour qui sa société, elle le savait, était nécessaire, et qui la voyant partir en parut si peu satisfait, qu'il lui dit une ou deux fois de lui écrire et fut même jusqu'à promettre de lui répondre.

L'adieu entre elle et Wickham fut fort amical; du côté de Wickham, peut-être plus qu'amical; ses nouveaux projets ne pouvaient lui faire oublier qu'Elisabeth avait été la première à recevoir ses soins, la première à l'écouter, à le plaindre; elle lui avait plu la première; et, dans sa manière de lui dire adieu, de lui souhaiter une bonne santé, un voyage agréable, de lui rappeler ce qu'elle avait à attendre de lady Catherine, et dans sa confiance que leur opinion sur cette dame, sur Rosings, sur tout enfin, coïnciderait toujours, il y avait une sollicitude, un intérêt qui persuada à Elisabeth que jamais elle ne l'oublierait, et que mariée

ou non, il serait toujours pour elle le modèle des hommes aimables.

Ses compagnons de voyage n'étaient pas de ceux qui eussent pu lui faire penser à Wickham d'une manière moins favorable. Sir William Lucas et sa fille Maria, bonne enfant, mais tout aussi nulle que son père, n'avaient rien à dire qu'on pût avec plaisir écouter; les ridicules divertissaient, il est vrai, Elisabeth; mais elle connaissait trop bien ceux de sir William, il ne pouvait lui rien apprendre de nouveau sur sa présentation à St.-James; son habit de cour, le salon de la reine, et ses complimens étaient au moins aussi fades que ses récits.

Ce n'était qu'un voyage de vingt-quatre milles, et ils le commencèrent d'assez grand matin pour être à la rue de Grace-Church avant midi. Arrivés à la porte de M. Gardener, ils virent Hélien, qui à une des fenêtres du salon attendait leur arrivée. En entrant dans le vestibule, Hélien y était pour les recevoir, et sa sœur

la regardant attentivement, se réjouit de la voir aussi belle, aussi bien portante que de coutume; sur l'escalier était une troupe de petits enfans, trop impatiens d'embrasser leur cousine, pour rester au salon; mais aussi trop timides, ne l'ayant point vue depuis un an, pour approcher davantage; tout fut et joie et bonheur, le jour se passa fort agréablement, la matinée à faire des emplettes, le soir au spectacle.

Alors Elisabeth prit place auprès de sa tante, et sa sœur fit le sujet de leur premier entretien; elle apprit avec plus de chagrin que de surprise, qu'Hélen malgré tout son courage, laissait parfois apercevoir sa tristesse; il y avait cependant tout lieu d'espérer, que cela ne pourrait durer long-temps.

M^{me} Gardener alors plaisante sa nièce sur la retraite de Wickham, et loue surtout l'indifférence avec laquelle elle se voyait ainsi délaissée.

« Mais, ma chère Elisabeth, ajouta-t-elle, cette D^{lle} King est-elle aimable? Je

serais vraiment fâchée de penser que l'intérêt seul guide notre ami.

» — Quelle différence y a-t-il, je vous prie, en fait de mariage, entre des motifs prudents et des motifs intéressés? Je serais bien aise de savoir où la discrétion finit et où commence l'avarice? L'hiver dernier vous craigniez qu'il ne m'épousât, parce que cela eût été selon vous imprudent, et aujourd'hui qu'il cherche à plaire à une femme qui n'a cependant que dix mille livres sterlings, vous voulez le croire intéressé!

» — D'abord répondez à ma question sur M^{lle} King, et je saurai ce que je dois penser.

» — C'est une fort bonne fille, à ce que je crois, je n'en ai jamais ouï dire de mal.

» — Mais il ne lui rendait nuls soins, avant que la mort de son grand-père ne l'eut laissée maîtresse de cette fortune?

» — Non! Pourquoi l'eût-il fait? S'il ne lui était pas permis de s'attacher à moi parce que je n'avais point de fortune,

à propos de quoi aurait-il cherché à se faire aimer d'une femme dont il ne se souciait point, et qui était encore moins riche que moi.

» — Mais lui offrir ses vœux, sitôt après cet événement, n'est pas, ce me semble, un procédé fort délicat,

» — Un homme sans fortune n'a pas, comme un autre, le loisir d'observer si minutieusement les convenances; si d'ailleurs la jeune personne ne s'y refuse point, pourquoi voudrions-nous y trouver à redire?

» — Que M^{lle} King ne s'y refuse point, ne saurait justifier Wickham; cela prouve seulement, que cette demoiselle n'est pas des plus sensées.

» — Eh bien soit, s'écria Elisabeth; croyons, puisque vous le voulez, qu'elle n'est qu'une sotte, et lui un homme fort intéressé.

» — Non Lizzy ce n'est point là mon désir; je serais fâchée, vous le savez, de penser mal d'un jeune homme qui a vécu si long-temps dans Derbyshire.

« — Oh ! s'il ne tient qu'à cela, j'ai, je vous assure, une très-pauvre idée des jeunes gens de Derbyshire, et leurs intimes amis qui habitent Herford, ne valent guères mieux ; je suis lasse d'ouïr parler de ces beaux sires : grâce au ciel, demain je vais revoir un homme qui n'a ni bon sens, ni esprit, qui ne possède aucune qualité aimable. Après tout, les sots sont les seuls gens bons à connaître.

« — Ah ah, Lizzy ! prenez garde ; cette dernière phrase n'annonce point un cœur satisfait. »

Avant que la fin de la pièce ne les vint séparer, Elisabeth fut invitée à accompagner sa tante et son oncle dans une tournée qu'ils devaient faire vers les premiers jours de l'été.

« Nous ne savons pas encore jusqu'où nous irons, dit M^{me} Gardener, peut-être visiterons-nous les lacs de Cumberland. »

Nul projet ne pouvait être plus agréable pour Elisabeth, et l'invitation fut acceptée avec joie et reconnaissance.

« Oh ! ma bien aimée tante, s'écria-

t-elle, quel delice! quel bonheur! adieu chagrins, adieu tristesse, que sont des hommes comparés à des lacs, des montagnes; oh! combien nous passerons de momens délicieux; et à notre retour, que de belles choses à raconter! avec quel plaisir nous nous rappellerons les beautés que nous aurons tant admirées? Les lacs, les rivières, les rochers ne formeront point un chaos dans notre imagination; et lorsque nous voudrons décrire quelque site favori, nous ne discuterons point sur sa situation; et nos transports seront, je l'espère, moins insupportables que ceux de la plupart des voyageurs. •

CHAPITRE VI.

CHACQUE objet dans le voyage du lendemain était nouveau et intéressant pour Élisabeth; elle en jouissait d'autant mieux que l'air de sérénité de sa sœur avait calmé ses inquiétudes sur sa santé; et d'ailleurs, l'idée de visiter le nord de l'Angleterre était pour elle une source inépuisable de rêves et de projets.

Lorsque, quittant la grande route, ils prirent le chemin de traverse qui conduisait à Hunsford, tous les yeux cherchaient avidement le presbytère; à chaque détour on croyait l'apercevoir : les murs du parc de Rosings étaient à leur droite. Élisabeth sourit au souvenir de tout ce qu'elle avait entendu dire sur ses habitants.

Enfin on découvre le presbytère; le jardin, formant une douce pente jusqu'à

la route, la maison située au milieu, les vertes palissades, la haie de lauriers, tout leur annonçait qu'ils arrivaient. M. Colins et Charlotte parurent à la porte; le postillon s'arrêta près d'une petite grille, au bout d'une jolie allée qui conduisait à la maison. Descendre de voiture, s'embrasser, ce fut l'ouvrage d'un moment. M^{me} Colins reçut son amie avec le plus vif plaisir; et Élisabeth, se voyant si bien accueillie, se réjouissait de plus en plus d'être venue. Le premier coup-d'œil lui persuada que le mariage n'avait rien changé aux manières de son cousin; sa démarche, ses complimens étaient aussi roides, aussi compassés qu'autrefois. Il la retint plus d'un moment à la grille pour s'informer minutieusement des nouvelles de sa famille, et ne la conduisit dans la maison qu'après lui avoir fait remarquer combien l'entrée en était jolie. Arrivé dans le parloir, il la remercia de nouveau d'être ainsi venue le visiter dans son humble chaumière; et chaque offre de rafraîchisse-

ment que faisait sa femme fut par lui exactement répétée. —

Élisabeth s'était attendue à le voir dans toute sa gloire; et elle ne put s'empêcher de penser qu'en montrant la jolie proportion de l'appartement, sa hauteur, son ameublement, il s'adressait particulièrement à elle, comme s'il eût voulu lui faire sentir ce qu'elle avait perdu en le refusant. Mais, bien que tout parût joli et commode, elle ne put le satisfaire par le moindre regret; elle regardait, au contraire, Charlotte avec surprise, ne concevant pas qu'on pût, avec un tel mari, avoir encore un air content.... Lorsque M. Colins disait quelque chose dont sa femme aurait pu rougir (et cela n'était pas fort rare), les yeux d'Élisabeth se tournaient involontairement vers Charlotte: une ou deux fois elle vit ses joues se colorer quelque peu; mais le plus souvent, Charlotte, en femme sage, n'entendait rien.

Après être demeuré dans cette pièce assez long-temps pour en admirer tous

les meubles, depuis le buffet jusqu'au garde-feu, M. Colins les invita à faire un tour de jardin, qui était grand, bien dessiné, et qu'il cultivait lui-même. Elisabeth admira le ton sérieux avec lequel Charlotte vantait la salubrité de cet exercice, et assurait qu'elle l'approuvait beaucoup. Ici, les conduisant par toutes les grandes et petites allées, leur donnant à peine le temps de prononcer les louanges qu'il demandait, chaque point de vue fut montré avec une minutie vraiment plaisante; mais, de toutes les vues dont pouvait se vanter le jardin, la province, et même le royaume, nulle n'était comparable à celle qu'offrait le château de Rosings, que laissait apercevoir un intervalle dans les arbres; c'était un beau bâtiment moderne bien situé, sur une élévation.

De son jardin, M. Colins voulut les conduire autour de ses deux prés; mais ces dames, se trouvant fatiguées, s'en retournèrent; et, tandis que sir William l'accompagnait, Charlotte sans doute,

fort aise de pouvoir montrer sa maison sans le secours de son mari, la parcourut avec sa sœur et Élisabeth : elle était petite, mais commode et bien bâtie, et les meubles y étaient placés avec un goût, un ordre qu'Élisabeth attribua tout entier à Charlotte. En oubliant M. Colins, tout ce qui les entourait offrait mille agréments; et la manière dont son amie semblait en jouir persuada à Élisabeth qu'il était souvent oublié.

Elle avait déjà appris que lady Catherine était encore dans le pays : au dîner on en parla de nouveau; et M. Colins, se mêlant à la conversation, ajouta, d'un air triomphant :

« Oui, M^{lle} Élisabeth, vous aurez, dimanche prochain à l'église, l'honneur de voir lady Catherine de Brough; je n'ai nul doute que vous ne soyez enchantée d'elle. Après l'office, elle vous honorera, je suis sûr, de quelques paroles de bienveillance; et j'ose même dire que vous et ma sœur Maria aurez part aux invitations dont elle daignera nous honorer durant

votre séjour ici. Sa conduite avec ma chère Charlotte est vraiment charmante : nous dînons à Rosings régulièrement deux fois la semaine, et jamais on ne nous permet de revenir à pied ; la voiture de mylady est toujours à nos ordres : je devrais dire une de ses voitures, car elle en a plusieurs.

» — Lady Catherine est une femme très-respectable, dit Charlotte, et une fort aimable voisine.

» — Vous avez raison, ma chère, c'est ce que je disais ; on ne saurait, en vérité, la trop respecter. »

La soirée se passa fort gaiement à parler des nouvelles de Herfortshire, à redire ce qui avait déjà été écrit ; et lorsqu'elle finit, Élisabeth, seule dans sa chambre, eut à méditer sur le bonheur dont semblait jouir Charlotte ; à comprendre son adresse à conduire, sa tranquillité à supporter son mari, et à avouer qu'elle s'en acquittait fort adroitement. La manière dont se passerait sa visite fut aussi pour elle un sujet de réflexion.

elle anticipait la douceur de leurs occupations habituelles, les fâcheuses interruptions de M. Colins, les plaisirs qu'elle trouverait à Rosings; en un mot, qui ne sait combien une imagination vive forme de projets en un instant?

Vers le milieu du jour suivant, comme elle s'habillait pour aller se promener, soudain un bruit se fit entendre; il semblait que toute la maison fût en confusion : après avoir écouté quelques instans, elle entendit quelqu'un monter l'escalier d'un pas précipité et l'appeler à haute voix; ouvrant la porte, elle vit Maria qui, hors d'haleine et d'un air agité, lui cria :

« Oh ! ma chère Élisabeth, venez, venez, je vous en prie, car vous n'avez encore rien vu de semblable ; je ne vous dirai point ce que c'est, mais hâtez-vous de descendre. »

Toutes les questions d'Élisabeth furent vaines, Maria ne voulut lui rien dire de plus, et ensemble elles coururent à la salle à manger, dont les fenêtres don-

naient sur la route, pour voir cette chose si merveilleuse : c'étaient deux dames en phaéton arrêtées à la grille.

« Quoi ! n'est-ce que cela ? s'écria Elisabeth ; je croyais que tous les cochons du village étaient pour le moins entrés dans le jardin ; et ne voici que lady Catherine et sa fille !

» — Oh, ma chère, dit Maria fort choquée d'une pareille méprise, ce n'est pas lady Catherine : la vieille dame est M^{me} Jenkinson, qui demeure avec elle, l'autre est M^{lle} de Brough. Mais regardez-la donc, elle n'est pas si grande que moi : qui aurait pu s'imaginer qu'elle fût si maigre et si petite !

» — Elle est bien malhonnête de tenir Charlotte sur la route d'un temps si froid : que n'entre-t-elle ?

» — Oh, Charlotte dit qu'elle ne le fait presque jamais ; c'est une faveur toute particulière lorsque M^{lle} de Brough daigne entrer ici.

» — J'aime son extérieur, dit Elisabeth, occupée d'une toute autre idée ; elle

paraît malade, et a l'air chagrin.... Oui ! elle lui conviendra à merveille ; voilà absolument la femme qu'il lui faut. »

M. Colins et Charlotte, tous deux debout à la grille, discouraient avec ces dames ; et sir William, au grand divertissement d'Élisabeth, était posté près de la porte en contemplation de la noble dame, et saluant fort respectueusement chaque fois qu'elle tournait les yeux de son côté.

A la fin, on n'eut plus rien à se dire ; ces dames continuèrent leur chemin, et les autres revinrent à la maison. M. Colins, comme il rentrait, aperçoit sa sœur et Élisabeth, et sur-le-champ il les vient féliciter de leur bonne fortune ; ce que Charlotte expliqua, en leur faisant savoir qu'ils étaient tous engagés à dîner le jour suivant à Rosings.

CHAPITRE VII.

CETTE invitation mit le comble à la joie de M. Colins : pouvoir ainsi déployer aux yeux de ses hôtes , tout le luxe et la splendeur de sa patrone , les rendre témoins de la manière aimable dont elle le recevait ainsi que sa femme , était pour lui un bonheur sans égal ; et n'ayant point espéré en jouir aussitôt , il ne savait comment louer dignement cette nouvelle preuve de l'affabilité de lady Catherine.

« J'avoue , dit-il , que je n'aurais pas été surpris , si cette noble dame , nous eût engagés dimanche à prendre le thé à Rosings ; je m'y attendais même , connaissant sa bonté ; mais comment prévoir une attention comme celle-ci ? Quoi ! à peine arrivées et déjà elle vous invite à dîner à Rosings ; qui pouvait même l'espérer ? »

« — Mon rang dans le monde m'ayant rendu les manières de la haute société assez familières, dit sir William, ce qui nous vient d'arriver me surprend peu; parmi les gens de cour, il n'est point rare de recevoir de telles marques de civilité. »

Durant ce jour et la matinée suivante, il ne fut question que de la visite à Rosings; M. Collins les instruisait avec soin de ce qu'elles y devaient voir, craignant que la magnificence des appartemens, le nombre des laquais, la splendeur du repas, ne leur causât une trop grande surprise.

Lorsque ces dames se séparèrent, pour faire leur toilette, il dit à Elisabeth :

« Que votre ajustement ne vous inquiète point, ma chère cousine; lady Catherine ne désire nullement nous voir vêtus avec cette élégance qui sied à elle et à sa fille; je vous conseillerais seulement de choisir la plus belle de vos robes : cela suffira; avec une toilette simple, vous n'en plairez que micux à lady

Catherine, elle aime que l'on garde en tout la distinction des rangs. •

Pendant qu'elles s'habillaient, plus d'une fois, il vint à leur porte, les engager à être promptes, car lady Catherine n'aimait point qu'on la fît attendre. De si formidables récits et sur cette dame et sur sa manière de vivre épouvantèrent Maria Lucas, qui avait été fort peu dans le monde, et elle pensait à sa visite à Rosings avec autant d'inquiétude qu'en avait autrefois éprouvé son père lorsqu'il fut présenté à Saint-James.

Le temps étant beau, la promenade à travers le parc fut fort agréable. Tout parc a ses beautés et ses points de vue; Elisabeth vit plus d'une chose à admirer, bien que le lieu ne lui pût inspirer tout l'enthousiasme que M. Collins eût désiré, et elle écouta, sans une grande surprise l'énumération du nombre des croisées du devant de la maison et le récit de ce que les vitres seules avaient coûté à sir Louis de Brough. Entrés au vestibule, l'agitation de Maria s'accrois-

sait visiblement, et même sir William ne paraissait pas parfaitement calme; quant à Élisabeth, elle n'éprouva nulle émotion, elle n'avait point ouï dire que lady Catherine possédât quelques vertus, quelques talens extraordinaires; et cette seule importance que donnent le rang et la fortune pouvait selon elle être envisagée sans crainte. Du vestibule où M. Colins ne manqua pas de leur faire remarquer l'élégance de l'architecture, la beauté des ornemens, deux domestiques les conduisirent à travers une vaste antichambre au salon, où lady Catherine, sa fille et M^{me} Jenkinson étaient réunies. Mylady, avec beaucoup de condescendance, se leva pour les recevoir; et comme M^{me} Colins avait dit à son mari, que ce serait elle qui présenterait ses amis, cette cérémonie fut faite sans toutes les apologies et remerciemens qu'il aurait cru nécessaire.

Sir William, malgré sa présentation à St.-James, fut si stupéfait de la grandeur qui l'environnait qu'il n'eut que le cou-

rage de faire un profond salut, et prit un siège sans dire un seul mot; et sa fille encore toute tremblante, s'assit sur le petit bord de sa chaise, n'osant à peine lever les yeux; mais Élisabeth loin de partager leur timidité, put avec beaucoup de sang-froid considérer les trois dames de la maison. Lady Catherine grande et fort grasse avait de gros traits qui pouvaient avoir autrefois été beaux; sa manière de recevoir ses convives n'était guères propre à leur faire oublier l'infériorité de leur rang; son air suffisant rappela sur-le-champ à Élisabeth les discours de Wickham; et d'après ses observations durant ce jour, elle pensa que lady Catherine était telle qu'il la lui avait représentée.

Après avoir examiné la mère, dans les traits de laquelle elle trouva bientôt de la ressemblance avec M. Darcy, se tournant vers la fille, elle fut presque tentée de partager l'étonnement de Maria, en la voyant si maigre et si petite. M^{lle} de Brough ne ressemblait aucunement à sa

mère ; elle était pâle et délicate , ses traits quoique réguliers n'avaient aucun éclat, et elle parlait peu, excepté à voix basse à M^{me} Jenkinson , dont l'extérieur n'avait rien de remarquable et qui semblait uniquement occupée à l'écouter et à placer, selon le jour, un écran devant ses yeux.

A peine étaient-ils assis , que déjà on les envoie à l'une des fenêtres admirer la vue ; M. Colins les accompagne pour leur en faire remarquer les beautés , et lady Catherine fort complaisamment les avertit que le paysage était infiniment plus varié en été.

Le dîner fut fort beau ; la maîtresse de la maison invita M. Colins (ainsi qu'il l'avait annoncé) à prendre place au bout de la table, en face d'elle : il s'y assit d'un air triomphant, et semblait croire qu'il ne pouvait exister au monde de poste plus éminent : il mangea, servit, admira avec une activité sans pareille ; chaque plat fut trouvé délicieux , d'abord par lui, puis par sir William , alors assez remis pour devenir l'écho fidèle de son

gendre; Elisabeth s'étonnait que lady Catherine le pût même écouter; mais cette Dame semblait approuver cette excessive adulation et souriait fort gracieusement, surtout lorsqu'on servait quelques mets qu'ils ne connaissent point. La conversation ne fut pas fort animée; Elisabeth eût parlé très-volontiers; mais assise entre Charlotte et M^{lle} de Brough, elle n'en trouva pas l'occasion; car la première était occupée à écouter lady Catherine, et l'autre ne lui dit pas un mot durant tout le repas; M^{me} Jenkinson ne parla que du peu d'appétit de M^{lle} de Brough, la pressant d'essayer de quelques mets, et craignant qu'elle ne fût indisposée. Quant à Maria, à peine osa-t-elle demander à boire, et les Messieurs ne firent que manger et admirer.

Ces Dames étant retournées au salon, leur seule occupation fut d'écouter lady Catherine qui parla sans relâche jusqu'au moment où l'on servit le café; décidant sur tous les points, du ton le plus impérieux, elle s'enquit des affaires de

mestiques de Charlotte, avec une extrême familiarité, lui donna beaucoup d'avis sur la manière de les conduire, lui dit comment tout se devait régler, dans un aussi petit ménage que le sien, et l'instruisit minutieusement des soins qu'exigeaient ses vaches et sa basse-cour. Élisabeth vit que les plus minces sujets n'étaient point au-dessous de l'attention de cette grande dame, lorsqu'ils lui offraient l'occasion de diriger quelqu'un. Parfois elle interrompait son entretien avec M^{me} Colins, pour adresser diverses questions à Élisabeth et à Maria; mais surtout à la première, dont elle connaissait moins la famille, et qui, observait-elle à M^{me} Colins, était une assez jolie personne. Elle lui demanda plusieurs fois combien elle avait de sœurs, si elles étaient plus jeunes ou plus âgées qu'elle, s'il était probable qu'aucune d'elles fût bientôt mariée, si elles étaient jolies, combien de chevaux son père avait, et quel était le nom de fille de sa mère. Élisabeth sentit l'inconvenance de ces questions;

mais y répondit fort tranquillement, et lady Catherine après une courte pause continua :

• La terre de votre père est, ce me semble, substituée à M. Colins? pour vous, dit-elle en se tournant vers Charlotte, j'en suis aise; mais autrement je n'approuve point les substitutions; dans la famille de sir Louis de Brough on n'a pas jugé cela nécessaire. Êtes-vous musicienne, M^{lle} Bennet?

• — Un peu.

• — Eh bien ! quelque jour nous serons charmés de vous entendre, notre piano est délicieux, sans doute fort supérieur au..... Vous l'essaierez, un de ces jours; vos sœurs sont-elles musiciennes?

• — L'une d'elles joue du piano.

• — Et pourquoi n'avoir pas toutes appris, cela eût été plus convenable. Les demoiselles Webb sont toutes trois musiciennes; leur père cependant n'est pas aussi riche que le vôtre. Dessinez-vous?

» — Non, Madame.

» — Quoi! aucune de vous?

» — Non, Madame.

» — Cela est singulier! mais peut-être n'avez-vous pas trouvé l'occasion d'apprendre; votre mère aurait dû vous mener à Londres, tous les printemps; (1) là du moins elle vous aurait pu donner de bons maîtres.

» — Maman l'eût fait avec plaisir; mais mon père déteste la ville.

» — Votre institutrice vous a-t-elle quitté?

» — Vous n'avons jamais eu d'institutrice.

» — Point d'institutrice! cela n'est pas possible, élever cinq filles chez soi sans institutrice, en vérité on ne le peut croire. Votre mère a dû vraiment mener une vie d'esclave. »

Elisabeth put à peine cacher un sou-

(1) Le printemps est pour Londres ce que l'hiver est pour Paris, la saison des plaisirs, et celle où l'on y trouve les meilleurs artistes.

rire, comme elle l'assurait que cela n'avait point été le cas.

» — Mais qui donc a veillé à votre éducation, qui est-ce qui a dirigé vos études? sans une institutrice, vous avez dû être cruellement négligées.

» — En comparaison de certaines familles, nous l'avons peut-être été; mais celles qui désiraient s'instruire, en ont toujours eu le moyen; on nous a encouragées à lire, et nous avons eu toute espèce de maîtres; celles qui voulaient être paresseuses, le pouvaient, il est vrai!

» — Oh! sans doute; et voilà ce qu'une institutrice sait empêcher. Si j'eusse connu Madame votre mère, je lui aurais sérieusement conseillé d'en prendre une. Il est étonnant à combien de familles j'en ai procuré. Je suis toujours contente d'être utile à une jeune personne; quatre nièces de M^{me} Jenkinson ont été par moi merveilleusement placées, et l'autre jour encore j'ai recommandé une jeune personne dont par hasard j'entendis par-

ler; vous ai-je dit, M^{me} Colins, qu'hier lady Metcalfe m'est venue remercier, elle est enchantée de miss Pope. Lady Catherine, m'a-t-elle dit, vous m'avez donné un trésor! Vos sœurs cadettes, M^{lle} Bennet, ne vont point encore dans le monde, je présume?

» — Pardonnez-moi, Madame, elles y vont toutes.

» — Toutes! comment toutes cinq à la fois! a-t-on jamais vu présenter les cadettes, avant même que leurs aînées soient mariées; cela n'est pas raisonnable, votre dernière sœur doit être bien jeune?

» — Oui, elle n'a que quinze ans; peut-être est-elle bien jeune pour voir le monde; mais en vérité, Madame, je crois qu'il serait bien dur pour les sœurs cadettes, de ne pouvoir jouir de la société, parce que leurs aînées n'ont point eu l'occasion, ou la volonté de se marier de bonne heure. Les plus jeunes ont autant de droit que les autres aux plaisirs de la jeunesse, et être retenues par un tel motif ne serait pas, ce me semble, le

moyen de leur inspirer les unes pour les autres une bien tendre amitié.

» — Mais, mais, dit lady Catherine, pour une si jeune personne, vous donnez votre opinion bien décidément; quel âge avez-vous?

» — Avec trois sœurs cadettes en âge d'être mariées, répondit Élisabeth en souriant, pouvez-vous croire, Madame, que je veuille l'avouer? »

Ne point recevoir une réponse directe, parut chose nouvelle pour lady Catherine, et l'air étonné dont elle regarda Élisabeth, fit soupçonner à celle-ci que c'était la première fois que l'on osait plaisanter avec cette noble impertinente.

» — Vous ne pouvez, je suis sûre, avoir plus de vingt ans, ainsi il n'est point encore nécessaire de cacher votre âge.

» — Je n'ai pas vingt-un ans. »

Les hommes revenus et le thé fini, on plaça les tables à jeu. Lady Catherine, sir William, M. et M^{me} Colins se mirent au wist, et comme M^{lle} de Brough voulut jouer le cassino, ces deux demoiselles

parlagèrent avec M^{me} Jenkinson l'honneur de faire sa partie; leur table fut des plus ennuyeuses, à peine se disait-on un mot qui n'eût rapport au jeu, sinon lorsque M^{me} Jenkinson exprimait sa crainte que M^{lle} de Brough n'eût trop chaud, ou trop froid, ou que la lumière ne l'incommodât; à l'autre partie la conversation fut plus animée; lady Catherine discourait sans fin, remarquant les fautes des trois autres, ou racontant quelques anecdotes dont toujours elle était l'héroïne. M. Colins n'était occupé qu'à se trouver en tout de la même opinion que mylady, la remerciant de l'air le plus respectueux, à chaque fiche qu'il gagnait; lui demandant aussi excuse, s'il croyait en trop gagner. Sir William parlait peu, il ornait sa mémoire d'anecdotes et de grands noms.

Lorsque lady Catherine et sa fille eurent joué autant qu'elles le désiraient, les tables furent enlevées, la voiture offerte à M^{me} Colins, par elle acceptée avec reconnaissance et sur-le-champ de man-

dée. Alors la société se réunit autour du feu pour écouter lady Catherine décider du temps qu'il ferait le lendemain.

L'arrivée de la voiture vint mettre fin à cette intéressante instruction, et après force remerciemens de M. Colins et non moins de saluts de sir William, on se sépara : la portière était à peine fermée, que déjà M. Colins demandait à sa cousine, son opinion sur ce qu'elle avait vu à Rosings. Par égard pour Charlotte, elle se dit bien plus charmée du château et des ses habitans qu'elle ne l'était en effet ; mais ses éloges, bien qu'ils lui coûtassent assez de peine, ne purent nullement satisfaire M. Colins, et il se vit obligé de célébrer lui-même les louanges de sa patronne.

CHAPITRE VIII.

SIR William ne resta que huit jours à Hunsford; mais sa visite fut toujours assez longue pour le convaincre que sa fille avait fait un fort bon mariage, et qu'elle possédait un mari et des voisins tels qu'il en existe peu. Pendant que sir William était au presbytère, M. Colins consacrait ses matinées à le promener en cabriolet, lui faisant voir tous les environs de Hunsford; dès qu'il fut parti, la famille reprit ses occupations ordinaires, et Elisabeth fut aise de voir que ce changement ne la faisait point rencontrer son cousin plus souvent que de coutume; il passait la plus grande partie de son temps, depuis le déjeuner jusqu'au dîner, à travailler à son jardin, s'occupant aussi parfois à lire, à écrire, ou bien encore à regarder par la fenêtre

de son cabinet qui donnait sur la route. L'appartement où se tenaient ces dames était sur le derrière; Élisabeth avait d'abord été surprise que Charlotte préférât cette pièce à la salle à manger, qui était plus grande et mieux située; mais bientôt elle s'aperçut qu'une raison très-sage avait en cela dirigé le choix de son amie; car M. Colins aurait été moins souvent dans son appartement si celui de sa femme eût été aussi agréable, et elle approuva fort l'arrangement de Charlotte; du salon on ne pouvait rien distinguer sur la route; mais M. Colins prenait soin de les instruire du nombre de voitures qui la traversaient, n'oubliant point surtout de les avertir chaque fois que M^{lle} de Brough y passait, bien que cela arrivât presque tous les jours; souvent elle s'arrêtait au presbytère pour discourir quelques instans avec Charlotte; mais bien rarement on la pouvait décider à y entrer.

Peu de jours s'écoulaient sans que M. Colins allât à Rosings, et le plus sou-

vent sa femme l'y accompagnait : Élisabeth eût été surprise d'une pareille assiduité, si elle ne se fût rappelé, qu'il se pouvait encore trouver quelque bénéfice vacant ; de temps à autre, lady Catherine les honorait d'une visite, et rien de ce qui se passait alors dans le salon, n'échappait à son attention ; elle s'informait de leurs occupations, examinait leur ouvrage, toujours les conseillant de le faire autrement ; trouvait les meubles placés sans goût, découvrait quelque négligence de la fille de chambre ; si elle acceptait des rafraichissemens, il semblait que ce fût pour le seul plaisir de trouver les confitures de M^{me} Colins mal cuites, ou ses rôtis trop forts pour une si petite famille.

Élisabeth s'aperçut bientôt que bien que cette noble dame n'eût point la charge de juge de paix, elle exerçait dans sa paroisse l'emploi du magistrat le plus actif ; par M. Colins elle était instruite de tout ce qui se passait ; et naissait il une querelle, quelques paysans étaient-

ils disposés à être mécontents, ou même trop pauvres, elle accourait au village décider leur différend, faire taire leurs plaintes, et croyait en les grondant leur apporter la paix et l'abondance.

Le plaisir de dîner à Rosings se répétait à peu près deux fois la semaine; et hormis l'absence de sir William qui les obligeait à n'avoir plus qu'une partie, toutes ces visites se passaient comme la première; leurs autres engagements furent peu nombreux, les voisins étant pour la plupart des gens du bel air, dont le genre de vie ne convenait point à M^{me} Colins. Le manque de société ne déplut point à Elisabeth; lorsqu'elle s'entretenait avec Charlotte, les heures s'écoulaient rapidement, d'ailleurs elle ne manquait point de livres, et le temps étant fort beau pour la saison, se promener était pour elle une occupation fort agréable. Sa promenade favorite, et où elle allait fréquemment lorsque les Colins faisaient leur visite à lady Catherine, était une grande allée fort couverte, au centre de

l'un des taillis qui bordaient le parc ; personne autre qu'elle ne semblait l'admirer, et jamais elle n'avait eu l'ennui d'y trouver lady Catherine.

Ainsi se passa la première quinzaine de sa visite ; Pâques approchait et la semaine suivante devait voir augmenter le cercle de Rosings, ce qui, dans une famille si peu nombreuse, était un événement intéressant : Élisabeth, avait entendu dire peu après son arrivée dans Kent, que M. Darcy y était attendu ; et quoiqu'il y eût peu de ses connaissances qu'elle ne préférât à lui, sa venue offrait du moins quelques nouveaux sujets de conversation, lors de leur visite à Rosings, et elle pensa qu'elle se pourrait aussi divertir à voir par sa conduite avec M^{lle} de Brough combien les espérances de miss Bingley étaient mal fondées ; car il était évident que lady Catherine le destinait à sa fille, elle parlait de lui avec un plaisir tout particulier, vantant beaucoup son esprit et sa tournure, et paraissait presque mécontente qu'il fût

déjà connu d'Élisabeth et de M^{lle} Lucas.

Son arrivée fut bientôt sue au presbytère ; M. Colins durant toute la matinée s'était promené près la principale grille du château, afin d'en être plus tôt instruit ; et ayant fort respectueusement salué, comme la voiture entraît au parc, il revint à la hâte chez lui conter cette grande nouvelle. Le lendemain il ne manqua point d'aller à Rosings rendre ses devoirs, et, contre son attente, il y trouva deux neveux de lady Catherine ; M. Darcy avait amené avec lui un colonel : Fitz-William, fils cadet de son oncle lord *** ; et au grand étonnement de toute la famille, lorsque M. Colins revint, ces Messieurs l'accompagnèrent ; Charlotte en ce moment occupée dans le cabinet de son mari, les voit comme ils traversaient la route, et court aussitôt annoncer cette visite à sa sœur et à Élisabeth, ajoutant :

« Je vous puis remercier, Élisa, de cette marque d'attention, M. Darcy ne

me serait point venu voir le lendemain de son arrivée , si j'eusse été seule. »

A peine Élisabeth avait-elle assuré n'avoir nul droit à ce compliment , que la sonnette de la porte annonça qu'ils approchaient , et l'instant d'après ces trois Messieurs parurent. Le colonel Fitz-William qui entra le premier , avait à peu près trente ans ; il n'était point bel homme , mais se présentait bien , et avait l'air aimable ; M. Darcy , toujours le même que dans Herfordshire , adressa à M^{me} Colins avec sa réserve accoutumée les complimens d'usage et quels que furent ses sentimens à l'égard d'Élisabeth , il l'aborda d'un air parfaitement tranquille.

Le colonel Fitz-William entra en conversation , avec l'aisance et la facilité d'un homme du monde ; il causait agréablement ; mais son cousin , après avoir fait à M^{me} Colins quelques remarques sur la maison et le jardin , fut quelque temps sans parler : enfin , cependant il se décida à demander à Élisabeth des nou-

velles de sa famille; elle lui répondit brièvement, et après une courte pause, continua :

« Ma sœur aînée est à Londres, depuis plus de trois mois, l'avez-vous rencontrée? »

Elle savait fort bien qu'il n'en était rien; mais elle désirait voir si son regard, ses discours ne trahiraient point la part qu'il avait eue dans ce qui s'était passé entre Hélen et Bingley, et elle crut voir qu'il était un peu décontenancé, comme il répondait qu'il n'avait point eu l'avantage de rencontrer miss Bennet; on n'en dit point davantage sur ce sujet, et peu de temps après ces Messieurs s'en allèrent.

CHAPITRE IX.

LES manières du colonel Fitz-William furent fort admirées au presbytère, et toutes ces dames pensèrent que sa société devait rendre les soirées à Rosings infiniment plus agréables : plusieurs jours s'écoulèrent cependant avant qu'elles en pussent juger par expérience, car lorsqu'il y avait quelques nouveaux hôtes au château, elles ne pouvaient y être nécessaires ; et ce ne fut que le jour de Pâques, près de huit jours après l'arrivée de ces messieurs, qu'on voulut bien honorer la famille Colins d'une invitation ; et encore n'était-ce que pour y prendre le thé.... Durant cette dernière semaine, ils avaient rarement vu lady Catherine et sa fille ; le colonel Fitz-William s'était plus d'une fois rendu au presbytère, mais Darcy n'avait été vu qu'à l'église.

L'invitation fut naturellement acceptée, et, à une heure convenable, ils se rendirent chez lady Catherine. Cette dame les reçut avec civilité; toutefois, on s'apercevait facilement que leur société était loin de lui être aussi agréable lorsqu'elle en pouvait avoir une autre. Elle était, il est vrai, toute occupée de ses neveux, surtout de Darcy, lui parlant beaucoup plus qu'à aucune autre personne de la société.

Le colonel Fitz-William parut réellement aise de les voir : le cercle de famille à Rosings ne le réjouissait guères; et d'ailleurs il trouvait la jolie amie de M^{me} Colins fort à son gré, il s'assit donc auprès d'elle, et parla si agréablement de Kent et d'Herfordshire, de ses voyages, de musique et de romans nouveaux, qu'Elizabeth ne s'était point encore si bien divertie dans cette maison; et ils discourraient tous deux avec tant de gaieté et de vivacité, que bientôt ils attirèrent l'attention de lady Catherine. Quant à Darcy, plus d'une fois ses regards s'étaient por-

tés vers eux d'un air de curiosité; et peut-être ne fut-il pas peu satisfait lorsque sa tante s'écria :

« Pourquoi tant de gaieté, Fitz-William? De quoi parlez-vous donc? que dites-vous à M^{lle} Bennet? Laissez-moi connaître le sujet de votre entretien.

« — Nous parlions de musique, madame, dit-il, se voyant forcé de lui répondre.

« — De musique! eh bien, parlez plus haut; on ne saurait discourir sur un sujet aussi intéressant pour moi : si vous parlez de musique, je veux prendre part à votre conversation.... Il y a, je crois, peu de personnes en Angleterre qui sachent mieux que moi apprécier cet art, ou qui aient un meilleur goût; si je l'eusse appris, j'y aurais excellé. Anne a aussi beaucoup de dispositions; si sa santé lui eût permis de s'appliquer, elle serait d'une grande force sur le piano. Georgina fait-elle des progrès, Darcy? »

M. Darcy parla avec tendresse de l'application et des talens de sa sœur.

« Je me réjouis de vous en entendre parler ainsi, dit lady Catherine : dites-lui de ma part qu'elle ne peut s'attendre à exceller dans cet art, si elle n'étudie beaucoup.

« — Je vous assure, madame, qu'elle n'a pas besoin de cet avis, elle ne se lasse point d'étudier.

« — Cela est bien, elle ne le saurait trop faire : lorsque je lui écrirai, je lui recommanderai de ne point se négliger là-dessus. Je dis souvent aux jeunes personnes que, pour être bonne musicienne, il faut sans cesse étudier. J'ai dit plusieurs fois à M^{lle} Bennet qu'elle ne jouera jamais bien, si elle ne s'exerce davantage. Et, bien que M^{me} Colins n'ait point de piano, elle peut, comme je le lui ai proposé, venir tous les jours à Rosings s'exercer sur le forté-piano qui est dans la chambre de M^{me} Jenkinson : dans cette partie du château elle n'importunerait personne. »

M. Darcy parut un peu confus de la dernière phrase de sa tante, et ne répon-

dit rien. Le café pris, le colonel Fitz-William rappelle à Élisabeth qu'elle lui a promis de jouer du piano; elle y consent sans peine, et lui, prenant une chaise, se place à son côté. Lady Catherine, après avoir écouté un premier couplet, continua à parler à son autre neveu, lorsque celui-ci, se levant avec sa tranquillité ordinaire, la quitta pour aller se placer presque en face de la jolie musicienne. Élisabeth rougit comme il approchait, et, peu d'instans après ayant fini sa romance, se tourna vers lui, et d'un air malin, lui dit :

« Vous voulez m'intimider, M. Darcy, en venant m'écouter d'un air si grave; mais je ne veux point m'effrayer, bien que mademoiselle votre sœur soit une grande musicienne : je suis naturellement entêtée, et tous les efforts que l'on peut faire pour m'intimider, ne font au contraire qu'accroître mon courage.

— Je ne dirai point que vous vous trompez, répliqua-t-il, parce que vous ne pouviez réellement croire que j'eusse

le désir de vous intimider : d'ailleurs, j'ai eu le plaisir de vous connaître assez long-temps pour savoir que parfois vous vous plaisez à professer des opinions qui, après tout, ne sont point les vôtres. »

Élisabeth se pâmait de rire à ce portrait d'elle-même, et dit au colonel Fitz-William : « Votre cousin vous donnera une jolie idée de moi, il vous apprendra à ne pas me croire : faut-il avoir du malheur pour rencontrer, dans un pays où j'espérais paraître avec quelque avantage, une personne si capable de me faire connaître. En vérité, M. Darcy, ce n'est pas en user généreusement avec moi, que de dire tout ce que vous avez appris dans Herfordshire à mon désavantage, et permettez-moi aussi d'ajouter que cela est fort imprudent ; car vous m'engageriez peut-être à vous rendre la pareille, et alors il se pourrait dire de certaines choses qui étonneraient fort vos parens.

« — Je ne vous crains pas, répondit-il en souriant.

« — Oh ! je vous prie, s'écria Fitz-Wil-

liam, laissez-moi connaître vos sujets d'accusations; je serais aise de savoir comment il se conduit avec des étrangers.

— Eh bien, vous l'allez apprendre; mais préparez vous à ouïr des choses vraiment terribles.... Il vous faut savoir que la première fois que je vis Monsieur, c'était à un bal dans Herfordshire; et à ce bal il n'a dansé que deux contredanses; je suis fâchée de vous affliger, mais la vérité doit être connue : il ne dansa donc que deux contredanses, quoique les hommes fussent rares, et que plus d'une demoiselle (à ma connaissance) fût assise faute de danseurs; vous ne pouvez nier ce fait, M. Darcy?

— Alors, je n'avais l'honneur de connaître aucune des dames de l'assemblée, excepté les deux avec lesquelles j'étais venu.

— Cela est vrai, et personne à un bal ne peut se faire présenter à une femme. — Eh bien, colonel, que voulez-vous que je joue? mes doigts attendent vos ordres.

» — Peut-être, dit Darcy, aurai-je mieux fait de me laisser présenter à l'une d'elles ; mais je sais mal me rendre aimable auprès des gens que je ne connais point.

» — Demanderai-je à votre cousin, dit Elisabeth, s'adressant toujours au colonel, pourquoi un homme d'esprit et d'éducation, accoutumé à vivre dans le grand monde, ne se peut rendre aimable auprès des gens qu'il ne connaît point.

» — Je puis résoudre cette question, répondit Fitz-William, sans m'adresser à lui : c'est qu'il ne veut pas s'en donner la peine.

» — Je ne possède pas le talent qu'ont quelques personnes, dit Darcy, de discourir facilement avec les gens que je vois pour une première fois ; je ne saurais sitôt prendre le ton de leur conversation, et paraître m'intéresser à ce qui les touche, ainsi que souvent je le vois faire.

» — Mes doigts, dit Elisabeth, ne touchent point à cet instrument avec ce

goût, cette légèreté que l'on admire dans le jeu de bien des femmes; ils n'ont pas la même vivacité, et ne sauraient produire les mêmes sons; mais j'ai toujours pensé que cela était de ma faute, parce que je n'ai point voulu me donner la peine d'étudier. Je ne crois nullement que mes doigts soit moins capables que ceux de toute autre femme, d'acquérir une brillante exécution. »

Darcy sourit comme il répondait :

« Vous avez fort raison, votre temps a été bien mieux employé; d'ailleurs, qui peut, en vous écoutant, croire que votre talent ne soit point parfait? »

Ici, ils furent interrompus par lady Catherine, qui voulut savoir de quoi ils s'entretenaient. Elisabeth sur-le-champ commença un air écossais. Lady Catherine s'approcha d'elle, et, après l'avoir écoutée quelques instans, dit à Darcy :

« M^{lle} Bennet ne jouerait pas mal, si elle s'exerçait davantage; son doigt est bon; mais, pour le goût, Anne la surpasse de beaucoup. Anne aurait vrai-

ment eu un talent remarquable, si sa santé lui eût permis de s'appliquer. »

Elisabeth regarda Darcy, cherchant à deviner s'il écoutait avec quelque plaisir les louanges de sa cousine; mais elle ne put, ni dans ce moment, ni même dans aucun autre, découvrir la moindre preuve d'amour; et, d'après la conduite qu'elle le voyait tenir avec M^{lle} de Brough, elle pensa que si l'inclination, non les liaisons de famille, devait décider leur mariage, les espérances de M^{lle} de Brough étaient, pour le moins, aussi mal fondées que celles de miss Bingley.

Lady Catherine continua ses remarques sur l'exécution d'Elisabeth, les mêlant de diverses instructions sur la mesure et le goût; Elisabeth les écouta avec la plus complaisante civilité; et, à la demande de ces Messieurs, resta au piano jusqu'au moment où elle fut avertie que la voiture de mylady était à la porte.

CHAPITRE X.

Le lendemain, pendant que M^{me} Collins et sa sœur étaient allées au village, Elisabeth, seule dans le salon, écrivait à Hélien, lorsque son attention fut éveillée par le bruit de la sonnette : signal certain d'une visite. N'ayant point entendu de voiture, elle pensa que ce pouvait être lady Catherine, et serra sa lettre afin d'éviter toute indiscretion ; mais la porte s'ouvrant, M. Darcy seul, à sa grande surprise, se présente devant elle. Il parut étonné de la trouver seule, et s'excusa de son importunité, en lui laissant connaître qu'il avait compris que *toutes* ces dames étaient à la maison.

Ils s'assirent alors, et après que les demandes d'usage sur la santé des habitants de Rosings furent faites et répon-

dues, ils semblaient tous deux ne savoir plus sur quoi s'entretenir ; enfin, Elisabeth se rappelant l'époque où elle l'avait vu dans Herfordshire pour la dernière fois, et d'ailleurs, assez curieuse de savoir à quoi il attribuerait leur départ si précipité, lui dit :

« Vous quittâtes tous Netherfield bien subitement au mois de novembre dernier, M. Darcy ? M. Bingley a dû être agréablement surpris en vous voyant si-tôt le venir retrouver ; car, si ma mémoire est bonne, il me semble qu'il ne partit qu'un jour avant vous ? J'espère que lui et ses sœurs se portaient bien lors de votre départ de Londres ?

» — Parfaitement bien ; je vous remercie. »

Voyant qu'il n'était point disposé à lui faire aucune autre réponse, elle ajouta, après un moment de silence :

Je crois avoir ouï-dire que M. Bingley ne comptait plus revenir à Netherfield.

» — Je ne connais point ses intentions

à ce sujet ; mais il est probable que désormais il l'habitera peu ; il a beaucoup d'amis , et à son âge les liaisons et par conséquent les engagements augmentent chaque jour.

» — S'il ne compte venir que rarement à Netherfield , il serait à désirer pour les voisins qu'il l'abandonnât entièrement ; car il se pourrait alors que quelque famille s'y vînt fixer ; mais peut-être M. Bingley n'a-t-il pas loué cette maison , autant pour le bon plaisir des voisins que pour le sien ; aussi devons-nous nous attendre à ce qu'il la garde ou la quitte , sans nous en demander avis.

» — Il désire acheter une terre , dit Darcy , et je pense que s'il en trouvait une qui lui convînt , il abandonnerait alors Netherfield. »

Elisabeth ne répondit point ; elle craignait de parler trop du maître de ce château ; et n'ayant plus rien à dire , elle résolut de laisser à Darcy le soin de trouver quelque autre sujet de conversation ;

il la comprit , et peu d'instans après commença par :

« Cette maison paraît fort commode , lady Catherine y a fait beaucoup d'embellissemens lors de l'arrivée de M. Colins à Hunsford.

» — Je le crois assurément ; elle ne pouvait accorder sa protection à un être plus reconnaissant.

» — M. Colins semble avoir fait choix d'une femme très-aimable.

» — Oui, vraiment ; ceux qui s'intéressent à lui peuvent , avec raison , se réjouir de ce mariage ; car il y a peu de femmes sensées qui eussent voulu l'épouser , et encore moins qui , en l'épousant , l'eussent rendu heureux. Mon amie a du jugement , de l'esprit même , quoique je ne puisse dire que je regarde son mariage avec M. Colins comme une forte preuve de son jugement , elle paraît néanmoins très-heureuse ; et ce parti , quant à la fortune , était assez avantageux pour elle.

» — Elle doit aussi être bien aise de demeurer à si peu de distance de sa famille et de ses amis.

» — A si peu de distance, dites-vous? mais il y a près de cinquante milles!

— » Et qu'est-ce que cinquante milles de grande route; on les peut faire dans quelques heures.

» — Je n'eusse jamais considéré la distance comme l'un des avantages de ce mariage, je n'eusse jamais dit que M^{me} Collins demeurerait à peu de distance de sa famille.

» — C'est une preuve de votre attachement à Herfordshire; tout, hormis le voisinage même de Longbourn, vous paraîtrait éloigné, je suppose. »

Il sourit en prononçant ces mots, et Elisabeth s'imagina qu'il la croyait occupée en ce moment d'Hélen et de Netherfield, et rougit comme elle lui répondait :

« Je ne veux point dire qu'une femme ne puisse être établie que près de sa fa-

mille, cela dépend de diverses circonstances; lorsqu'on a assez de fortune pour regarder avec indifférence les frais de voyage, l'éloignement ne saurait nuire; mais ici ce n'est point le cas. M. et M^{me} Colins jouissent d'une honnête aisance, mais ne peuvent, sans se gêner, faire de fréquens voyages; et je suis persuadée que mon amie ne croirait point demeurer près de sa famille, lors même qu'elle n'en serait qu'à la moitié de la présente distance. »

M. Darcy approchant sa chaise d'elle, lui dit :

« Vous ne pouvez être si attachée à Herfordshire; vous n'avez pu, je suis sûr, toujours rester à Longbourn. »

Élisabeth parut surprise; Darcy semblait fort agité; il retira sa chaise, et prenant un journal qui se trouvait sur la table, il en parcourut quelques lignes, puis d'un ton plus froid :

« Comment trouvez-vous Kent? dit-il. »

Les beautés de cette province donnè-

rent sujet à un court dialogue, qui ne fut d'aucun côté ni calme ni concis, et bientôt l'arrivée de Charlotte et de sa sœur y vint mettre fin. Le tête-à-tête les surprit, M. Darcy raconta la méprise qui l'avait fait importuner M^{lle} Bennet, et après avoir été assis quelques instans sans parler beaucoup à aucunes d'elles, il se retira.

« Que peut signifier ceci, dit Charlotte dès qu'il fut parti, ma chère Élisabeth, il faut qu'il soit amoureux de vous, car jamais il ne nous viendrait voir si familièrement. »

Mais, lorsqu'Élisabeth eût dit sur quoi ils s'étaient entretenus, il parut peu probable, même à Charlotte, qu'il en fût ainsi; et après diverses conjectures, elles supposèrent enfin que le manque d'occupation était la seule cause de sa visite; supposition que la saison rendait fort naturelle. Les chasses étaient finies, au château il n'y avait que lady Catherine, des livres et un billard; des hommes

peuvent-ils toujours rester à la maison ? et dans la proximité du presbytère, l'agrément qu'offrait la route, ou peut-être encore la société des habitans, furent, pour les deux cousins, un motif suffisant de s'y rendre presque tous les jours ; ils y venaient à différentes heures quelquefois ensemble, quelquefois séparément, et de temps à autre accompagnés de leur tante. Ces dames s'aperçurent bientôt que le colonel Fitz-William y venait, parce qu'il se plaisait fort avec elles, circonstance qui naturellement ne le leur fit point trouver moins aimable ; et le plaisir particulier qu'éprouvait Élisabeth à le voir, ainsi que les attentions marquées qu'il lui prodiguait, la firent plus d'une fois penser à son ancien ami Georges Wickham, et si en les comparant tous deux, elle vit que le colonel ne possédait point des manières aussi séduisantes, elle pensait aussi qu'il pouvait avoir l'esprit plus cultivé.

Mais pourquoi M. Darcy se rendait si souvent au presbytère, était chose plus difficile à comprendre; ce ne pouvait être pour y jouir de la conversation, car souvent il y demeurerait plus d'un quart-d'heure sans dire un seul mot, et lors même qu'il parlait, il semblait que ce fût pour lui un effort pénible, un sacrifice aux convenances, non un plaisir : rarement il paraissait se divertir; M^{me} Collins ne pouvait définir une telle conduite, et le colonel Fitz-William en se moquant parfois de l'humeur taciturne de son cousin, prouvait qu'il n'avait point coutume d'être toujours ainsi, ce que, sans cela, elle n'aurait pu savoir, le connaissant peu; elle eût bien aimé à se persuader que ce changement était causé par l'amour, et que l'objet de cet amour était son amie Élisabeth : elle résolut donc de chercher à le découvrir, et pour cela elle étudia fort attentivement les démarches, les moindres discours de Darcy lorsqu'il venait à Hunsford ou

quand elle le rencontrait au château ; mais le tout en vain. Que souvent il regardât Élisabeth, c'est de quoi facilement on s'apercevait ; mais quelle expression avait ses regards , voilà ce que Charlotte s'efforça vainement de deviner.

Une ou deux fois en plaisantant , elle avait dit à Élisabeth qu'elle le croyait amoureux d'elle ; mais Élisabeth s'était toujours divertie de cette idée , et M^{me} Collins n'osait en parler plus sérieusement , dans la crainte de faire naître des espérances qui pourraient ne se point réaliser ; car elle n'avait nul doute que toute l'antipathie de son amie pour Darcy ne s'évanouît à la seule pensée qu'il éprouvait quelque amour pour elle.

Parmi ses divers projets pour le bonheur d'Élisabeth , parfois elle la mariait au colonel Fitz-William ; il était sans contredit le plus aimable des deux , il la voyait avec plaisir et son état dans le monde était des plus brillans ; mais pour contrebalancer tous ces avantages,

M. Darcy possédait le droit de nomination à beaucoup de bénéfices considérables; et c'est ce que son cousin ne pouvait avoir.

CHAPITRE XI.

ÉLISABETH, dans ses promenades au parc, avait rencontré, plus d'une fois, M. Darcy; elle s'étonnait de le trouver où personne autre n'avait coutume d'aller, et pour éviter que le hasard l'y ramenât encore, elle prit soin dès la première fois de l'avertir que cette allée était sa promenade favorite; comment donc se pouvait-il qu'elle l'y retrouvât une seconde, même une troisième fois? c'est ce qu'elle ne put comprendre. Il semblait qu'il se plût à la contrarier, ou à s'imposer à lui-même une mortification volontaire; car dans ses rencontres, il ne la quittait point après quelques questions polies; mais toujours il se faisait un devoir de l'accompagner jusqu'au presbytère. D'ordinaire il parlait peu, et elle ne se donnait pas la peine de dis-

courir, ni d'écouter beaucoup ; mais dans le cours de leur troisième rencontre, le langage qu'il lui tint éveilla son attention : il lui demandait si elle se plaisait fort à Hunsford, si elle avait toujours un goût si décidé pour les promenades solitaires, et surtout quelle était son opinion du bonheur de M. et M^{me} Colins ; il semblait aussi qu'en parlant de Rosings, il cherchât à lui faire entendre que lorsqu'elle reviendrait dans Kent, ce serait au château et non à Hunsford qu'elle résiderait. Que signifiait ce discours ? Pensait-il au colonel Fitz-William ; elle présuma que s'il voulait dire quelque chose, ce ne devait être qu'une allusion à ce qui pouvait arriver de ce côté-là. Cette idée la tourmenta un peu, et elle fut aise de se trouver enfin à la grille, en face du presbytère.

Un jour en se promenant, elle s'occupait à relire la dernière lettre d'Hélen, remarquant avec chagrin que son style était moins gai qu'autrefois ; lorsque, au lieu d'être encore surprise par M. Darcy,

elle vit en levant les yeux que le colonel Fitz-William venait à sa rencontre; serrant aussitôt sa lettre, elle s'efforça de sourire et lui dit :

« Je croyais que vous ne vous promeniez jamais de ce côté-ci.

» — Je viens de faire le tour du parc, ainsi que j'ai coutume de faire tous les ans et je comptais le finir par une visite au presbytère; avez-vous dessein d'aller beaucoup plus loin?

» — Non j'allais retourner sur mes pas. »

Alors ils prirent ensemble le chemin du presbytère.

« Quittez-vous décidément Kent samedi prochain? lui dit-elle.

» — Oui, si Darcy ne diffère encore notre départ : je suis à ses ordres; s'il veut partir, je suis prêt; s'il reste, je resterai aussi.

» — M.Darcy doit être bien aise que vous le laissiez ainsi agir à sa guise. Je ne connais personne qui semble goûter mieux

que lui, le plaisir de faire sa propre volonté.

» — Il est vrai ; aussi peut-il mieux qu'un autre se satisfaire ; il est riche, et beaucoup d'autres ne le sont pas. Je parle par expérience ; un fils cadet doit, vous le savez, s'accoutumer aux privations et à la dépendance.

» — Selon moi, le fils cadet d'un comte ne les peut guères connaître..... Allons, dites-moi sérieusement, avez-vous jamais connu les privations et la dépendance ? Quand le manque d'argent vous a-t-il empêché d'aller où bon vous semblait, ou de vous procurer quelque objet dont vous aviez fantaisie.

» — Ce sont là des questions bien directes ; et peut-être ne puis-je dire que j'ai beaucoup souffert de ce côté-là ; mais dans des matières plus importantes je puis souffrir du manque de fortune. Des fils cadets ne peuvent se marier par inclination.

» — A moins que leur inclination ne

les porte à épouser une femme riche , et je crois que cela arrive souvent.

» — Notre manière de vivre nous rend dépendans ; il y a peu d'hommes de mon rang qui puissent se marier , sans avoir égard à la fortune.

» — Ce discours, pensa Élisabeth , s'adresse-t-il à moi ; » cette idée la fit rougir ; mais se remettant aussitôt , elle dit avec gaîté : « et quel est le prix ordinaire du fils cadet d'un comte ; à moins que l'aîné ne soit d'une bien mauvaise santé , vous ne demanderiez pas , je présume , plus de cinquante mille livres sterlings. »

Il lui répondit sur le même ton , et cette conversation finit. Pour interrompre un silence , qui aurait pu donner lieu à Fitz-William de la croire mal satisfaite de ce qu'il venait de dire , elle reprit ainsi :

« Votre cousin , je pense , vous a amené ici avec lui , pour le plaisir d'avoir quelqu'un à sa disposition , je m'étonne qu'il ne se marie pas , afin de s'assurer cette jouissance ; mais maintenant sa sœur peut-être lui suffit , comme elle ne

dépend que de lui, il en peut faire ce qu'il veut.

» — Non vraiment, dit Fitz-William, car il n'est point seul chargé de la tutelle de Miss Darcy; je partage avec lui ce soin.

» — Ah ! et comment vous en acquittez-vous ; êtes-vous un tuteur bien sévère ? Votre pupille vous donne-t-elle beaucoup d'embarras ? Les jeunes personnes à son âge sont souvent difficiles à conduire : et si elle a du caractère de son frère, elle doit aimer à faire sa propre volonté. »

Comme elle parlait, Fitz-William la regardait attentivement, elle s'en apercut ; et la manière dont il lui demanda pourquoi elle pensait que M^{lle} Darcy leur pouvait donner de l'inquiétude, la convainquit, que sans le savoir elle avait de quelque manière ou autre approché de la vérité, elle répondit sur-le-champ :

« Oh ! ne vous effrayez point ; je n'ai jamais entendu mal parler d'elle, et je ne doute point qu'elle ne soit un modèle

de douceur et de docilité; elle est fort liée avec deux femmes de ma connaissance, M^{me} Hurst et sa sœur : je crois vous avoir ouï dire que vous les connaissiez.

» — Je les ai vues une ou deux fois; leur frère est un homme aimable, et de plus, l'intime ami de Darcy.

» — Oui, répartit sèchement Élisabeth, M. Darcy s'intéresse vivement à M. Bingley, il prend de lui un soin extrême.

» — Soins de lui ! oui, je crois vraiment que Darcy prend soin de lui, dans les occasions où il en a le plus de besoin, quelque chose qu'il m'a dit pendant notre dernier voyage, me fait croire que Bingley lui a de grandes obligations ; mais je devrais lui demander pardon ; car je n'ai nul droit de supposer, que Bingley fût la personne en question. Ce ne sont que des conjectures.

» — Que voulez-vous dire ?

» — C'est une chose que Darcy natu-

rellement ne désire pas qu'on rende publique ; si elle venait à être sue des parens de la demoiselle , cela serait désagréable.

» — Vous pouvez compter sur ma discrétion.

» — Rappelez-vous aussi, Mademoiselle, que je n'ai nulles raisons de supposer, qu'il ait voulu parler de M. Bingley. Il m'a simplement dit qu'il se félicitait d'avoir récemment empêché un de ses amis de faire un fort mauvais mariage, sans toutefois me nommer aucunes des personnes intéressées ; mais ce qui m'a fait penser que ce pouvait être Bingley, c'est que je le crois d'un caractère à se laisser facilement séduire, d'ailleurs ils ont passé tout l'été dernier ensemble.

» — M. Darcy, vous a-t-il dit les motifs qui l'avaient engagé à intervenir dans cette affaire ?

» — J'ai compris qu'il y avait contre la demoiselle de très-fortes objections.

» — Et de quelles ruses s'est-il servi pour les séparer ?

» — Il ne m'a point parlé de ses ruses, dit Fitz-William en riant, il ne m'a confié que ce que je vous viens de dire. »

Élisabeth ne répondit point et continua son chemin, s'efforçant vainement de cacher son émotion. Après l'avoir regardée quelques instans, Fitz-William lui demanda « pourquoi elle était si pensive. »

» — Je songe à ce que vous venez de me dire, répliqua-t-elle; la conduite de votre cousin ne me plaît pas : pourquoi s'est-il érigé en juge ? »

» — Vous êtes peut-être tentée de nommer sa conduite officieuse ?

» — Je ne vois point quel droit avait M. Darcy de contrarier l'inclination de son ami, ou pourquoi sur son propre jugement il devait décider d'une chose d'où pouvait dépendre le bonheur de cet ami; mais, continua-t-elle, se remettant, comme nous ignorons les dé-

tails de cette affaire, il ne serait pas juste de le condamner. D'ailleurs, il n'est pas à supposer que les personnes intéressées fussent vraiment attachées l'une à l'autre.

» — Cette supposition est assez naturelle, dit Fitz-William, mais elle diminue cruellement le triomphe de mon cousin. »

Fitz-William plaisantait; mais ces paroles parurent à Elisabeth une si juste critique de M. Darcy, qu'elle n'osait se hasarder à y répondre. Changeant donc brusquement de conversation, elle parla de choses indifférentes, jusqu'à leur arrivée au presbytère. Là, renfermée dans sa chambre, dès que le colonel les eut quittés, elle put à son aise réfléchir à ce qu'elle venait d'apprendre. Il n'était pas présumable qu'il fût question d'autres personnes que de celles qui l'intéressaient. Pouvait-il exister deux hommes sur lesquels M. Darcy eût un pouvoir si absolu. Jamais elle n'avait douté qu'il

n'eût contribué à éloigner M. Bingley d'Hélen ; mais elle pensait aussi qu'il n'avait en cela agi que par le désir de M^{lle} Bingley ; et que c'était elle qui d'abord avait formé ce projet. Si sa vanité cependant ne le trompait point , il était cause.... ! son orgueil , son caprice étaient cause de tout ce qu'Hélen avait souffert ; de tout ce qu'elle souffrait encore ; et nul ne pouvait dire combien les maux qu'il avait infligés seraient durables.

« Il y avait contre la demoiselle de très-fortes objections. » Telles étaient les paroles du colonel Fitz - William , et ces fortes objections provenaient sans doute de ce qu'elle avait un oncle procureur dans une petite ville , et l'autre négociant à Londres.

« O Hélen ! s'écria-t-elle , peut-on lui trouver le moindre défaut ; elle est si belle ! si bonne ! son esprit est si cultivé ! ses manières si charmantes ! Quant à mon père , bien qu'il ait quelques singularités , on ne lui peut rien reprocher. Il pos-

sède des connaissances que M. Darcy lui-même ne saurait dédaigner, et jouit d'une réputation que sans doute il n'acquerra jamais. » Lorsqu'elle pensait à sa mère, son assurance, il est vrai, l'abandonnait un peu ; mais elle ne voulut point avouer que les faiblesses de M^{me} Bennet eussent fait impression sur M. Darcy, étant persuadée que des titres de noblesse, non les qualités du cœur, étaient ce qu'il voulait le plus trouver dans les parens de son ami ; et elle décida enfin qu'il s'était laissé conduire par le plus vil orgueil, puis un peu par le désir de garder M. Bingley pour M^{lle} Darcy.

L'émotion et les pleurs, causés par ces réflexions, lui donnèrent un violent mal de tête, qui, joint au peu de désir qu'elle avait de revoir M. Darcy, la décida à ne pas accompagner ses hôtes à Rosings, où ils étaient invités à passer la soirée. M^{me} Colins la voyant réellement indisposée ne la pressa point d'y aller, et fit ce qu'elle put pour empê-

cher son mari de le faire; mais M. Collins ne put cacher sa crainte que lady Catherine ne fût mécontente de ne la voir point se rendre à son invitation.

CHAPITRE XII.

LORSQU'ILS furent partis, Élisabeth, comme si elle eût désiré accroître encore son ressentiment contre M. Darcy, choisit pour occupation l'examen des lettres qu'Hélen lui avait écrites depuis son arrivée dans Kent. Ces lettres ne contenaient aucune plainte réelle : Hélen ne parlait point des événemens passés, ni de ce qu'elle souffrait encore ; mais chaque phrase, chaque ligne, trahissait sa tristesse : on n'y remarquait plus cette naïve gaieté qui autrefois caractérisait son style, et qui, provenant du doux calme d'une âme en paix avec soi-même et avec tout le monde, avait rarement été altérée. Élisabeth lut et relut les endroits qui pouvaient lui donner la moindre preuve de l'inquiétude de sa sœur, avec une attention que rarement elle

accordait à une première lecture. L'idée que M. Darcy s'était vanté des chagrins qu'il avait pu causer, lui fit sentir plus vivement les peines d'Hélen; elle trouvait quelque consolation à penser qu'il devait quitter Rosings le surlendemain, et une plus grande, en songeant que, dans quinze jours, elle serait elle-même avec cette chère Hélen, et pourrait, par les soins les plus tendres, contribuer à lui rendre sa tranquillité.

Elle ne pouvait penser au départ de Darcy, sans se rappeler aussi que son cousin devait l'accompagner. Mais le colonel Fitz-William avait assez clairement fait entendre qu'il ne songeait point à elle; et, quelque aimable qu'il fût, elle n'était nullement disposée à se désoler pour lui.

Cependant elle y rêvait encore, lorsque soudain le bruit de la sonnette de la porte vint mettre fin à ses réflexions. Elle fut un peu troublée par l'idée que ce pouvait être le colonel Fitz-William lui-même, qui quelquefois était venu

passer la soirée au presbytère, et qui peut-être alors venait savoir plus particulièrement de ses nouvelles : mais cette idée s'évanouit bientôt ; et Élisabeth fut bien différemment affectée , lorsqu'à son extrême surprise elle vit entrer M. Darcy... D'un ton mal assuré, il s'informe aussitôt de sa santé, attribuant sa visite au désir d'apprendre qu'elle fût mieux. Elle lui répondit avec une froide civilité : il s'assit quelques instans ; mais bientôt, se levant, il se mit à marcher à grands pas dans le salon. Élisabeth, fort étonnée, ne disait pas un mot. Enfin, après un moment de silence, s'approchant d'elle, il lui adressa ces paroles :

« Vainement je cherche à me vaincre, je ne le puis, il m'est impossible de dissimuler mes sentimens ; il faut que vous me permettiez de vous dire combien je vous estime, combien je vous aime. »

L'étonnement d'Élisabeth fut tel, qu'on ne saurait l'exprimer ; elle le regardait, rougissait, doutait encore de ce qu'elle venait d'entendre, et ne répondit

point. Ce silence fut pour lui un encouragement suffisant, et amena l'aveu de tout ce qu'il éprouvait, de tout ce qu'il avait long-temps éprouvé pour elle. Il parlait bien; mais le langage du cœur, les tendres sentimens, n'étaient pas ceux qu'il savait le mieux exprimer, l'orgueil ne le rendait pas moins éloquent que l'amour; et le sentiment de l'infériorité d'Élisabeth, l'humiliation à laquelle il se soumettait, les obstacles de famille que la raison avait souvent, quoique en vain, opposés à son inclination, furent détaillés par lui avec une force, une énergie, qui semblait soulager un peu son orgueil, mais qui n'était aussi guères propre à faire agréer ses vœux.

Malgré son extrême antipathie, Élisabeth ne put être insensible à l'hommage que lui rendait un tel homme; et bien que sa décision ne variât pas un seul instant, elle fut d'abord touchée en pensant à la peine qu'elle lui allait causer; mais son ressentiment étant excité par la suite de ce discours, toute compassion s'éva-

nouit : elle chercha cependant à se calmer, afin de pouvoir lui répondre avec tranquillité lorsqu'il cesserait de parler. Il finit en lui représentant la constance de cet amour que, malgré tant d'efforts, il n'avait pu vaincre, et espérait, disait-il, qu'elle récompenserait un attachement si sincère par le don de sa main.

Il parlait de crainte, d'inquiétude, mais ses regards exprimaient l'assurance ; circonstance qui accrut encore l'indignation d'Élisabeth ; et la plus vive rougeur colorait ses joues lorsqu'elle lui répondit :

« Il est, je crois, d'usage, dans des cas comme celui-ci, de se dire reconnaissant pour les sentimens qu'on vous exprime, quelque faiblement qu'ils soient partagés : cette reconnaissance est naturelle, et, si je la pouvais éprouver, je vous remercierais en ce moment, mais cela m'est impossible : jamais je n'ai désiré votre estime, et vous me l'avez certainement accordée bien malgré vous. L'idée de causer du chagrin à qui que ce soit est pour moi une chose pénible ;

je l'ai fait cependant sans le vouloir, et j'espère qu'il sera de peu de durée. Les raisons qui, me dites-vous, ont si longtemps empêché l'aveu de vos sentimens pour moi, sauront facilement les vaincre après une pareille explication. »

M. Darcy, appuyé contre la cheminée, les yeux fixés sur elle, semblait l'écouter avec non moins de surprise que d'indignation; il devenait pâle de colère, tous ses traits trahissaient le trouble de son âme : il s'efforça cependant de reprendre un air tranquille, et ne voulut parler que lorsqu'il crut y avoir réussi. Ce silence était un martyre pour Élisabeth. Enfin, d'une voix qu'il s'imaginait être calme, il dit :

« Et voilà la seule réponse dont vous daignez m'honorer ! Je pourrais désirer savoir pourquoi, d'une manière si peu polie, mes vœux sont ainsi rejetés ; mais cela est fort peu important.

» — Tout aussi raisonnablement je pourrais vous demander, reprit-elle, pourquoi, étant décidé à me mortifier et à

m'insulter, il vous a plu de me dire que vous m'aimiez malgré vous, malgré les obstacles que la raison, les convenances, même votre réputation, opposaient à cet attachement : cela ne serait-il point une excuse pour ce manque de politesse, si toutefois j'ai été incivile? Mais vous m'avez provoquée de plus d'une manière, et vous ne pouvez l'ignorer. Si même mes propres sentimens ne s'opposaient à vos vœux, si je vous voyais avec indifférence, même avec plaisir, croyez-vous qu'aucunes considérations humaines pussent me faire accepter pour époux l'homme qui a détruit peut-être pour jamais le bonheur de la plus aimée des sœurs.»

Comme elle prononçait ces mots, Darcy parut troublé; mais cette émotion dura peu, et il l'écouta, sans même chercher à l'interrompre, lorsqu'elle reprit:

« J'ai toutes les raisons possibles pour mal penser de vous; rien ne saurait excuser la conduite si peu généreuse que vous avez tenue dans cette circonstance-là. Vous n'oseriez, vous ne pouvez nier que

c'est vous, vous seul peut-être, qui les avez séparés; et, en agissant ainsi, ne les exposâtes-vous pas, l'un à la censure du monde, comme un homme capricieux et inconstant, l'autre à sa dérision, pour s'être vue trompée dans ses espérances? Et Dieu sait combien les maux que vous avez causés seront durables!»

Elle se tut, et ne vit point sans une vive indignation, qu'il ne semblait nullement touché de ce discours; il la regarda même d'un air d'incrédulité, et s'efforçait de sourire.

« Pouvez-vous le nier? » répéta-t-elle.

Avec une tranquillité feinte, il répondit : « Je n'ai nul désir de nier que je fis alors tout ce qui dépendait de moi pour éloigner mon ami de votre sœur; et je suis glorieux d'y avoir réussi : à son égard, j'en ai usé plus sagement qu'au mien. »

Élisabeth dédaigna de faire attention à cette réflexion si polie; mais le sens ne lui en put échapper, et il n'était guères propre à la ramener à lui.

« Cette circonstance, continua-t-elle,

n'est pas la seule qui ait excité mon indignation contre vous : long-temps avant qu'elle n'eût lieu , mon opinion sur vous était formée ; il y avait déjà plusieurs mois que les récits de M. Wickham m'avaient fait connaître votre caractère : que me pouvez-vous répondre à ce sujet ? L'amitié , quelques devoirs imaginaires , vous serviront-ils ici d'excuses ? Ou par quel beau raisonnement chercherez-vous à en imposer aux autres ?

» — Vous prenez un bien vif intérêt aux affaires de ce monsieur ? dit Darcy d'une voix agitée.

» — Qui peut connaître ses malheurs , et ne point s'intéresser à lui !

» — Ses malheurs ! répéta Darcy d'un air de mépris : en effet , ses malheurs ont été grands.

» — Et causés par vous seul ! s'écria Élisabeth avec énergie. C'est vous qui , lui retenant un bien que vous saviez lui être destiné , l'avez réduit à n'avoir plus qu'une existence précaire ; par vous , il s'est vu privé , pendant ses plus belles

années, de cette aisance qui lui était due, et qu'il méritait si bien : vous avez fait tout cela ; et vous pouvez encore traiter ses malheurs avec mépris et ironie !....

— Et telle est, s'écria Darcy en se promenant dans le salon à pas précipités, votre opinion de moi ? Quoi ! je ne vous ai même pas inspiré la moindre estime ! Je vous remercie de vous être expliquée si franchement. Mes fautes, selon ce calcul, sont graves, en vérité ; mais peut-être, ajouta-t-il en s'arrêtant et se tournant vers elle, que ces torts auraient pu être oubliés, si je n'eusse blessé votre orgueil par l'honnête aveu des scrupules qui m'ont empêché long-temps de former à votre égard aucun dessein sérieux. Ces amères accusations ne m'eussent sans doute point été adressées, si, avec plus d'art, j'avais su cacher ma pensée, et si, en vous flattant, je vous eusse persuadée que l'inclination la plus vive, la plus raisonnable, la plus réfléchie, m'entraînait vers vous. Mais le moindre déguisement est au-dessous de moi, et je ne saurais

rougir des sentimens que j'ai exprimés, ils étaient justes et raisonnables. Pouviez-vous me croire insensible au ridicule auquel je me serais exposé en m'alliant à votre famille; et vous imaginiez-vous que l'idée d'avoir pour parens des gens d'un rang si inférieur au mien, me pût être fort agréable? »

L'indignation d'Élisabeth accroissait à chaque instant; cependant elle s'efforça de la modérer, et lui répondit avec assez de tranquillité :

« Vous vous abusez, M. Darcy, si vous pensez que la manière dont vous m'avez déclaré vos sentimens ait fait sur moi d'autre impression que celle de m'épargner la peine que j'aurais pu éprouver à vous refuser, si votre conduite avait été celle d'un homme bien élevé. »

Elle le vit tressaillir; mais il ne répondit point.

« De quelque manière que vos vœux m'aient été exprimés, jamais vous n'auriez pu m'engager à les agréer. »

L'étonnement de Darcy était extrême;

il la regardait d'un air humilié, semblant encore douter de son refus. Elle continua ainsi :

« Dès le premier jour, je puis presque dire dès le premier moment que je vous vis, vos manières fières et dédaigneuses, votre air suffisant, m'inspirèrent pour vous une forte antipathie, que les événemens suivans n'ont pu qu'accroître; et à peine vous avais-je connu un mois, que déjà je pensais que vous étiez le dernier homme au monde que je pourrais me décider à épouser.

» — Il suffit, mademoiselle, vous en avez assez dit; je comprends parfaitement vos sentimens, et n'ai plus qu'à rougir de ceux que vous m'aviez inspirés : toutefois, pardonnez mon importunité, et daignez agréer mes souhaits sincères pour votre santé et votre bonheur. »

Ces mots dits, il sortit précipitamment du salon, et, l'instant d'après, Élisabeth l'entendit ouvrir la porte du vestibule et quitter la maison. Le trouble de son esprit était extrême, et, sans trop savoir

pourquoi, elle s'assit, et se mit à pleurer pendant plus d'une demi-heure. Plus elle réfléchissait à ce qu'il venait de lui arriver, plus son étonnement était grand que M. Darcy l'eût demandée en mariage, qu'il l'eût aimée pendant plusieurs mois, et aimée au point de vouloir l'épouser, malgré tous les obstacles qui l'avaient engagé à s'opposer à l'union de son ami avec Hélien; obstacles qui, lorsqu'il s'agissait de lui-même, devaient paraître bien plus forts : c'était chose presque incroyable ! Il était flatteur pour elle d'avoir, sans y penser, inspiré une passion si vive : mais l'orgueil de Darcy, son détestable orgueil, ce froid aveu de la conduite qu'il avait tenue à l'égard d'Hélien, et ne paraissant nullement s'en repentir, bien qu'il ne pût rien dire pour sa justification; son ton ironique en parlant de Wickham, sa cruauté envers lui, qu'il ne cherchait même pas à désavouer, détruiraient bientôt cette faible compassion que l'idée de son attachement pour elle avait un moment excitée.

Ces réflexions l'occupaient encore, lorsque l'arrivée du carrosse de lady Catherine, venant lui rappeler combien elle était peu en état de soutenir les regards pénétrants de Charlotte, elle se hâta de gagner son propre appartement.

CHAPITRE XIII.

ÉLISABETH s'éveilla le lendemain avec les mêmes pensées qui l'avaient occupée pendant la meilleure partie de la nuit ; elle ne pouvait encore revenir de la surprise que lui avait causé l'événement de la veille, il lui était impossible de penser à autre chose ; et se trouvant fort peu disposée à la lecture ou à la conversation, elle résolut aussitôt après le déjeuner de faire un tour de promenade ; elle se rendait à son allée favorite, lorsque l'idée que M. Darcy s'y promenait quelquefois l'arrêta, et au lieu d'entrer au parc, elle prit le chemin de traverse qui conduisait à la grande route.

Ce chemin était bordé d'un côté par le mur du parc de Rosings : Élisabeth après y avoir marché quelque temps, fut tentée, par la beauté du jour, de s'arrê-

ter à l'une des grilles du parc, d'où l'on découvrait un point de vue assez étendu. Les cinq semaines écoulées depuis son arrivée dans Kent, avaient opéré un grand changement dans la campagne ; l'amandier, le lilas commençaient à fleurir, et chaque jour découvrait quelques beautés nouvelles. Elle se disposait à continuer sa promenade, lorsqu'à sa droite dans une allée assez touffue, elle aperçut quelqu'un qui marchait de ce côté ; craignant que ce ne fût M. Darcy, elle allait se retirer ; mais cette même personne s'avancant d'un pas précipité, l'appelle à haute voix ; elle s'était détournée ; mais s'entendant nommer, bien qu'elle ne pût douter que ce ne fût M. Darcy, elle revint de nouveau à la grille ; il la joignit aussitôt, et lui présentant une lettre, qu'elle prit sans y songer, lui dit d'un air fier, mais posé :

« Il y a déjà quelque temps que je me promène dans cette allée, espérant vous y rencontrer, voulez-vous me faire l'honneur de lire cette lettre, » et la sa-

luant très-froidement, il rentra dans le bois et fut bientôt hors de vue.

Sans en espérer le moindre plaisir, mais avec la plus vive curiosité, Elisabeth ouvrit la lettre, et sa surprise accrut encore en voyant que l'enveloppe renfermait deux feuilles de papier, que couvrait jusqu'au bord, une très-fine écriture; on avait également écrit sur l'enveloppe; Élisabeth, continuant sa promenade, en commence la lecture; elle était datée de Rosings, à huit heures du matin, et contenait ce qui suit :

« Ne vous alarmez pas, Mademoiselle, à la reception de cette lettre, par la crainte qu'elle ne contienne un nouvel aveu des sentimens et des offres qui vous causèrent hier au soir tant de déplaisir. J'écris sans la moindre intention de vous chagriner, ou de m'humilier moi-même, en m'arrêtant à des désirs, qui pour notre bonheur mutuel ne sauraient être trop tôt oubliés; et la peine que cette lettre coûte à tracer et à parcourir, aurait été épargnée, si ma réputation n'exi-

geait qu'elle fût écrite et lue. Il faut donc que vous me pardonniez la liberté avec laquelle je demande votre attention ; votre cœur , je le sais , ne me l'accordera qu'à regret ; mais je l'attends de votre justice.

• Deux fautes d'une nature bien différentes et loin d'être également graves , m'ont été hier au soir par vous imputées ; la première était que sans égard pour leurs sentimens mutuels , j'avais éloigné M. Bingley de votre sœur ; et l'autre que malgré les droits les plus sacrés , malgré les lois de l'honneur et de l'humanité , j'avais frustré toutes les espérances et détruit pour un temps le bonheur de M. Wickham. Me brouiller volontairement et sans cause , avec l'ami de mon enfance , le protégé de mon père , avec un jeune homme qui n'avait pour ainsi dire d'autre ressource qu'en notre famille , et qui avait été élevé dans l'idée d'en attendre tout , serait une dépravation à laquelle la séparation de deux jeunes gens , dont l'inclination née de quelques jours de

connaissance, se laissait à peine apercevoir, ne saurait être comparée. Mais j'espère dorénavant être exempt des reproches sévères que vous m'avez hier au soir si librement adressés, lorsque les détails de ma conduite et des motifs qui m'ont fait agir seront connus. Si dans l'explication que je me dois, je me trouve obligé de rappeler des sentimens qui vous peuvent offenser, je dirai seulement que j'en suis fâché; il me faut obéir à la nécessité, et une plus longue apologie serait déplacée. Je n'avais point été longtemps dans Herfordshire, lorsque je m'aperçus que Bingley préférait votre sœur à toute autre femme de la société, et ce ne fut qu'au bal à Netherfield que je commençai à craindre, qu'il ne lui devînt sérieusement attaché. Je l'avais souvent vu amoureux; mais à ce bal, je fus d'abord instruit par les plaisanteries de sir William Lucas, que les soins rendus par Bingley à votre sœur, avaient fait naître l'idée de leur mariage. Il en parlait comme d'une chose décidée, dont l'é-

poque seule était incertaine; dès ce moment j'observai attentivement la conduite de mon ami, et alors je m'aperçus que la préférence qu'il témoignait à M^{lle} Bennet, était bien plus réelle que je ne l'avais d'abord imaginé. Je voulus aussi étudier votre sœur; son air, ses manières étaient aussi douces, aussi aimables, aussi séduisantes que jamais; mais rien en elle n'annonçait un attachement particulier; et je demeurai convaincu, d'après mes observations durant cette soirée, qu'encore qu'elle reçût avec plaisir les soins de Bingley, elle ne cherchait point à se les attirer en partageant ses sentimens. Si vous ne vous êtes point abusée, j'ai été dans l'erreur : et le caractère de votre sœur vous étant connu mieux qu'à moi, cette dernière supposition est plus naturelle; s'il en est ainsi, si vraiment par mon erreur, je lui ai causé de la peine, votre ressentiment contre moi n'est pas déraisonnable; mais je puis dire ici avec assurance, que la sérénité de votre sœur était telle,

qu'elle eût persuadé à l'observateur le plus pénétrant que quelqu'aimable que fût son caractère, son cœur ne pouvait être facilement touché. Que je désirai la croire indifférente, est chose certaine; mais je me hasarderai aussi à dire, que mes opinions, dans quelque occasion que ce soit, ne sont point d'ordinaire dictées par mes craintes ou mes espérances, et je ne la jugeai point indifférente parce que je le souhaitais; mais parce que tout en elle annonçait une parfaite indifférence. Mes objections à ce mariage n'étaient point simplement celles qui m'ont, comme je vous l'ai avoué hier soir, empêché si long-temps de songer à vous, et que la passion la plus vive a pu à peine me faire oublier. S'allier à une famille peu distinguée ne pouvait être pour mon ami un aussi grand inconvénient que pour moi; mais il y avait d'autres motifs de répugnance, des motifs qui existent encore, qui existeront toujours; et que je me suis un instant efforcé d'oublier, parce qu'ils n'étaient point absolument

sous mes yeux ; ces motifs doivent être expliqués , quoique brièvement ; l'état de quelques-uns de vos parens, bien qu'inconvenant, n'est rien en comparaison de ce manque absolu d'usage et d'éducation , que trahissait en tout la conduite ridicule et déplacée de votre mère, de vos sœurs cadettes , et parfois...., le dirai je ? celle de votre père. Il m'est pénible de vous offenser ; mais si les défauts de vos plus proches parens vous causent du déplaisir, si le récit que j'en fais ici vous mortifie, ne devez-vous pas aussi trouver quelque consolation à songer que vous et votre sœur aînée n'avez point eu part à ces censures, et les louanges que votre manière d'être à toutes deux vous ont si justement méritées, font non moins d'honneur à votre esprit qu'à votre jugement.

» Je n'ai plus qu'à ajouter que tout ce qui se passa durant cette soirée, en confirmant mon opinion sur les deux parties, accrut encore le désir que j'avais de faire éviter à mon ami un mariage

qui me semblait si déraisonnable. Le jour suivant il quitta Netherfield, avec l'intention d'y revenir au plutôt ; comme sans doute vous vous le rappelez. La conduite que j'ai tenue doit maintenant être expliquée. Ses sœurs n'étaient pas moins inquiètes que moi ; la conformité de nos sentimens fut bientôt découverte, et étant tous également persuadés qu'il n'y avait point de temps à perdre pour éloigner leur frère de votre sœur, nous prîmes sur-le-champ la résolution de l'aller rejoindre à Londres ; et l'heure d'après nous vit en route. Arrivé près de mon ami, je m'engageai sans peine à lui représenter tous les inconvéniens d'un pareil choix ; je les lui peignis sous les plus vives couleurs ; mais ces remontrances, bien qu'elles lui fissent impression, n'auraient pu, je le crois, l'empêcher de conclure enfin ce mariage, si je ne les eusse secondées par l'assurance, que je n'hésitai point à lui donner de l'indifférence de votre sœur. Jusqu'à ce moment il avait pensé qu'il était aimé, sinon avec

une égale ardeur, du moins avec sincérité; mais Bingley a naturellement beaucoup de modestie, et se repose bien plus sur mon jugement que sur le sien : le convaincre qu'il s'était abusé, fut donc pour moi chose peu difficile; lui persuader alors de ne point retourner dans Herfordshire fut à peine l'ouvrage d'un instant. Je ne puis me repentir d'en avoir agi ainsi. Il n'y a qu'une circonstance dans cette affaire, à laquelle je ne puis réfléchir avec satisfaction; je n'ai pas craint d'employer la ruse, pour éviter que le séjour de votre sœur à Londres fût connu de lui. Il est possible, probable même, que leur rencontre n'eût produit aucune suite fâcheuse; mais la passion de Bingley ne me paraissait point assez éteinte pour qu'il pût voir M^{lle} Bennet sans danger. Cette ruse, ce déguisement était peut-être répréhensible: enfin, j'ai agi pour le mieux; sur ce sujet je n'ai plus rien à dire, et nulle autre excuse à vous offrir. Si j'ai causé de la peine à votre sœur, je l'ai fait sans le savoir,

et quoique les motifs qui m'ont guidé vous puissent naturellement paraître insuffisans, je n'ai point encore appris à les condamner.

Quant à cette autre et bien plus grave accusation, au sujet de ma conduite avec M. Wickham, je ne la puis réfuter qu'en vous donnant un détail exact de ses liaisons avec notre famille; ce dont il m'a particulièrement accusé, c'est ce que j'ignore; mais je puis offrir plus d'une preuve à l'appui du récit que je vous vais faire. M. Wickham est le fils d'un homme respectable, qui, pendant longues années, a régi la terre de Pimberley; la probité, l'exactitude avec laquelle il s'acquittait de cette gestion, engagea naturellement mon père à lui être utile: sa générosité s'est manifestée à l'égard de Georges Wickham, dont il était le parrain; il le plaça d'abord dans une pension dans Derbyshire, puis au collège de Cambridge; service d'autant plus important, que son père, toujours gêné par la prodigalité de sa femme, n'aurait pu sub-

venir aux frais de son éducation. Mon père non-seulement se plaisait fort dans la société de ce jeune homme, dont les manières ont toujours été séduisantes, mais il avait aussi la plus haute opinion de lui; et espérant que l'état ecclésiastique serait celui qu'il choisirait, il comptait le placer avantageusement. Quant à moi, il y avait long-temps, très-long-temps que j'avais commencé à le juger bien différemment; ses inclinations vicieuses, son manque de principes, qu'il avait soin de cacher aux yeux de son meilleur ami, ne pouvaient échapper aux yeux d'un jeune homme à peu près de son âge, et qui avait occasion de le voir dans ces momens d'abandon, où l'homme le plus adroit ne saurait se déguiser. Ici encore je vais vous affliger; à quel point? vous seule le pouvez savoir. Mais quels que soient les sentimens que M. Wickham vous ait inspirés, je ne dois point, en ce moment, y avoir égard; au contraire, mes soupçons à ce sujet m'engagent plus vivement à vous dévoiler son

caractère. Mon excellent père mourut, il y a à peu près cinq ans, et son attachement pour M. Wickham ne se démentit point un seul instant. Dans son testament, il me recommandait particulièrement de l'aider autant qu'il me serait possible dans l'état qu'il choisirait, ajoutant que s'il se décidait à se faire ordonner, il désirait que le meilleur bénéfice dont notre famille eût la nomination, lui fût donné aussitôt qu'il serait vacant. Il y avait aussi un legs de mille livres sterlings. Son propre père ne survécut point long-temps au mien ; et six mois après ces événemens, M. Wickham m'écrivit qu'étant enfin décidé à ne se point faire ordonner, il espérait que je ne le croirais point déraisonnable, s'il me demandait quelque dédommagement pécuniaire, au lieu de la cure qu'il ne pouvait plus obtenir ; il avait l'intention, continuait-il, de se faire recevoir avocat ; et je devais savoir que l'intérêt de mille livres sterlings n'était nullement suffisant pour l'entretenir durant ses étu-

des. Je désirai croire à sa sincérité, bien que ce projet me parût peu vraisemblable; d'ailleurs, j'étais fort disposé à accéder à ses propositions; je savais trop bien que M. Wickham n'avait point les vertus nécessaires à un ecclésiastique; cette affaire fut donc bientôt terminée; il renonça à tous droits sur la cure qui lui avait été promise, fût-il même un jour en état de la remplir, et accepta trois mille livres sterlings. Toutes liaisons entre nous semblaient être rompues; je l'estimais trop peu pour le recevoir à Pemberley, ou l'admettre dans ma société à Londres. Ce fut dans cette ville, je présume, qu'il passa la plus grande partie de son temps; mais l'étude des lois n'était qu'un vain prétexte, et sa vie oisive fut celle d'un homme de plaisir.

Pendant près de trois ans j'entendis peu parler de lui; mais à la mort du bénéficiaire de la cure qui lui avait été destinée, il m'écrivit pour me la demander; ses moyens pécuniaires n'étaient

point, m'assurait-il, fort considérables ; c'est ce que je crus sans peine. L'état d'avocat lui avait paru fort peu avantageux, et il était enfin décidé à se faire ordonner, si toutefois je le voulais nommer au bénéfice en question ; il paraissait ne point douter que sa prière ne fût accueillie, disant qu'il était assuré que je n'avais personne autre que lui à placer ; et que d'ailleurs je ne pouvais oublier les dernières volontés de mon respectable père. Vous ne pouvez, je crois, me blâmer, Mademoiselle, de ne m'être point rendu à sa prière, et d'avoir résisté à toutes les instances qu'il me fit à ce sujet. Son indignation fut aussi vive que ses besoins étaient pressans ; et sans doute que ses plaintes de moi n'ont point été plus mesurées que ne le fut son langage, lorsqu'il se présenta pour la dernière fois chez moi : depuis ce moment il me devint absolument étranger ; comment il vécut, je l'ignore ; mais l'été dernier une circonstance bien pénible vint

encore le rappeler à mon souvenir. Il me faut maintenant vous faire part d'une chose que je voudrais moi-même pouvoir oublier, et que rien moins qu'une aussi grave circonstance n'aurait pu m'engager à révéler à qui que ce fût au monde. J'en ai trop dit pour n'être pas assuré de votre discrétion. Ma sœur qui est plus jeune que moi de dix ans, a été laissée aux soins du neveu de ma mère, le colonel Fitz-William et aux miens. Il y a à peu près un an qu'elle quitta sa pension; une maison fut prise à Londres pour elle, et l'été dernier elle alla à Ramsgate avec la dame qui présidait à son éducation; là aussi se rendit M. Wickham, sans doute à dessein; car j'ai su depuis qu'il connaissait beaucoup M^{me} Young, sur le compte de laquelle nous avons été malheureusement trompés: à l'aide et par l'adresse de cette dame, il sut si bien se faire valoir auprès de ma sœur, dont le cœur bon et généreux conservait encore un tendre sou-

venir des complaisances qu'il avait eues pour elle, lorsqu'elle n'était encore qu'un enfant, que bientôt il lui persuada qu'elle avait de l'amour pour lui, et elle consentit à ce qu'il l'enlevât; elle n'avait encore que quinze ans, ce qui la rend excusable. Et après avoir parlé de son imprudence, je me trouve heureux de pouvoir ajouter que ce fut elle qui m'en fit l'aveu : je les joignis inopinément un ou deux jours avant l'enlèvement projeté; et alors Georgiana, incapable de supporter l'idée d'offenser et d'affliger un frère, qu'elle regardait presque comme son père, m'avoua tout. Vous pouvez juger quels furent et mes sentimens et ma conduite : par égard pour la réputation de ma sœur, j'évitai tout éclat; mais j'écrivis à M. Wickham, qui quitta sur-le-champ Ramsgate..., et M^{me} Young fut renvoyée. Le principal objet de M. Wickham était sans doute d'obtenir la dot de ma sœur, qui est de trente mille livres sterlings; et je ne puis m'empêcher de

penser, que le désir de se venger de moi, ne fût aussi un de ses motifs. Sa vengeance, en effet, eût été complète... Voilà, Mademoiselle, un récit sincère de tous les démêlés que nous avons eus ensemble; et si vous ne le rejetez comme absolument faux, vous ne m'accuserez plus, je l'espère, d'en avoir mal usé envers M. Wickham.

» Vous me demanderez peut-être pourquoi tout ceci ne vous a pas été confié hier au soir; mais alors je n'étais pas assez maître de moi, pour savoir ce qui pouvait et devait être dit.

» Pour confirmer tout ce que je viens d'écrire, j'en puis appeler au témoignage du colonel Fitz-William, qui étant mon parent, mon intime ami, et de plus un des exécuteurs testamentaires de mon père, a naturellement connu les moindres détails de ces transactions. Si votre haine pour moi rendait mes assertions peu satisfaisantes, vous ne sauriez, par le même motif, douter de la parole de mon cousin; et afin qu'il vous soit pos-

sible de le consulter, je chercherai l'occasion de vous remettre cette lettre dans le courant de la matinée.

• Je ne veux plus qu'ajouter : Dieu vous bénisse ! •

FITZ-WILLIAM DARCY.

CHAPITRE XIV.

Si Élisabeth, en recevant cette lettre , ne s'attendit point à y trouver une répétition des offres de la veille , il est à croire qu'elle ne forma nulle conjecture sur son contenu; mais quelles que fussent ses pensées à ce sujet, on peut facilement concevoir, et son empressement à la parcourir , et les diverses émotions que lui causa cette lecture. D'abord elle vit avec étonnement que Darcy daignât même chercher à se justifier, étant fermement persuadée qu'il ne pouvait jamais expliquer sa conduite d'une manière qui lui fît honneur. Avec une forte prévention contre tout ce qu'il lui pourrait dire , elle commença le récit de ce qui s'était passé à Netherfield; elle lisait avec une vivacité qui lui donnait à peine le temps de rien comprendre, et le désir

de voir la phrase suivante, la rendait incapable d'observer le sens de celle qui était sous ses yeux. L'assurance qu'il donnait d'avoir toujours cru à l'indifférence d'Hélen, fut sur-le-champ rejetée par elle, comme absolument fausse; et le détail des vrais et seuls motifs qui l'avaient engagé à s'opposer à cette alliance, la mortifia trop pour qu'elle pût même éprouver le moindre désir de lui rendre justice : il ne parlait point avec regret de sa conduite dans cette affaire; c'est ce qu'elle vit avec satisfaction; son style n'était point suppliant, mais fier...; cette lettre enfin donnait une preuve nouvelle de son orgueil et de son insolence.

Mais lorsqu'à ce sujet vint succéder la relation concernant M. Wickham; lorsqu'elle lut avec un peu plus de tranquillité un récit d'événemens qui, s'ils étaient vrais, devaient détruire toute opinion favorable sur lui, et qui avaient une si malheureuse conformité avec l'histoire qu'il lui avait lui-même contée, ses sen-

timens furent vraiment bien pénibles : l'étonnement, la crainte, l'horreur même l'oppressaient; elle s'efforçait de n'en rien croire, répétant avec indignation : « Ceci est faux ! ceci ne peut être ! oh, voilà la plus noire des calomnies ! » Et, quand elle eut fini la lettre, sans même avoir donné la moindre attention aux deux dernières pages, elle la ferma précipitamment, assurant que le contenu ne lui ferait nulle impression, et que jamais elle ne la relirait.

Dans cet état cruel de doute et d'inquiétude, l'esprit agité par mille pensées déchirantes, elle continua sa promenade; mais le moyen d'en demeurer là? et à peine avait-elle fait quelques pas que la lettre était rouverte; et cherchant autant qu'elle put à reprendre sa tranquillité, elle commença la mortifiante lecture de tout ce qui concernait Wickham. Le récit de ses liaisons avec la famille de Pemberley était exactement ce qu'il lui avait lui-même appris; et les bontés de feu M. Darcy, bien qu'avant elle n'en

connût point l'étendue, s'accordait également avec ses propres dires. Jusqu'à ce moment chaque récit confirmait l'autre; mais quand elle en vint au testament, la différence était grande; ce que Wickham lui avait dit touchant le bénéfice, était encore présent à sa mémoire; et se rappelant les mêmes paroles prononcées par lui, elle ne put s'empêcher de sentir que les rapports d'un côté ou de l'autre étaient absolument faux : et pendant quelques instans, elle se flattait que son espoir ne serait point déçu; mais lorsqu'elle lut et relut, avec une extrême attention, les détails de l'entière résignation de tous droits à ce bénéfice faite volontairement par Wickham, qui en dédommagement avait reçu une somme aussi considérable que trois mille livres sterlings, elle ne sut encore que penser. Elle interrompit sa lecture, et pesa chaque circonstance avec autant d'impartialité qu'il lui fût possible; mais sans succès. Des deux côtés il n'y avait que des paroles; cependant, chaque li-

gne lui démontrait plus clairement, que cette affaire qu'elle croyait ne pouvoir être représentée de manière à rendre la conduite de M. Darcy moins infâme, était néanmoins susceptible d'une interprétation, qui le disculpait entièrement.

La prodigalité et le manque de principes, dont il ne se faisait nul scrupule d'accuser Wickham, la blessa extrêmement, d'autant plus qu'elle ne pouvait donner nulle preuve du contraire. Jamais elle n'avait entendu parler de lui avant son entrée au régiment de milice de..... dans lequel il s'était engagé, à la demande d'un jeune homme, qui le rencontrant par hasard à Londres, avait renoué connaissance avec lui. Sur sa manière de vivre avant cette époque, rien n'était su dans Herfordshire, que ce que lui-même en avait dit; et quant à sa conduite, lors même qu'elle eût eu occasion de s'en informer, elle n'en aurait point eu le désir; sa physionomie, son air, ses manières l'avaient persuadée dès le premier coup-d'œil, qu'il possédait toutes les ver-

tus. Elle essaya de se rappeler quelques preuves de bonté, quelques traits distingués d'intégrité ou de bienfaisance, qui le pussent mettre à couvert des accusations de M. Darcy, ou qui prouvassent du moins que par des vertus solides il rachetait ses erreurs passagères, si excusables dans la jeunesse; c'est ainsi qu'elle voulait nommer ce que M. Darcy disait être l'habitude du vice et de l'oisiveté; mais un souvenir si désiré ne la vint point consoler. Son imagination la reportait dans Herfordshire, elle l'y voyait encore avec tous les charmes que peuvent donner un extérieur agréable, et les manières les plus séduisantes; mais vainement s'efforça-t-elle de se rappeler d'autre bien de lui, sinon la considération dont il jouissait dans le voisinage, et l'amitié que ses qualités sociales lui avaient gagnée au régiment. Après avoir réfléchi fort long-temps sur ce sujet, elle reprit encore une fois sa lecture; mais hélas! l'histoire qui suivait, de ses desseins sur M^{lle} Darcy, recevait quelque

confirmation, par ce qui s'était passé seulement le jour précédent, entre elle-même et le colonel Fitz-William; et finalement pour preuve de tous ces détails, on la renvoyait au colonel lui-même. Elle fut d'abord presque tentée de le consulter; mais cette pensée dura peu. L'idée de l'inconvenance d'une telle démarche, la vint bientôt détruire, et d'ailleurs, pensait-elle, n'est-il pas évident que M. Darcy ne se serait point hasardé à faire une pareille proposition, s'il n'avait été sûr d'être appuyé par son cousin.

Elle se rappelait parfaitement la conversation passée entre elle et M. Wickham, lors de leur première entrevue chez M^{me} Philips, plusieurs des expressions de Wickham lui étaient encore présentes; elle fut maintenant frappée de l'inconvenance d'un tel récit à une personne qui lui était étrangère, et s'étonna de ne s'en être pas aperçue plutôt. Elle sentit le peu d'accord de ses discours avec sa conduite; elle se ressouvenait qu'il s'était vanté de ne point craindre M. Darcy,

que M. Darcy pouvait quitter Herford; mais que lui il y demeurerait. Cependant la semaine suivante, il évita d'aller au bal de Netherfield; elle se rappelait aussi que tant que les habitans de ce château furent dans le pays, il n'avait raconté ses histoires qu'à elle seule; mais qu'aussitôt après leur départ, il en avait parlé à tout le monde, sans la moindre réserve, sans crainte de blesser la réputation de M. Darcy, bien qu'il lui eût dit à elle-même, que son respect pour la mémoire du père l'empêcherait toujours de faire connaître la conduite du fils.

Combien lui parut différent alors tout ce qui le regardait: les attentions par lui prodiguées à M^{lle} King, n'étaient sans doute dictées que par les vues les plus viles et les plus méprisables. La modicité de la dot de cette demoiselle n'était plus une preuve de la modération de Wickham, mais de son empressement à saisir n'importe quoi: les soins qu'il lui avait rendus à elle-même, ne pouvaient plus avoir un but raisonnable; il avait

été ou trompé sur sa fortune, ou s'était plu par vanité à encourager la préférence qu'elle pensait lui avoir si indiscrètement montrée. Tout penchant pour lui, toute idée favorable s'affaiblissait de plus en plus, et pour l'entière justification de M. Darcy, elle se vit forcée de s'avouer, que lorsque M. Bingley avait été interrogé par Hélien à ce sujet, il avait assuré que la conduite de son ami, loin d'être blâmable, ne pouvait que lui faire honneur. Ses manières, il est vrai, étaient fières et désagréables; mais jamais elle n'avait rien aperçu en lui qui annonçât un homme injuste et sans principe, ou qui le dît impie ou libertin. Les gens qu'il fréquentait le plus lui accordaient et respect et estime : Wickham même avait avoué qu'il était bon frère; et souvent elle l'avait entendu parler de sa sœur d'une manière qui prouvait qu'il était susceptible d'un attachement sincère. Si sa conduite eût été telle que Wickham la représentait, elle n'aurait

pu être ignorée, et toute intimité entre une personne capable d'une telle infamie et un homme aussi bon que Bingley était impossible.

Ces réflexions la firent plus d'une fois rougir; elle ne pouvait penser ni à Darcy ni à Wickham, sans sentir qu'elle avait été aveuglée par la prévention la plus ridicule et la plus absurde.

« Se peut-il, s'écriait-elle, que j'aie agi d'une manière si méprisable, moi qui me piquai de posséder un discernement si subtil; moi qui me glorifiais tant de mon esprit, qui si souvent dédaignant la généreuse candeur de ma sœur, me suis plue à une défiance inutile et coupable: combien cette découverte est humiliante! mais cette humiliation est bien méritée... Si j'avais aimé, je n'aurais pas été plus aveugle; mais la vanité, non l'amour, a causé ma folie; flattée par les préférences de l'un, offensée de la négligence de l'autre, je me suis livrée aux préventions les plus

injustes; j'ai honte de moi-même; jusqu'à ce moment mon propre caractère ne m'était point connu. »

Ses pensées se portant d'elle-même à Hélen, d'Hélen à Bingley, la ramenèrent bientôt au souvenir que l'explication de M. Darcy, sur ce qui les concernait, lui avait paru bien peu satisfaisante; et elle la lut encore une fois; bien différente fut l'impression que produisit cette seconde lecture. Comment douter maintenant de ses assertions, puisque déjà elle s'était vue forcée d'y ajouter foi. Il assurait n'avoir jamais soupçonné les sentimens d'Hélen, et elle ne put oublier ce que Charlotte avait toujours pensé à ce sujet; il lui était également impossible de nier la justesse des remarques faites par lui sur Hélen. Elle savait trop bien que sa sœur, bien que susceptible des affections les plus vives, renfermait tout en elle-même, et que d'ailleurs il y avait dans toute sa personne un certain air de complaisance, qui rarement s'unit à une grande sensibilité.

Quand elle en vint à l'endroit de la lettre où l'on parlait de sa famille d'une manière si peu favorable, sa mortification fut grande; elle était trop pénétrée cependant de la justice de ces accusations pour chercher à les réfuter, et les circonstances auxquelles il faisait plus particulièrement allusion, comme s'étant passées au bal de Netherfield, ne pouvaient avoir fait plus d'impression sur lui que sur Elisabeth.

Le compliment adressé à elle-même et à sa sœur fut apprécié; mais s'il adoucissait sa douleur, il ne la put consoler du mépris que le reste de sa famille s'était ainsi attiré. Et lorsqu'elle songeait que tous les chagrins de sa sœur chérie avaient été l'ouvrage de ses plus proches parens, son angoisse était extrême.

Après s'être promenée pendant plus de deux heures tout occupée de ses pensées; considérant encore et encore chaque événement; déterminant leur plus ou moins de probabilité, et s'accoutumant, autant que possible, à un change-

ment si soudain et si important ; la fatigue et le souvenir de sa longue absence, l'engagèrent enfin à retourner au presbytère. Elle y entra avec le désir de paraître aussi gaie que de coutume , et la résolution d'éloigner toutes réflexions qui pourraient nuire à son enjouement.

Aussitôt qu'on l'aperçut , on lui dit que les deux hôtes de Rosings étaient venus pendant son absence ; M. Darcy n'avait resté que peu d'instans , mais le colonel Fitz-William avait attendu plus d'une heure , espérant qu'elle reviendrait, et se serait même décidé à l'aller chercher , si on lui avait pu dire quel chemin elle avait pris. Elisabeth ne put que feindre quelque regret de ne l'avoir point rencontré ; elle n'en éprouvait aucun ; au contraire , elle s'en réjouissait. Le colonel n'occupait plus sa pensée, elle ne pouvait rêver qu'à sa lettre.

CHAPITRE XV.

LES deux cousins quittèrent Rosings le lendemain matin; et M. Colins ayant attendu près la grille du château, afin de leur souhaiter fort respectueusement un bon voyage, put apporter au presbytère l'heureuse assurance de les avoir trouvés tous deux en bonne santé, et aussi résignés qu'on pouvait l'espérer après la triste scène qui venait de se passer à Rosings. Alors il se hâta d'aller au château pour consoler lady Catherine et sa fille; et, à son retour, il eut la satisfaction d'annoncer à sa famille que cette noble dame, se sentant d'une tristesse extrême, voulait que, pour la distraire, ils vinssent tous dîner avec elle.

Élisabeth ne put voir lady Catherine sans se rappeler que, si elle l'avait voulu, elle aurait pu alors lui être présentée

comme sa future nièce; et elle ne pouvait penser qu'en souriant, à l'indignation que cette nouvelle aurait excitée dans ce château: «Qu'eût dit lady Catherine; comment se serait-elle conduite?» étaient des questions qu'elle se plaisait à se faire.

Les adieux du matin furent le premier sujet de conversation. «Je vous assure, dit lady Catherine, que j'en suis réellement affectée; je crois que personne ne sent si vivement que moi la perte d'un ami: je suis, il est vrai, particulièrement attachée à ces deux jeunes gens, et je sais qu'ils me paient bien de retour. Ils étaient si désolés de s'en aller! Mais il en est toujours ainsi: ce cher colonel s'efforçait encore d'être gai, bien que son émotion le trahît; et, quant à Darcy, il a paru vivement affecté, plus, je le crois, que l'année dernière: son attachement à Rosings augmente évidemment.»

M. Colins eut ici un compliment à offrir, une allusion à faire, auxquels sourirent avec bonté et la mère et la fille.

Après le dîner, lady Catherine remar-

qua que M^{lle} Bennet semblait moins gaie que de coutume; mais aussitôt elle expliqua elle-même ce changement, en supposant qu'elle voyait avec peine approcher le moment de son retour à Longbourn.

« Mais, s'il en est ainsi, ajouta-t-elle, il faut écrire à votre mère, et la prier de vous laisser ici encore pour quelque temps : M^{me} Colins, j'en suis sûre, sera fort aise de vous garder.

« — Je vous rends grâce, madame, répondit Élisabeth; mais je ne puis accepter votre aimable invitation, je dois être à Londres samedi prochain.

« — Comment, samedi prochain ! Mais, à ce compte, vous n'aurez demeuré ici que six semaines : je m'attendais que vous y resteriez au moins deux mois. Je le dis à M^{me} Colins avant votre arrivée, votre présence à Longbourn ne saurait être si nécessaire : M^{me} Bennet pourrait bien se passer de vous encore une quinzaine.

« — Mais mon père ne le peut; il m'a

écrit avant-hier pour presser mon retour.

« — Oh ! votre père saura naturellement se passer de vous , si madame votre mère le peut : les filles ne sont jamais si nécessaires à un père ; et , si vous voulez demeurer ici encore un mois révolu , il me sera possible de vous conduire jusqu'à Londres , où je dois aller passer une semaine vers les premiers jours de juin ; et comme Dawson n'a point de répugnance à voyager sur le siège de la voiture , il y aura dans l'intérieur une place pour vous ; et même , si le temps n'est pas trop chaud , je pourrais bien vous prendre toutes les deux , car vous n'êtes ni l'une ni l'autre bien épaisses.

« — Vous êtes trop bonne , madame ; mais il me faut suivre mon premier plan. »

Lady Catherine parut résignée.

« M^{me} Colins , vous envoyez sans doute un domestique avec ces demoiselles ? Vous savez que je dis toujours ma pensée ; et

je ne puis souffrir l'idée que deux jeunes personnes voyagent seules en poste; cela serait tout-à-fait inconvenant. Il faut les faire accompagner: de jeunes personnes doivent toujours voyager avec une suite convenable à leur rang dans le monde. Lorsque ma nièce Georgiana alla à Ramsgate, j'insistai pour qu'elle eût deux laquais: M^{lle} Darcy, fille de M. Darcy de Pemberley et de lady Anne, n'aurait pu sans cela paraître convenablement. Je fais grande attention à toutes ces choses-là. Il vous faut absolument envoyer John avec ces demoiselles, M^{me} Collins: je suis aise d'avoir songé à vous le dire. Il eût été honteux pour vous de les laisser partir seules.

— Mon oncle nous envoie un domestique, dit Elisabeth.

— Ah! ah! votre oncle a donc un domestique? Je me réjouis que vous ayez quelqu'un qui pense à ces choses-là. Où changerez vous de chevaux? oh! à Bromley, sans doute. Si vous parlez de moi au

maître de poste, vous serez bien servie.

Lady Catherine avait bien d'autres questions à faire concernant leur voyage ; et comme elle ne répondait pas à toutes elle-même , il fallut donner quelque attention à ses discours : et Élisabeth pensa que c'était chose fort heureuse pour elle ; car, avec un esprit aussi préoccupé, elle aurait bien pu oublier où elle était. Ce n'est que dans la solitude qu'on peut se livrer sans réserve à la réflexion : aussi, dès qu'Élisabeth se trouvait seule, elle s'y abandonnait entièrement comme le seul moyen qui lui offrît quelque soulagement. Tous les jours elle se rendait dans son allée favorite ; et là, seule avec sa pensée, elle se livrait à toute l'amertume de ses souvenirs.

Elle était en bon train de savoir par cœur la lettre de M. Darcy, elle en étudiait chaque phrase, et ses sentimens envers l'auteur étaient parfois bien différens. Lorsqu'elle se rappelait la manière dont il lui avait exprimé ses vœux, son

indignation était extrême; mais lorsqu'elle songeait aussi combien les reproches qu'elle lui avait adressés étaient injustes et mal fondés, sa colère se tournait contre elle-même; et le souvenir de la peine que devait lui avoir causée son refus, excitait dans son sein une vive compassion. L'attachement de Darcy pour elle lui inspirait de la reconnaissance, son caractère de l'estime; mais elle ne put ni se repentir de l'avoir refusé, ni éprouver le moindre désir de le revoir. Le souvenir de sa propre conduite était pour elle une source continuelle de regrets et de chagrins; et l'idée des malheureux défauts de ses parens accroissait encore sa peine; elle n'y voyait même nul remède, son père se contentant d'en rire, sans chercher à réprimer la folle étourderie de ses filles cadettes : et sa mère, dont les manières étaient si loin d'être parfaites, ne pouvait apercevoir l'inconvenance de leur conduite. Souvent Elisabeth s'était jointe à Hélien pour re-

présenter à leurs jeunes sœurs combien leur imprudence les exposait : mais tant qu'elles seraient encouragées par leur mère, comment espérer de les corriger ? Catherine, faible, susceptible, et entièrement gouvernée par Lydia, s'était toujours offensée de leurs avis ; et Lydia, entêtée et insouciante, daignait à peine les écouter. Non-seulement elles étaient ignorantes et paresseuses, mais coquettes. Tant qu'il y aurait un officier à Meryton, elles le chercheraient ; et tant que Meryton serait à un demi-mille de Longbourn, elles y passeraient tout leur temps.

L'inquiétude sur le compte d'Hélen était encore un autre sujet de chagrin ; et l'explication de M. Darcy, en rendant à Bingley toute l'estime d'Élisabeth, lui fit sentir plus vivement la perte qu'Hélen avait faite. Maintenant il était prouvé que les sentimens de Bingley avaient toujours été sincères. Combien donc était pénible la pensée qu'Hélen avait été privée d'un établissement si avantageux, si

*

honorable, par la folie et l'imprudence de sa propre famille !

Lorsqu'à ces souvenirs vint se joindre encore la connaissance du vrai caractère de Wickham, il est facile de croire qu'Élisabeth s'efforçait vainement de conserver même l'apparence de cette heureuse gaieté qui jusqu'à ce moment avait été si rarement altérée.

Leurs visites à Rosings furent, durant cette dernière semaine, aussi fréquentes qu'elles l'avaient été durant les premiers jours de leur séjour dans ce pays. La veille de leur départ, ils y prirent le thé. Lady Catherine s'informa encore minutieusement des détails de leur voyage ; leur apprit comment leurs effets devaient être emballés, et insista tant sur la nécessité de plier les robes de la seule bonne manière, que Maria, à son retour au presbytère, se vit obligée de défaire tout l'ouvrage du matin, et de suivre ses instructions.

Quand elles se séparèrent, lady Cathe-

rine, avec beaucoup de condescendance, leur souhaita un bon voyage, les engageant à revenir à Hunsford l'année prochaine, et M^{lle} de Brough alla même jusqu'à les saluer et leur donner la main.

CHAPITRE XVI.

Le samedi matin Élisabeth et M. Collins se rencontrèrent dans la salle à manger, quelques instans avant le reste de la famille; il prit cette occasion de lui faire ses derniers complimens, ce qu'il croyait être une chose indispensable.

« Je ne sais, mademoiselle, lui dit-il, si M^{me} Collins vous a encore exprimé toute sa reconnaissance de votre aimable visite; mais je suis sûr qu'elle ne vous laissera pas partir sans vous en remercier; la faveur que vous nous avez accordée, a été, je vous assure, dignement appréciée; nous savons que notre humble demeure n'a rien qui puisse plaire à une femme du monde; notre manière de vivre si simple, le peu d'élégance de nos petits appartemens, le petit nombre de nos do-

mestiques et surtout le peur de société que nous voyons, doivent rendre Hunsford bien triste pour une demoiselle telle que vous : aussi soyez persuadée que nous sentons vivement la grâce que vous nous avez faite ; et croyez que nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour vous empêcher de passer votre temps trop désagréablement. •

Élisabeth fut prodigue de remerciemens : elle avait passé ces six semaines de la manière la plus agréable, et le plaisir d'être avec Charlotte, et toutes les prévenances qu'elle avait reçues, lui faisaient sentir que c'était à elle à les remercier. M. Colins parut flatté, et d'un air satisfait, il reprit :

« J'éprouve un sensible plaisir à vous entendre dire, que vous ne vous êtes point trop ennuyée avec nous ; nous avons, il est vrai, fait de notre mieux pour vous bien recevoir. Heureusement il nous a été possible de vous présenter aux nobles habitans de Rosings ; les fréquentes visi-

tes que nous avons faites à ce château, ayant souvent varié l'uniformité de notre vie, je crois me pouvoir flatter que vous n'avez aucun sujet de regretter les momens que vous nous avez donnés. Nos liaisons avec la famille de Brough sont un de ces rares avantages dont peu de gens se peuvent vanter; vous voyez comment lady Catherine nous reçoit; vous avez été témoin de ses honnêtetés; et en vérité, j'edois avouer que, quels que soient les désavantages de cet humble presbytère, je ne saurais regarder en pitié ceux qui l'habitent, lorsqu'ils partagent avec nous les bontés de cette noble dame.»

Les mots n'exprimaient point à son gré l'élévation de ses sentimens, et il fut obligé de se promener de long en large dans la chambre, tandis qu'Élisabeth s'efforçait d'unir la politesse et la vérité dans quelques courtes phrases.

« En effet je me flatte, ma chère cousine, que vous pourrez porter dans

Herfordshire. un rapport bien favorable sur nous; vous avez été témoin des soins que lady Catherine ne cesse de prodiguer à M^{me} Colins, et tout considéré, j'ai lieu de croire qu'on ne peut dire que votre amie ait fait un trop mauvais choix; mais sur ce point, je dois garder le silence; permettez-moi, seulement de vous assurer, ma chère M^{lle} Élisabeth, que je puis de grand cœur vous souhaiter un bonheur égal au sien. Ma chère Charlotte et moi, nous n'avons qu'un cœur, qu'un esprit; nos goûts, nos sentimens sympathisent en tout, il semble que nous fussions nés l'un pour l'autre. »

Élisabeth put avec assurance dire que lorsqu'il en était ainsi, on devait se trouver bien heureux, et put, avec une égale sincérité, ajouter qu'elle croyait fermement à son bonheur, et l'en félicitait; elle fut cependant assez satisfaite d'en voir le récit interrompu, par l'arrivée de celle qui en était la source. Pauvre Charlotte! il était triste de l'abandonner

à une telle société ; mais enfin elle l'avait elle-même choisie , et bien qu'elle parût affligée du départ de ses amies , elle ne semblait point demander leur pitié ; sa maison et son ménage , sa paroisse et sa basse-cour , et tous les soins divers qu'ils exigeaient , avaient encore pour elle tout le charme de la nouveauté.

Enfin la voiture arriva , les malles et les paquets y furent placés , et l'on annonça que tout était prêt. Après un adieu fort tendre entre les deux amies , Élisabeth fut conduite à la voiture par M. Colins ; et comme elle traversait le jardin , il la chargeait de tous ses respects pour sa famille , sans oublier ses remerciemens pour les civilités qu'il avait reçues l'hiver précédent à Longbourn , et ses complimens à M. et M^{me} Gardener , bien qu'il ne les connût point. Alors il lui donna la main pour monter en voiture , Maria la suivit ; et la portière allait être fermée , lorsque soudain il se rappelle , non sans confusion , qu'elles ne l'avaient encore

chargé d'aucune commission pour les dames de Rosings.

« Mais, ajouta t-il, vous désirez sans doute qu'on leur offre vos très-humbles respects, et les remerciemens les plus sincères, pour les bontés dont elles vous ont honorées durant votre séjour ici. »

Élisabeth n'y fit point d'objection. La portière fut donc fermée et elles partirent.

« Comme le temps a passé vite! s'écria Maria, après quelques momens de silence; il me semble qu'il y a à peine deux jours que nous avons quitté Herfordshire, et cependant que de choses se sont passées depuis !

« — Oui vraiment, dit sa compagne en soupirant.

« — Nous avons dîné neuf fois à Rosings; en outre deux soirées que nous y avons passées. Oh! que de choses j'aurai à dire.

« — Et moi, ajouta tout bas Élisabeth, que de choses j'aurai à cacher ! »

Leur voyage se fit sans aucun événement remarquable, et quatre heures après leur départ de Hunsford, elles arrivèrent à la maison de M. Gardener, où elles devaient rester quelques jours.

Hélen paraissait bien portante et Élisabeth eut peu d'occasions d'étudier son humeur, au milieu des nombreux engagemens que leur bonne tante leur avait préparés; mais Hélen devait s'en retourner avec elle à Longbourn, et Élisabeth pensa qu'alors elle aurait tout le loisir de faire sur elle ses observations.

Ce ne fut pas sans quelque effort qu'elle pût se résoudre à attendre même leur arrivée à Longbourn pour communiquer à sa sœur les propositions de M. Darcy. Savoir qu'il était en son pouvoir de révéler une chose qui causerait à Hélen une si vive surprise, et qui en même temps satisferait un faible reste de vanité que tous ses raisonnemens n'avaient pu vaincre, était un motif puissant d'être confiante; mais elle n'avait pas encore

arrêté ce qu'elle pouvait dire et ce qu'elle devait taire, et la crainte d'être entraînée à répéter quelque chose au sujet de Bingley, qui pût renouveler les chagrins d'Hélen, la contraignit au silence.

CHAPITRE XVII.

CE fut dans la seconde semaine de mai, que les trois demoiselles partirent ensemble de la rue Grace-Church pour se rendre à la ville de....., dans Herfordshire; et comme elles approchaient de l'hôtel où se devait trouver la voiture de M. Bennet, elles aperçurent, preuve certaine de l'exactitude du cocher, Kitty et Lydia à l'une des fenêtres du premier étage : ces deux jeunes personnes les attendaient depuis plus d'une heure, et avaient été heureusement occupées à visiter un magasin de modes qui se trouvait vis-à-vis, à regarder la sentinelle de faction, et à assaisonner une salade de concombres.

Après avoir souhaité le bonjour à leurs sœurs, elles montrèrent d'un air triom-

phant une table couverte de ces viandes froides, qu'offre d'ordinaire l'office d'une auberge, et s'écrièrent : « Tenez, voyez-vous ! voilà, je l'espère, une surprise agréable.

« — Et nous comptons vous régaler toutes trois ; mais , ajouta Lydia , il faut que vous nous prêtiez de l'argent ; car nous venons de dépenser le nôtre dans ce magasin. » Alors, montrant les emplettes : « Regardez, j'ai acheté un chapeau ; il n'est pas fort joli, mais j'ai pensé que je ferais bien de le prendre : dès que nous serons à la maison, je le déferai, et je verrai si je puis le mieux arranger. »

Et comme ses sœurs lui dirent qu'il était affreux, elle ajouta d'un air indifférent : « Oh ! mais il y en avait deux ou trois bien plus laids dans le magasin ; et quand j'y aurai mis un autre ruban il sera passable ; d'ailleurs, peu importe comment on sera mis cet été, après le départ du régiment de....., il nous quitte dans quinze jours.

« — Cela est-il bien vrai ? dit Elisabeth avec satisfaction.

« — Oui, il va être campé près de Brighton : oh ! si papa voulait nous y mener passer l'été ! quel charmant voyage ; je suis sûre que cela ne lui coûterait presque rien. Maman le désire beaucoup ; car sans cela nous passerons un été bien triste.

« — Un charmant voyage, en vérité, pensait Elisabeth. Oh ciel, Brighton !.... et tout un camp ! il ne nous manque plus que cela...., nous à qui un pauvre régiment de milice et quelques bals à Meryton ont fait tant de mal.

« — Maintenant j'ai une nouvelle à vous apprendre, dit Lydia comme elles se mettaient à table, devinez-la si vous le pouvez ? c'est une nouvelle des plus agréables, et qui concerne une personne que nous aimons toutes. »

Hélen et Elisabeth se regardèrent ; et le garçon eut ordre de se retirer : Lydia pâma de rire, et dit :

« Ah, oui ! vous voilà bien avec toute

votre prudence ; vous craigniez que le garçon n'écoutât ce que je vais vous dire, comme si cela le regardait. Vraiment, s'il n'a jamais rien entendu de pire, il doit être bien neuf ; mais, après tout, il est si laid que je ne suis pas fâchée qu'il se soit retiré : de ma vie je n'ai vu un menton si pointu... Eh bien, revenons à ma nouvelle ; elle a rapport à notre cher Wickham..... Allons, réjouissez-vous, Wickham n'épouse point Mary King... ; elle est allée demeurer chez son oncle à Liverpool..., ainsi, Wickham est encore libre.

• — Et Mary King, ajouta Elisabeth, est préservée d'un mariage fort imprudent, quant à la fortune.

• — Elle est bien sotte de s'en aller, si elle l'aime.

• — Mais, j'espère qu'ils n'étaient point fort attachés l'un à l'autre, dit Hélien.

• — Oh ! je suis sûre que Wickham n'en était pas amoureux : je parierais ma tête, qu'il ne s'est jamais soucié d'elle... ;

qui pourrait aimer une petite laidron pareille ? »

Elisabeth rougit, en songeant que bien incapable elle-même de tenir un langage si grossier, les sentimens qu'elle avait autrefois crus et justes et généreux, n'étaient cependant autres que ceux que Lydia exprimait en ce moment.

Dès qu'elles eurent fini leur goûté, les deux aînées payèrent; la voiture fut demandée, et non sans beaucoup de peine, les cinq demoiselles, leurs malles, leurs paquets, et le fâcheux surcroît des nouvelles emplettes de Kitty et de Lydia y trouvèrent place.

« Oh ! comme nous voilà joliment pressées ! s'écria Lydia en riant aux éclats. Je suis bien contente d'avoir acheté mon chapeau, quand ce ne serait que pour avoir un carton de plus. Allons, mettons-nous bien à notre aise, rions et causons pendant toute la route. D'abord, dites-nous tout ce qui vous est arrivé depuis notre départ : avez-vous vu beaucoup

d'hommes aimables ? vous a-t-on bien fait la cour ? J'avais espéré qu'au moins, une de vous reviendrait avec un mari. Vraiment Hélien sera bientôt une vieille fille ; elle va avoir vingt-trois ans : oh ciel ! combien je serais honteuse de n'être point mariée à vingt-trois ans. Ma tante Philips désire extrêmement vous voir établie ; elle dit que Lizzy aurait mieux fait d'épouser M. Colins ; mais je ne suis point de son avis , il était trop sérieux... Quel bonheur si je me mariais avant aucune de vous !... alors, je vous mènerais au bal , aux assemblées. Mais j'oubliais de vous conter la bonne plaisanterie que nous avons faite l'autre soir chez le colonel Forster , Kitty et moi ; nous étions engagées à y passer la soirée : M^{me} Forster nous avait promis de nous faire danser. (A-propos , M^{me} Forster et moi nous sommes inséparables) Elle pria aussi les deux petites Harrington de nous venir joindre. Henriette était malade , et Pen fut obligée de venir seule. Que pensez-vous que nous ayons fait ? nous habil-

lâmes Chamberlaine en femme, et personne ne le savait, si ce n'est le colonel, M^{me} Forster, Kitty, moi et ma tante; car nous fûmes obligées d'emprunter une de ses robes, et vous ne sauriez croire combien ce costume lui allait bien..... Quand Denny, Wickham, Pratt, et quelques autres officiers vinrent, ils ne le reconnurent point. Oh, comme j'ai ri! et M^{me} Forster!... elle n'en pouvait plus... Cela donna quelques soupçons, et bientôt ils découvrirent la supercherie. »

Avec de tels récits, Lydia, aidée par Kitty, s'efforça de divertir ses compagnes jusqu'à leur arrivée à Longbourn: Elisabeth y donnait peu d'attention; mais le moyen de ne point entendre le nom de Wickham si souvent répété?

Leur réception à Longbourn fut des plus tendres; M^{me} Bennet se réjouit en voyant Hélien aussi belle que de coutume; et plus d'une fois, pendant le dîner, M. Bennet dit à Elisabeth: « Que je suis aise de te revoir, ma Lizzy! »

Il y avait ce jour-là à Longbourn une

nombreuse société; car presque toute la famille Lucas vint y joindre Maria, et les sujets de conversation ne manquèrent pas. Lady Lucas, d'un bout de la table à l'autre, demandait à Maria les détails les plus minutieux sur le ménage de sa fille aînée. M^{me} Bennet avait plus d'une occupation; d'abord elle voulait apprendre d'Hélen, qui était assise assez loin d'elle, toutes les modes nouvelles; puis, il les fallait redire aux jeunes sœurs de Maria; et Lydia, élevant la voix plus haut que tous les autres, racontait, à qui le voulait bien écouter, les divers plaisirs de la matinée.

« Oh, Mary! dit elle, je regrette que vous ne soyiez point venue avec nous, nous avons été si gaies pendant toute la route; on aurait pu nous entendre rire et parler à trois milles. »

A ce récit, Mary répartit fort gravement : « Loin de moi, ma chère sœur, l'idée de déprécier vos plaisirs, ils seraient sans doute goûtés par le plus grand nombre de femmes; mais j'avoue qu'ils

ne sauraient avoir de charme pour moi; un livre et mon piano, voilà mes seules jouissances »

Mais cette réponse ne fut point entendue de Lydia; il était rare qu'elle écoutât, n'importe qui, plus d'une seconde; et quant au discours de Mary, elle n'en écoutait même pas la première syllable.

Dans l'après-midi, Lydia pressa vivement ses sœurs de faire un tour à Meryton; mais Elisabeth s'y opposa : il ne serait point dit que les demoiselles Bennet ne pouvaient être chez elles un seul jour sans courir après les officiers; ce motif ne fut pas le seul qui l'engagea à s'y opposer..... Elle redoutait de revoir Wickham, et était décidée à l'éviter aussi long-temps que possible; la satisfaction qu'elle éprouvait à songer au prochain départ du régiment ne saurait être exprimée. Dans quinze jours, il devait partir et alors elle espérait n'être plus tourmentée au sujet de Wickham.

A peine avait elle été quelques heures

à Longbourn qu'elle s'aperçut que le projet du voyage à Brighton, dont Lydia avait parlé, était vivement discuté par ses parens.

Elisabeth vit bientôt que son père n'avait nulle intention de céder; mais ses réponses étaient parfois si vagues et si équivoques, que M^{me} Bennet, quoique souvent découragée, ne perdait point encore tout espoir de réussir.

CHAPITRE XVIII.

L'IMPATIENCE qu'avait Elisabeth de communiquer à Hélien ce qui lui était arrivé, ne pouvait plus être réprimée, et s'étant enfin décidée à cacher les détails qui concernaient sa sœur, et l'ayant prévenue qu'elle lui allait causer une vive surprise, elle lui raconta la scène passée entre elle et M. Darcy.

L'étonnement de M^{lle} Bennet fut bientôt diminué par ce vif attachement pour Elisabeth, qui la portait facilement à croire tout ce qui pouvait être à l'avantage de cette sœur chérie; et d'ailleurs toute surprise s'évanouit bientôt pour faire place à un autre sentiment. Elle était fâchée que M. Darcy eût exprimé ses vœux d'une manière si peu propre à les faire agréer; et bien plus affligée

encore de la peine que lui avait dû causer le refus d'Elisabeth.

« Paraître si certain de réussir, dit-elle, était assez maladroit; mais pensez donc combien cette circonstance même a dû accroître sa mortification !

» — En vérité, répondit Elisabeth, je le plains de tout mon cœur; mais je ne doute pas que son orgueil ne sache bientôt vaincre sa passion pour moi. Vous ne me blâmez point cependant de l'avoir refusé ?

» — Vous blâmer ! non.

» — Mais peut-être désapprouvez-vous la manière dont j'ai parlé de Wickham ?

» — Non; je ne vois pas qu'en cela vous ayez eu tort.

» — Vous en allez juger différemment, lorsque vous saurez ce qui s'est passé le jour suivant. »

Alors elle parla de la lettre, répétant tous les détails qui concernaient Georges Wickham. Quel coup pour cette bonne Hélien, qui volontiers eût passé sa vie, sans croire qu'il existât dans toute l'hu-

maine race autant de méchanceté, que d'apprendre qu'un homme de sa connaissance en fût si richement pourvu ! La conviction de l'innocence de M. Darcy, bien qu'agréable pour elle, ne la put consoler de cette triste découverte ; et avec quelle ardeur ne s'efforça-t-elle pas de justifier l'un sans condamner l'autre !

« Tous vos efforts sont vains, dit Elisabeth, ils ne peuvent tous deux avoir raison. Choisissez, mais il faut vous réduire à ne penser du bien que de l'un des deux. Il y a tout juste assez de mérite entre eux pour faire un homme estimable ; depuis peu je l'ai supposé, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre : maintenant je suis portée à croire qu'il appartient tout à M. Darcy ; mais vous pouvez en penser ce qu'il vous plaira. »

Il se passa cependant quelques instans avant qu'elle pût forcer Hélien à sourire.

« Jamais je n'ai éprouvé une si vive surprise, dit-elle ; se peut-il que Wickham soit si pervers ? cela est presque incroyable ; et ce pauvre M. Darcy ! chère

Lizzy! pensez seulement à ce qu'il a dû souffrir. Recevoir une telle mortification, être assuré du mépris que vous aviez pour lui, se trouver forcé de raconter une circonstance si affligeante pour sa sœur! Oh! c'en est trop à la fois! vous ne sauriez être insensible à sa peine.

— Si vraiment; mes regrets, ma compassion s'évanouissent en vous voyant si vivement affectée. Je sais si bien que vous lui rendrez pleine et entière justice, que je crois m'en pouvoir dispenser; votre profusion ne rend économe, et si vous continuez encore quelque temps à vous lamenter sur son compte, je perdrais jusqu'au souvenir de mes regrets.

— Pauvre Wickham! son regard exprime la bonté, ses manières sont si franches et si aimables!

— Il y a certainement eu dans l'éducation de ces deux jeunes gens une singulière méprise; l'un possède toutes les vertus et l'autre en a tous les dehors.

— Je n'ai jamais pensé que M. Darcy

parût aussi peu aimable que vous l'imaginiez.

— Et cependant je croyais être fort habile en le haïssant sans motif. Avoir ainsi une antipathie pour quelqu'un, est une si grande ressource pour l'esprit ; car l'on ne saurait se moquer continuellement, sans parfois dire quelque chose de spirituel.

— Lizzy, quand vous lûtes cette lettre, pour la première fois, vous ne pouviez, je suis sûre, traiter ce sujet si légèrement.

— Non, il est vrai ; j'ai été bien chagrine, oui bien chagrine ; je puis dire malheureuse. Je n'avais personne à qui je pusse confier mes peines ; mon Hélien n'était pas là pour me consoler, pour me dire que je n'avais point agi d'une manière aussi absurde, aussi ridicule que je le craignais ; oh combien je vous ai désirée !

— Il est malheureux qu'en parlant de Wickham à M. Darcy, vous vous

soyez servie d'expressions aussi fortes ; elles paraissent maintenant si mal fondées.

» — Certainement ; mais ce langage si outré est une conséquence naturelle des injustes préventions que je m'étais fait un plaisir à encourager ; il y a un point sur lequel vos conseils me sont nécessaires : il faut me dire si je dois, ou ne dois pas faire connaître le vrai caractère de Wickham ? »

M^{lle} Bennet réfléchit quelques instans ; puis elle répondit : « Il n'y a , ce me semble, nulle raison de rendre ses torts publics ; et quelle est votre opinion ? »

» — Qu'on ne le doit pas faire ; M. Darcy ne m'a pas autorisée à parler de ce qu'il m'a confié ; au contraire, il désire que l'événement qui regarde sa sœur soit tenu sous le plus grand secret ; et si je voulais désabuser le monde sur le reste de sa conduite , qui est-ce qui me croirait ? La prévention contre M. Darcy est si générale et si forte , qu'essayer même de le représenter comme un homme

aimable, serait le moyen de se faire lapider par la moitié des bons habitans de Meryton. Non, non, je dois y renoncer : Wickham sera bientôt parti ; et alors il importera peu qu'on sache ou non ce qu'il est ; quelque jour tout sera connu ; jusques-là, nous devons nous taire.

« — Vous avez raison ; publier ses erreurs lui ferait un tort extrême , et peut-être se repent-il de ce qu'il a fait , et cherche-t-il, par une conduite, sage à retablir sa réputation : il ne faut donc pas le désespérer. »

Cette conversation rendit à Élisabeth un peu de sa tranquillité ; elle avait confié deux des secrets qui, pendant quinze jours, l'avaient si cruellement tourmentée, et était sûre de trouver Hélien toujours disposée à l'écouter si jamais elle en voulait reparler ; mais comment être parfaitement satisfaite, puisque la prudence l'obligeait à cacher encore quelque chose. Elle n'osait confier à Hélien l'autre partie de la lettre de M. Darcy, ni lui dire combien elle avait été chère à

Bingley : ce secret , elle devait le garder pour elle seule ; elle sentait que rien moins qu'une parfaite intelligence entre les deux parties intéressées ne lui pourrait permettre de le divulguer , et alors , se disait-elle , « je ne pourrais dire que ce que Bingley saura expliquer lui-même d'une manière bien plus agréable. »

Maintenant , souvent seul avec sa sœur , rien ne l'empêchait d'étudier ses sentimens. Hélen n'était point heureuse , elle conservait encore pour Bingley l'attachement le plus tendre ; et n'ayant jamais eu jusqu'à ce moment même la moindre fantaisie , son attachement pour lui avait toute la vivacité d'une première inclination ; et par l'âge , et le caractère d'Hélen , cet attachement était plus solide que ne le sont d'ordinaire les premières affections de ce genre ; elle chérissait si tendrement son souvenir , et sa préférence pour lui était si décidée , que toute sa raison et son amour filial pouvaient à peine l'empêcher de l'abandonner à des regrets , qui , en altérant sa santé ,

auraient nui au bonheur de ses parens

« Eh, bien, Lizzy, dit un jour M^{me} Bennet, quelle est maintenant votre opinion sur cette triste affaire d'Hélen? Quant à moi, je suis décidée à n'en plus parler; je l'ai dit l'autre jour à ma sœur Philips; mais il est donc vrai qu'elle n'a point entendu parler de lui, pendant son séjour à Londres : enfin, tout ce que je puis dire, c'est que sa conduite est celle d'un malhonnête homme, et je ne pense pas que désormais on puisse espérer de les voir unis. Je n'entends rien dire de son retour à Netherfield; cependant j'ai questionné, à ce sujet, tous ceux qui auraient pu le savoir.

« — Je doute qu'il revienne jamais à Netherfield!

« — Tant mieux pour lui, personne ne désire le revoir; mais, moi, je dirai toujours qu'il s'est bien mal conduit avec ma fille, et si j'avais été elle, je ne l'eusse point souffert..... Enfin, ma consolation est qu'Hélen en mourra de chagrin, et alors il se repentira d'en avoir agi ainsi avec elle. »

Cette attente ne paraissant pas fort consolante à Élisabeth, elle ne fit nulle réponse.

« Eh bien ! Lizzy, continua sa mère quelques instans après, les Colins sont donc heureux ensemble ? J'espère que cela durera : tiennent-ils une bonne table ? Je ne doute point que Charlotte ne soit une excellente ménagère ; si elle ressemble à lady Lucas, elle doit être furieusement économe. Ils ne jettent point l'argent par les fenêtres, je présume ?

» — Non ; leur maison est tenue avec beaucoup d'ordre.

» — Oh ! avec ordre, je le crois facilement ; Charlotte a été à bonne école pour cela..., enfin grand bien lui fasse.... ils parlent sans doute souvent de ce qu'ils feront à la mort de votre père ; ils regardent, je suppose, la terre de Longbourn comme si déjà elle leur appartenait ?

» — C'est un sujet sur lequel ils ne pouvaient s'entretenir en ma présence.

» — Non ; cela eût été assez singulier : mais je ne doute point qu'ils n'en parlent

souvent ensemble. Enfin, s'ils peuvent posséder sans remords une terre si illégalement acquise, tant mieux pour eux : quant à moi, j'aurais honte d'avoir un bien par substitution. »

CHAPITRE XIX.

LA première semaine de leur retour à Longbourn s'écoula rapidement ; la seconde commençait , et le lundi suivant devait voir partir le régiment de..... Toutes les demoiselles de Meryton et des environs étaient inconsolables ; la désolation enfin fut presque générale. Les deux aînées de la famille Bennet étaient les seules qui pussent encore boire , manger , dormir , et suivre leurs occupations ordinaires. Souvent on leur reprochait cette étonnante indifférence : Kitty et Lydia surtout , dont la douleur était extrême , ne pouvaient comprendre le peu de sensibilité de leurs sœurs.

« Oh , ciel ! qu'allons-nous devenir ? comment passer notre temps , répétaient-elles souvent dans l'excès de leur douleur : oh ! Lizzy , se peut-il que vous ayez

un air si riant ! • Ce chagrin si affreux était vivement partagé par leur tendre mère ; elle se rappelait encore ce qu'elle avait souffert elle-même dans une occasion semblable, bien que vingt-cinq années se fussent écoulées depuis.

« Je suis sûre , disait-elle , que je pleurerai pendant plus de deux jours lorsque le régiment du colonel Millar quitta Meryton : j'ai cru que j'en mourrais de chagrin.

• — Quant à moi , je n'y survivrai pas , dit Lydia.

• — Si seulement nous pouvions aller à Brighton , reprit M^{me} Bennet.

• — Oh ! oui , si nous pouvions aller à Brighton : mais papa est si désagréable !

• — Quelques bains de mer me rétabliraient parfaitement.

• — Et ma tante Philips assure , ajouta Kitty , qu'ils me feraient grand bien. »

Tels étaient les plaintes et les murmures répétés sans cesse dans la maison de Longbourn. Élisabeth essaya de s'en divertir ; mais tout plaisir s'évanouit à la triste idée

que ces ridicules étaient ceux de sa propre famille ; jamais elle ne sentit si vivement la justesse des reproches de M. Darcy ; et jamais aussi n'avait-elle été si disposée à lui pardonner son opposition aux désirs de son ami.

Mais bientôt la tristesse de Lydia fit place à la joie la plus vive ; car elle reçut une invitation de M^{me} Forster, femme du colonel du régiment, de l'accompagner à Brighton. Cette inappréciable amie était une très-jeune femme tout nouvellement mariée ; une conformité d'humeur entre elle et Lydia avait formé leur liaison ; et, s'étant à peine connues trois mois, elles avaient été intimes pendant les deux derniers.

Le ravissement de Lydia, son amitié pour M^{me} Forster, la joie de M^{me} Bennet, et la mortification de Kitty, se peuvent difficilement exprimer. Lydia, sans même apercevoir le chagrin de sa sœur, courait çà et là, contant son bonheur à tout le monde ; tandis que la moins fortunée, Kitty, demeurait au parloir, se plaignant

de son sort dans les termes les plus déraisonnables.

• Je ne vois pas pourquoi M^{me} Forster ne m'a point invitée, aussi bien que Lydia; bien que je ne sois pas son amie, j'ai autant de droits que ma sœur à ses honnêtetés, plus même, car je suis son aînée de deux ans. »

Élisabeth s'efforça vainement de la rendre raisonnable, et Hélien de la consoler. Quant à Élisabeth, cette invitation était loin de lui faire éprouver les mêmes sentimens qu'à sa mère et à Lydia. Au contraire, elle la considérait comme nuisible à sa sœur; et quelques reproches que pût lui attirer une semblable démarche, si elle venait à être connue, elle résolut cependant de prier secrètement son père de ne point la laisser partir; elle lui représenta toute l'inconvenance de la conduite de Lydia, le peu d'avantages qu'elle pourrait retirer de ses liaisons avec une femme comme M^{me} Forster, et combien il était probable qu'avec une telle com-

pagne , et dans un lieu comme Brighton , elle ne fût encore plus imprudente que jamais. Il l'écouta fort attentivement, et alors lui dit :

« Lydia ne sera jamais satisfaite qu'elle ne se soit montrée dans quelque lieu public ; et nous ne pouvons espérer de retrouver une occasion où elle puisse le faire avec si peu d'inconvénient pour sa famille que dans cette circonstance.

» — Oh ! si vous saviez , dit Élisabeth , le tort que peut nous faire l'imprudence de Lydia , que dis-je ? le tort qu'elle nous a déjà fait , vous en jugeriez bien différemment.

» — Déjà fait ! répéta M. Bennet : quoi ! a-t-elle fait désertir quelques-uns de vos amoureux ? Pauvre petite Lizzy ! Mais ne vous chagrinez pas cependant , croyez-moi : des jeunes gens assez délicats pour craindre même l'ombre d'un ridicule ne méritent pas un regret. Allons , laissez-moi voir la liste de ces pauvres amans que la folie de Lydia a éloignés de vous.

» — En vérité , vous vous trompez ; ce

ne sont point de pareils griefs dont je veux me plaindre, mais de maux plus réels, et qui doivent nous affecter tous. L'étourderie, le mépris de toute bienséance, dont Lydia fait gloire, nuit, je le sais, à votre réputation, à celle de votre famille. Pardonnez-moi; mais il faut qu'une fois au moins je m'explique franchement. Si vous, mon père, ne voulez prendre la peine de réprimer les penchans de Lydia, de lui apprendre que ses occupations présentes ne peuvent être celles de sa vie, bientôt on ne pourra plus la corriger, et, à seize ans, elle sera la plus grande coquette qui se soit jamais attirée, à elle-même et à sa famille, la risée de la société; une coquette aussi des plus ridicules, sans autre charme que la jeunesse et quelque peu de beauté, et ne possédant ni l'esprit, ni le talent de se garantir du mépris auquel son désir extrême de plaire l'exposera sans cesse. Kitty court les mêmes dangers, elle suivra toujours et partout l'exemple de Lydia; toutes deux vaines, ignorantes,

pareilleuses, et absolument abandonnées à elles-mêmes ! Oh ! mon père , pouvez-vous croire qu'elles ne soient point méprisées partout où elles se présenteront ; et leurs sœurs ne partageront-elles pas trop souvent le même sort ? »

M. Bennet, la voyant réellement affectée, prit sa main avec tendresse, et répondit :

« Ne vous affligez point, mon enfant ; partout où vous et Hélen serez connues, on vous rendra justice, et vous n'en paraîtrez pas avec moins d'avantage, parce que vous avez deux, je puis dire trois sœurs bien sottes. Nous n'aurons point de repos ici si Lydia ne va pas à Brighton : qu'elle y aille donc ; le colonel Forster est un homme sensé, il saura veiller sur elle ; et heureusement elle est trop pauvre pour être recherchée par aucun intrigant. A Brighton, sa coquetterie sera même moins remarquée qu'ici ; les officiers trouveront d'autres femmes qui, mieux que Lydia, méritent leurs soins : espérons donc que ce voyage, au con-

traire, lui fera connaître son peu de mérite. En tout cas, elle ne peut guères devenir pire. »

Élisabeth fut obligée de se contenter de cette réponse; mais son opinion ne changea pas; et elle quitta son père triste et mécontente, mais persuadée qu'elle avait fait son devoir. Elle résolut de ne point se désoler davantage pour un mal où elle ne voyait nul remède.

Si Lydia et sa mère eussent connu le sujet de son entretien avec M. Bennet, toute leur volubilité n'aurait pu exprimer assez vivement leur indignation. Une visite à Brighton était pour Lydia le comble du bonheur; elle se représentait d'avance les rues de ce joli port couvertes d'officiers, elle se voyait d'avance l'objet des soins du plus grand nombre : les beautés d'un camp ne furent point non plus oubliées; les tentes, placées en lignes régulières, formant les plus belles allées que fréquentait tout ce qu'il y a de jeune et d'aimable; et, pour couronner le tout, elle se voyait elle-même assise sous une

tente, recevant les hommages d'au moins six officiers à la fois. Aurait-elle pu croire que sa sœur voulût l'arracher à d'aussi chères espérances? quels eussent été ses sentimens? Sa mère seule aurait pu bien les comprendre, par ce qu'elle éprouvait elle-même; car le voyage de Lydia à Brighton était tout ce qui pouvait la consoler de la mortifiante conviction que son mari ne comptait jamais y aller lui-même.

Mais elles ignoraient tout ce qui venait de se passer, et leurs transports de joie continuèrent, sans interruption, jusqu'au jour fixé pour le départ de Lydia.

Élisabeth devait alors voir Wickham pour la dernière fois. Elle l'avait quelquefois rencontré dans le monde depuis son retour : les momens les plus désagréables étaient passés, et tout intérêt pour lui à jamais détruit; elle s'était même aperçue que cette douceur de manières qui d'abord l'avaient charmée, n'était réellement que de l'affectation; et, dans

la conduite qu'il tenait présentement avec elle, elle trouva un nouveau sujet de déplaisir; car le désir qu'il témoigna bientôt de lui renouveler les soins qui avaient marqué les premiers jours de leur liaison, ne pouvait, après ce qui s'était passé, que l'aigrir davantage. Elle perdit tout égard pour lui, en se voyant ainsi l'objet d'une galanterie si vaine et si frivole; et tandis qu'elle le repoussait avec fermeté, elle ne put qu'être vivement mortifiée, en songeant qu'il s'imaginait sans doute que, quel que fût le motif qui l'eût engagé à la négliger, il lui serait toujours facile, en revenant à elle, de flatter encore sa vanité, et de mériter son approbation.

La veille du départ du régiment, il dîna avec plusieurs officiers à Longbourn; et Élisabeth était si peu disposée à se séparer de lui en bonne intelligence, que, lorsqu'il vint lui faire quelques questions sur la manière dont elle avait passé son temps dans Kent, elle lui parla du sé-

jour qu'y avaient fait le colonel Fitz-William et M. Darcy, et lui demanda aussi s'il connaissait le colonel.

Il parut surpris, mécontent; mais, se remettant aussitôt, il répondit qu'autrefois il l'avait beaucoup connu, ajoutant que c'était un aimable homme, et demanda à Élisabeth si elle l'avait trouvé tel. La réponse de celle-ci fut très-favorable au colonel; et Wickham, quelques momens après, reprit d'un air indifférent :

« Combien de temps, me dites-vous, qu'il est resté à Rosings ? »

» — Trois semaines.

» — Et vous l'avez vu souvent ?

» — Oui, presque tous les jours.

» — Ses manières sont bien différentes de celles de son cousin.

» — Oui, bien différentes : mais je trouve que M. Darcy gagne beaucoup à être connu.

» — Vraiment ! s'écria Wickham, jetant sur Élisabeth un regard inquiet qui ne put échapper à celle-ci. Et pourrai-je

vous demander....? » Mais, se remettant, il continua d'un ton plus gai : « Si ce sont ses manières qui gagnent à être connues, a-t-il daigné en user envers vous avec un peu plus de civilité qu'il n'a coutume de le faire avec tout le monde? car je ne puis espérer, continua-t-il d'un air plus sérieux, que ses principes soient changés.

« — Oh ! non, dit Élisabeth ; ses principes sont, je le crois, ce qu'ils ont toujours été. »

Wickham ne sut trop s'il devait se réjouir de ces paroles, ou se méfier de leur sens. Il y avait dans le regard d'Élisabeth quelque chose qui l'inquiétait, et il l'écouta avec la plus vive agitation, tandis qu'elle continuait ainsi :

« Quand j'ai dit que M. Darcy gagnait à être connu, je n'ai point voulu faire entendre par-là que ses principes ou ses manières se fussent perfectionnés, mais que, le connaissant mieux, on apprenait aussi à mieux définir son caractère. »

Le trouble de Wickham augmentait évidemment ; il garda quelque temps le silence ; mais bientôt , quittant son air embarrassé , il se tourne vers elle , et de l'accent le plus doux , lui dit :

« Vous qui connaissez si bien mes sentimens à l'égard de M. Darcy , vous pouvez facilement comprendre combien je dois me réjouir en apprenant qu'il est assez sage pour chercher même à paraître homme de bien. Son orgueil ainsi dirigé , put être utile , sinon à lui-même , du moins aux autres , en l'empêchant de se livrer encore à cet esprit de haine et de vengeance , qui l'a conduit à me faire tant de mal ; mais je crains que cette apparence de modération , à laquelle sans doute vous voulez faire allusion , ne soit adoptée par lui que lors de ses visites chez sa tante , dont il craint la pénétration , et à l'estime de laquelle il tient fort. Peut-être aussi peut-on attribuer ce changement au désir de hâter son mariage avec M^{lle} de Brough , car je

sais que depuis long-temps il souhaite vivement former cette alliance. »

Ceci fit sourire Élisabeth ; mais elle ne lui répondit que par une légère inclination de tête ; elle voyait bien qu'il désirait lui conter encore tous ses griefs , et elle n'était nullement en humeur de l'écouter. Pendant le reste de la soirée , il parut aussi gai que de coutume , mais ne chercha plus à se rapprocher d'Élisabeth , et ils se quittèrent enfin avec beaucoup de civilité , et peut-être avec un désir mutuel de ne se revoir jamais.

Quand les conviés se séparèrent , Lydia retourna avec M^{me} Forster à Meryton , d'où elle devait partir le jour suivant de grand matin. La séparation entre elle et la famille fut plus bruyante que pathétique : Kitty était la seule qui versât quelques larmes , et encore ne pleurait-elle que de dépit et de colère. M^{me} Bennet fut prodigue en souhaits pour la félicité de sa fille , lui recommandant surtout de ne manquer aucune occasion de se bien

divertir ; conseil qui , selon toutes les apparences , serait fort exactement suivi ; et la joie extrême de Lydia lui permit à peine d'écouter les tendres adieux de ses deux sœurs aînées.

CHAPITRE XX.

Si les opinions d'Élisabeth n'avaient été formées que d'après ses remarques sur sa propre famille, elle n'aurait pu se faire une idée bien séduisante de la félicité conjugale, ni des douceurs de la vie domestique. Son père, captivé par la jeunesse et la beauté, et cet air de gaieté que donnent en général ces deux avantages, avait épousé une femme dont l'esprit borné, et le manque absolu de tact et de jugement, lui firent bientôt regretter son choix : l'estime et la confiance s'évanouirent pour jamais, et il se vit trompé dans ses plus chères espérances. Mais M. Bennet n'était point homme à chercher un soulagement à des peines causées par sa propre imprudence dans le tumulte des plaisirs. Il aimait la cam-

pagne et la lecture, et ce fut à ce goût heureux qu'il dut sa consolation. L'ignorance et la folie de sa femme l'amusaient quelquefois, et il ne se gênait pas à cet égard, même en présence de ses enfans.

Élisabeth ne s'aveuglait pas sur la conduite de son père comme époux; elle en sentait toute l'inconvenance; mais respectant ses talens, et reconnaissante de la tendresse particulière qu'il lui témoignait, elle s'efforçait d'oublier ce qu'elle ne pouvait manquer d'apercevoir, et d'éloigner d'elle la triste pensée que cette négligence, et le manque absolu d'égards pour sa femme, étaient d'autant plus répréhensibles, que par-là il l'exposait au mépris même de ses propres enfans; mais jamais elle n'avait senti si vivement qu'à cette heure tous les dangers auxquels se devaient trouver exposés les enfans nés d'un mariage si mal assorti; et combien il était malheureux que des talens aussi réels que ceux de M. Bennet fussent si mal employés; car

*

enfin , s'il ne pouvait rendre sa femme moins ignorante , il aurait pu du moins veiller à l'éducation de ses filles, et leur préparer par ses soins un sort plus heureux.

Quand Élisabeth se fut réjouie du départ de Wickham , l'éloignement du régiment lui offrit peu d'autres sujets de satisfaction. Les assemblées de Meryton étaient moins gaies qu'auparavant ; et chez elle elle avait une mère et une sœur dont les lamentations continuelles sur la tristesse de tout ce qui les entourait rendaient leur cercle de famille fort peu agréable ; et bien que Kitty pût avec le temps être plus raisonnable , puisque ceux qui lui troublaient l'esprit s'étaient éloignés , son autre sœur , dont le caractère offrait bien plus de sujets de crainte , ne pouvait que devenir et plus coquette et plus imprudente , dans un lieu tel que Brighton.

Mais enfin , l'idée de son voyage aux lacs vint fort à propos occuper son imagination ; c'était tout ce qui la pouvait

consoler des momens fâcheux que lui causait la mauvaise humeur de sa mère; et si Hélien avait dû être de cette partie, jamais il n'en eût existé une plus agréable.

« Il est heureux cependant, pensait-elle, que j'aie encore quelque chose à désirer; car si le voyage ne me laissait rien à souhaiter, je pourrais craindre qu'il ne se fît point; mais le regret de ne pouvoir faire partager mes jouissances à ma sœur étant un chagrin réel, je puis raisonnablement espérer que mon attente sur d'autres points ne sera point trompée: un projet qui ne nous offre que plaisir, rarement réussit; et une faible contrariété vous empêche quelquefois d'être en tout désappointée. »

Lorsque Lydia quitta Longbourn, elle avait promis d'écrire souvent, et très-longuement à sa mère et à Kitty; mais ses lettres se firent long-temps attendre; celles à sa mère ne contenaient autre chose, sinon qu'elles revenaient d'une promenade où tels et tels les avaient accompagnées, et où elle avait vu une toi-

lette à lui faire tourner la tête ; qu'elle venait de faire emplette d'une robe nouvelle , d'un parasol délicieux , dont elle eût volontiers fait la description , si elle n'avait été si pressée ; mais M^{me} Forster l'attendait pour aller au camp. Celles à sa sœur étaient encore moins instructives , car , quoique plus longues , elles contenaient trop de lignes soulignées , pour qu'elles pussent être communiquées au reste de la famille.

Après les premiers quinze jours de son absence , la santé , la tranquillité , l'enjouement , reparurent à Longbourn ; tout y prit un aspect plus riant : les familles qui étaient allées passer l'hiver à Londres , revinrent dans leur terre , et les modes d'été et les fêtes champêtres offrirent quelques distractions. M^{me} Bennet avait repris sa dolente sérénité ; et vers le milieu de juin , Kitty même était assez bien remise pour entrer dans Meryton sans fondre en larmes ; circonstance qui parut d'un si bon augure à Elisabeth , qu'elle lui fit espérer que

vers Noël, elle serait assez raisonnable pour ne parler d'officiers guères plus d'une fois par jour, à moins que par quelque fatal décret du ministre de la guerre, un autre régiment ne fût cantonné à Meryton.

L'époque fixée pour leur excursion au nord approchait rapidement; les premiers jours de juillet les devaient voir en route, et l'on était déjà au quinze de juin, lorsqu'une lettre de M^{me} Gardener vint apporter à Élisabeth la fâcheuse nouvelle que leur voyage était non-seulement différé, mais encore abrégé. M. Gardener se trouvait dans l'impossibilité de partir avant la dernière quinzaine de juillet, et encore ne pouvait-il être absent qu'un mois; et comme cet espace de temps était très-court pour leur permettre d'aller aussi loin qu'ils l'avaient d'abord projeté, il fallait renoncer aux lacs, se contenter d'un tour moins étendu, et Derbyshire devait maintenant être leur limite au nord. Dans ce comté, il y avait, il est vrai, as-

sez pour les bien occuper pendant trois semaines. Ce lieu offrait à M^{me} Gardener un attrait particulier : la ville où elle avait passé plusieurs de ses plus belles années , et où maintenant ils devaient demeurer quelques jours , était sans doute pour elle un objet aussi intéressant que toutes les célèbres beautés de Matlock , Chatsworth , Dovedale ou le Peak.

Élisabeth fut extrêmement désappointée ; elle désirait fort voir les lacs , et croyait encore qu'on avait tout le temps d'y aller ; mais enfin il fallut se consoler de cette contradiction.

Plus d'un souvenir vint s'attacher à l'idée d'un voyage dans Derbyshire ; comment lire le mot même , sans penser à Pemberley et à son propriétaire ?

« Mais sûrement , se disait-elle , je puis entrer dans cette province avec impunité , et y dérober quelques brins de bruyère sans être aperçue. »

Quatre mortelles semaines au lieu de deux devaient maintenant s'écouler avant l'arrivée de sa tante. Elles finirent enfin ;

et M. et M^{me} Gardener et leurs quatre enfans parurent à Longbourn : les enfans, deux filles de six et huit ans, et deux garçons encore plus jeunes, devaient être laissés aux soins d'Hélen, qui en était fort chérie, et dont le jugement sain et la douceur angélique étaient propres à les instruire et à les divertir.

Les Gardener ne restèrent qu'une nuit à Longbourn, et le lendemain allèrent avec Élisabeth chercher et le plaisir et la nouveauté; et si leur voyage ne répondait point en tout à leurs désirs, le bonheur d'être ensemble, la conformité d'humeur et d'opinion pouvaient amplement les dédommager.

Le but de cet ouvrage n'est point de donner une description de Derbyshire, ni d'aucuns des lieux remarquables, où nos voyageurs s'arrêtèrent. Oxford, Bleenheim, Warwich, Kenelworth, Birmingham, etc., sont assez connus. Une très-petite partie de Derbyshire est tout ce qui nous intéresse maintenant.

Ils dirigèrent leur course vers la ville

de Lambton, où M^{me} Gardener avait autrefois résidé, et où demeuraient encore (comme elle le venait tout récemment d'apprendre) quelques-uns de ses anciens amis. A cinq milles de Lambton, était situé Pemberley; c'est ce qu'Élisabeth apprit de sa tante; y aller n'était pas absolument leur route, mais aussi cela les détournait peu; et le soir, en traçant le plan de leur excursion du lendemain, M^{me} Gardener témoigna le désir de revoir ce château; son mari y consentit avec plaisir, et l'approbation d'Élisabeth fut aussi demandée.

« Ne seriez-vous pas aise, ma chère, de voir un lieu dont on vous a si souvent parlé? dit sa tante, un lieu qui intéresse tant de gens de votre connaissance; Wickham, vous le savez, y a passé toute son enfance. »

Élisabeth était embarrassée, elle savait qu'elle ne devait point aller à Pemberley; mais le moyen de l'éviter! elle feignit, cependant, de n'en avoir nul désir, se disant lassée de palais et de châteaux, et

assurant qu'elle ne trouvait aucun plaisir à voir de beaux tapis et des meubles dorés.

M^{me} Gardener rit de sa simplicité.

« Si ce n'était qu'une belle maison, richement meublée, dit-elle, je n'aurais moi-même nulle envie de la voir; mais le parc est d'une grande beauté, les bois surtout méritent d'être vus. »

Élisabeth ne répondit point, elle n'osait refuser et craignait encore plus d'accepter. La possibilité d'y rencontrer M. Darcy se présenta soudain à son esprit, cette idée seule la fit rougir, et elle pensa que plutôt que de s'exposer à une pareille chose, il vaudrait mieux parler franchement à sa tante; mais elle y répugnait fort, et résolut enfin que ce serait sa dernière ressource, si les informations qu'elle se proposait de prendre sur l'absence de la famille Darcy, ne répondaient point à son désir.

En conséquence, lorsqu'elle se retira pour la nuit, elle demanda à la fille de chambre si Pemberley était un beau

château? à qui il appartenait? et non sans quelqu'inquiétude, si les propriétaires y étaient venus cette année? Une négative bien désirée et reçue avec un vrai plaisir fut la réponse à cette dernière question; et ses craintes étant détruites, elle put éprouver elle-même un vif désir de voir ce château; et lorsque ce sujet fut abordé le lendemain et qu'on lui vint encore demander ce qu'elle en pensait, elle put sans hésiter et d'un air assez indifférent, répondre que ce projet ne lui était point désagréable.

Il fut donc décidé qu'ils iraient à Pemberley.

CHAPITRE XXI.

PENDANT la route, Élisabeth, non sans quelque trouble, cherchait des yeux les bois de Pemberley, et arrivée enfin à la grille son émotion s'accrut encore.

Le parc était fort grand; ils y entrèrent par un chemin profond, et firent route pendant quelque temps à travers un bois magnifique qui couvrait une grande étendue de terrain.

Mille pensées diverses occupaient trop Élisabeth pour lui permettre de se livrer à la conversation; mais elle put voir et admirer chaque site remarquable; ils montèrent graduellement, pendant un demi-mille et atteignirent alors un plateau, d'où les bois, venant à s'ouvrir, la vue s'étendait sur le château de Pemberley. C'était un grand et beau bâtiment, d'une noble architecture, situé sur le

penchant d'un coteau, et qu'une longue chaîne de montagnes très-boisées couronnait par-derrière; au-devant coulait une rivière assez considérable. Élisabeth fut enchantée, jamais elle n'avait vu un lieu plus favorisé par la nature, et où ses beautés fussent moins contrariées. Tous trois à l'envi exprimèrent leur admiration, et en ce moment elle sentit qu'être maîtresse de Pemberley pouvait bien avoir quelque prix.

Ils descendent la hauteur, traversent le pont et arrivent à la porte; et tout en examinant de plus près la façade du château, ses craintes d'y rencontrer le propriétaire vinrent encore la tourmenter. Elle frémit à l'idée que la fille d'auberge pouvait s'être trompée. Ayant demandé à voir la maison, on les admit dans le vestibule; et Élisabeth pendant qu'ils attendaient la femme de charge, qui la devait montrer, eut tout le loisir de s'étonner de se trouver dans ce lieu.

La femme de charge vint : c'était une vieille femme d'un air respectable, bien

moins arrogante et plus polie qu'elle ne s'y était attendue. Ils la suivirent dans la salle à manger, qui était belle et richement meublée. Élisabeth l'ayant un moment regardée, s'approcha d'une des fenêtres pour jouir du point de vue; les montagnes couronnées de bois qu'ils venaient de descendre, recevant de la distance un aspect plus majestueux, étaient un objet enchanteur, et des yeux elle parcourut avec délices tous ces sites charmans; la rivière, les arbres, tantôt élégamment groupés sur ces bords, ou négligemment épars; ailleurs ouvrant dans le lointain une scène imprévue; les sinuosités de la vallée, la verte pelouse, se réunissaient pour orner le paysage. Comme ils passaient dans les différentes pièces, ces objets prenaient un aspect nouveau, et chaque fenêtre en offrait un qui lui était particulier. Les appartemens étaient vastes et l'ameublement répondait à la fortune du propriétaire; mais Élisabeth vit avec admiration

que le goût n'avait point été sacrifié à la richesse; tout y était moins splendide, mais aussi plus élégant qu'à Rosings.

« Et, pensait elle, j'aurais pu être la maîtresse de ce château! Ces appartemens me seraient maintenant familiers; au lieu de les voir comme étrangère, j'y pourrais recevoir avec joie mon oncle et ma tante! mais non, se remettant un peu, cela ne m'eût point été possible! mon oncle, ma chère tante seraient perdus pour moi : jamais on ne m'aurait permis de les inviter. »

Heureux souvenir qui lui épargna peut-être un regret.

Elle désirait beaucoup demander à la femme de charge, si son maître était vraiment absent; mais n'en avait point le courage. Cette question enfin fut faite par son oncle, et toute tremblante elle détourna les yeux pendant que mistriss Reynolds répondait, « qu'oui, » « mais, ajouta t-elle, nous l'attendons demain avec une nombreuse société. » Combien

Élisabeth se réjouit alors que son propre voyage n'eut point été retardé d'un jour !

Sa tante l'appela en ce moment pour regarder un petit tableau; elle s'approche et voit le portrait de Wickham, parmi beaucoup d'autres miniatures; sa tante lui demande en souriant comment elle le trouvait, et mistriss Reynolds, s'approchant, leur dit que c'était le portrait d'un jeune homme, fils de l'intendant de feu M. Darcy, qu'il avait fait élever à ses frais : « il a depuis pris le parti des armes, ajouta-t-elle; mais je crains qu'il ne soit devenu bien étourdi. »

M^{me} Gardener sourit à sa nièce; mais celle-ci s'en aperçut à peine.

« Et voici, dit mistriss Reynolds, en montrant une autre miniature, le portrait de mon maître; il est parfaitement ressemblant; il fut peint en même temps que l'autre, il y a de cela près de huit ans.

» — J'ai souvent ouï vanter la belle figure de votre maître, dit M^{me} Gardener,

en regardant le portrait, cette tête est belle....; mais, Lizzy, vous nous pourrez dire s'il est flatté ou non ? »

Le respect de mistriss Reynolds pour Elisabeth semblait s'accroître, en apprenant que son maître était connu d'elle.

« Cette demoiselle connaît-elle monsieur Darcy ? »

« — Un peu, répondit Elisabeth en rougissant.

» — Et ne trouvez-vous pas, Mademoiselle, qu'il est bien bel homme ? »

» — Oui, certainement.

» — Quant à moi, je n'ai jamais vu quelqu'un qui eût une si belle tournure; mais dans la galerie du premier, vous verrez un autre portrait de lui, mais en grand. Cette pièce était le cabinet de feu mon maître, et ces miniatures ont été laissées comme il les avait lui-même fait placer : il y tenait beaucoup. »

Ceci expliqua à Elisabeth, pourquoi celle de Wickham s'y trouvait.

Mistriss Reynolds leur fit alors remarquer un petit portrait de M^{lle} Darcy, pris

lorsqu'elle n'avait encore que huit ans.

« Et M^{lle} Darcy est-elle aussi bien que son frère? demanda M^{me} Gardener.

« — Oh oui, Madame, la plus belle demoiselle qu'on puisse voir, et la plus accomplie; elle fait de la musique toute la journée : dans la pièce voisine, il y a un superbe piano qu'on a apporté hier pour elle; c'est un présent de mon maître; elle vient ici demain avec lui. »

M. Gardener dont les manières étaient fort affables l'encourageait par ses questions et ses remarques à continuer cette conversation; et mistriss Reynolds, soit par vanité ou par attachement, avait évidemment du plaisir à s'entretenir de son maître et de sa sœur,

« Votre maître habite-t-il beaucoup Pemberley?

« — Pas autant que je le pourrais désirer, Monsieur; cependant il y vient assez souvent, et M^{lle} Darcy y passe toujours toute la belle saison. »

Excepté lorsqu'elle va à Ramsgate, pensa Elisabeth.

« Si votre maître se décidait à se marier, vous le verriez peut-être plus souvent ? »

« — Je le pense aussi, Monsieur; mais je ne sais quand cela se fera, il trouvera bien difficilement une femme qui soit digne de lui. »

M. et M^{me} Gardener sourirent, et Elisabeth ne put s'empêcher de dire :

« Penser ainsi, c'est faire de lui un grand éloge. »

« — Je ne dis que la simple vérité, Mademoiselle, et ce que tous ceux qui le connaissent vous diront comme moi. »

Elisabeth pensa que c'était aller un peu loin; et sa surprise accrut encore lorsque mistriss Reynolds ajouta :

« Jamais je n'ai reçu de lui une parole dure, un ordre impérieux, et cependant il n'avait que quatre ans lorsque je suis entrée ici. »

Cette louange était des plus extraordinaires, et bien opposée aux idées d'Elisabeth; car jamais elle n'avait douté qu'il ne fût d'une humeur dure et hau-

taine; sa curiosité, son désir d'en savoir davantage devinrent extrêmes, et avec joie elle entendit son oncle dire :

« Peu de gens méritent un tel éloge, vous êtes vraiment heureuse d'avoir un si bon maître.

» — Oui, Monsieur, et je le sens bien; dans tout l'univers je n'en pourrais trouver un meilleur : mais j'ai toujours remarqué que ceux qui sont bons étant enfans, le sont aussi lorsqu'ils deviennent hommes; et jamais il n'a existé un enfant plus doux et plus affectueux que lui. »

« Se peut-il que ce soit de M. Darcy qu'on parle ainsi, pensait Elisabeth ! »

« Son père était un homme bien respectable, dit M^{me} Gardener.

» — Oui, vraiment; Madame, et son fils lui ressemblera en tout; comme lui, il est affable envers le pauvre. »

Chaque mot accroissait l'étonnement d'Elisabeth; elle ne se lassait point d'écouter, nul autre objet ne la pouvait intéresser; et en vain mistriss Reynolds ra-

contait le sujet des tableaux, la dimension des appartemens, ou le prix des meubles : M. Gardener fort divertí par cette espèce de prévention de famille à laquelle il attribuait les louanges données par elle à M. Darcy, la ramena bientôt à ce sujet, et elle vantait avec enthousiasme toutes ses belles qualités, pendant qu'ils montaient ensemble le grand escalier.

« C'est le meilleur seigneur et le meilleur maître, dit-elle, qui ait jamais existé ; il ne ressemble vraiment pas à ces jeunes fous du temps présent, qui ne pensent qu'à eux ; vous ne trouvez pas un seul de ses fermiers ou de ses domestiques qui ne fasse son éloge, quelques personnes disent qu'il est fier ; quant à moi, je ne m'en suis jamais aperçu ; mais peut-être le croit-on tel, parce qu'il ne parle pas sans rime ni raisons, comme le font la plupart des jeunes gens. »

« Combien tous ces éloges lui font honneur, pensait Élisabeth ! »

« Ces beaux récits, dit à voix basse

M^{me} Gardener, à sa nièce, ne coïncident guères avec sa conduite envers notre pauvre ami.

» — Peut-être avons-nous été trompées.

» — Cela est peu probable ! nos informations venaient de bon lieu. »

Ayant atteint le vaste antichambre du premier, on les conduisit dans un fort joli salon, meublé avec une élégance et un goût remarquables, ils apprirent que cette pièce venait d'être arrangée pour surprendre agréablement M^{lle} Darcy, qui lors de son dernier séjour au château en avait montré le désir.

« Tout prouve qu'il est le meilleur des frères, se disait Elisabeth, en s'approchant d'une des fenêtres. »

Mistriss Reynolds anticipait la joie qu'éprouverait M^{lle} Darcy en entrant dans cet appartement.

« Oh ! c'est bien là lui, continuait-elle, à peine laisse-t-il à sa sœur le temps de désirer, il n'y a rien qu'il ne fît pour elle. »

La galerie de tableaux et deux ou trois des

principales chambres à coucher étaient maintenant tout ce qu'il leur restait à voir ; dans la première se trouvaient beaucoup de beaux tableaux ; mais Elisabeth, peu connaisseuse en peinture, se serait volontiers mise à regarder quelques paysages au crayon dessinés par M^{lle} Darcy, si la vue des portraits de famille ne lui eût rappelé que dans ce nombre, il s'en devait trouver un, dont les traits lui étaient connus ; elle le chercha donc et bientôt se vit arrêtée par la plus parfaite ressemblance de M. Darcy, dont tous les traits étaient embellis par ce sourire aimable qu'elle se rappela lui avoir quelquefois vu, lorsqu'il la regardait ; elle demeura quelque temps en contemplation devant ce tableau, et y revint encore avant de quitter la galerie. Mistriss Reynolds leur apprit que ce portrait avait été fait et placé là avant la mort du père.

Il y avait certainement en cet instant dans le cœur d'Elisabeth une sensation qu'elle n'avait pas encore éprouvée ; l'éloge fait de lui par mistriss Reynolds

était assez important ; quelles louanges doivent être plus appréciées , que celles données par un bon domestique , comme frère , comme seigneur , comme maître ! que de gens dont le bonheur devait dépendre de lui ! que de bien ou de mal il pouvait faire ! Elle en fit la réflexion , et debout devant cette toile sur laquelle il était représenté , fixant les yeux sur les siens elle pensait à son attachement avec un plus vif sentiment de gratitude que ce souvenir ne lui avait encore inspiré , et oubliant alors le mode de cette déclaration qui naguères l'offensait tant , ne songeait plus qu'à ce qui pouvait accroître son estime pour lui.

Lors qu'ils eurent parcouru toute la maison , ils redescendirent l'escalier , et prenant congé de la femme de charge , furent consignés au soin du jardinier , qui les rencontra à la porte du vestibule.

Comme ils traversaient la pelouse , pour se rendre à la rivière , Elisabeth se détourna , pour regarder encore le château ; son oncle et sa tante s'arrêtèrent

aussi; et tandis que celui-ci formait quelques conjectures sur la date du bâtiment, le propriétaire lui-même parut soudain, au détour de la route qui conduisait aux écuries.

Il n'était qu'à peu de distance, et son apparition fut si subite qu'il était impossible d'éviter sa vue. Ses yeux rencontrèrent ceux d'Elisabeth; la plus vive rougeur vint décéler leur embarras. M. Darcy tressaillit et parut quelques instans immobile d'étonnement; mais se remettant bientôt, il s'avança vers les voyageurs et adressa la parole à Elisabeth, sinon d'un air fort calme du moins avec une parfaite politesse.

Elle s'était détournée presque involontairement; mais s'arrêtant, et comme il approchait, elle reçut ses complimens avec un embarras qu'il lui fut impossible de vaincre. Si la parfaite ressemblance de Darcy avec le portrait que les deux autres venaient d'examiner, avait été insuffisante pour les convaincre que c'était lui qu'ils voyaient en ce moment, la sur-

prise témoignée par le jardinier en apercevant son maître, le leur aurait bientôt appris; ils se tinrent un peu à l'écart comme il parlait à leur nièce, qui, confuse et étonnée, osait à peine lever les yeux, et ne savait quelles réponses faire aux demandes polies qu'il lui adressait sur sa famille. Ses manières, si différentes de ce qu'elle les avait vues autrefois, la rendaient toute surprise; chaque mot prononcé par lui augmentait sa gêne, et l'idée de l'inconvenance qu'il y avait pour elle à se trouver chez lui, se présentait à son esprit avec une nouvelle force; le peu d'instans qu'ils demeurèrent ensemble fut peut-être un des plus désagréables de sa vie; quant à lui, il ne paraissait guères plus à son aise; lorsqu'il parlait, son accent n'avait point sa fermeté ordinaire. Il répéta ses questions sur l'époque où elle avait quitté Longbourn et le temps qu'elle devait rester dans Derbyshire, si souvent et d'un air si agité, qu'il était aisé d'apercevoir le trouble de son âme.

A la fin, toutes ses idées semblèrent lui manquer, et après être resté quelques instans sans rien dire, il se remit soudain, et prit congé d'elle.

Les Gardener la joignirent alors, et louèrent beaucoup la belle tournure de M. Darcy; mais Élisabeth ne les put écouter, et toute absorbée dans ses réflexions, les suivit en silence. Elle était accablée de honte et de chagrin : sa venue à Pemberley était, selon elle, la chose la plus imprudente, la plus malheureuse; qu'allait-il en penser? quelle idée une telle démarche ne pouvait-elle pas donner à un homme aussi vain? ne semblait-il pas qu'elle se fût à dessein jetée encore sur son chemin? Oh! maudit voyage! pourquoi y avait-elle consenti, ou pourquoi était-il arrivé un jour plutôt qu'on ne l'attendait? Si seulement il avait tardé de quelques instans; si elle eût elle-même été plus avancée dans le parc, cette fatale rencontre n'aurait point eu lieu; car il est évident qu'il ne faisait que d'arriver, qu'il venait de descendre

de voiture... Ces réflexions, ajoutant encore à sa confusion, la firent rougir plus d'une fois. Elle songeait aussi, avec une vive surprise, aux changemens opérés dans les manières de Darcy; elle ne savait à quoi l'attribuer. Qu'il eût daigné lui parler, était déjà fort surprenant; mais lui parler avec tant de civilité, s'informer des nouvelles de sa famille, l'était bien plus encore; jamais il ne lui avait vu un air si peu fier; jamais il ne lui avait adressé la parole avec tant de douceur que dans cette rencontre si imprévue : quel contraste entre leur entrevue d'aujourd'hui et celle qu'ils avaient eue dans le parc de Rosings, lorsqu'il lui remit sa lettre ! Elle ne savait qu'en penser, et y réfléchissait inutilement.

Ils venaient alors d'entrer dans une allée charmante, au bord de la rivière; chaque pas leur découvrait une plus belle étendue des bois dont ils approchaient; mais quelque temps se passa avant qu'Elisabeth y pût donner la moindre attention. Et bien qu'elle répondît

machinalement aux appels de son oncle et de sa tante, paraissant diriger les yeux sur les objets qu'ils lui indiquaient, elle n'en distinguait aucun; ses pensées étaient toutes fixées sur un seul lieu du château de Pemberley, sur celui, quel qu'il fût, où M. Darcy se trouvait en ce moment: avec quelle ardeur ne désirait-elle pas savoir ce qui se passait alors dans son esprit...., ce qu'il pensait d'elle, et si malgré tout, elle lui était encore chère! Peut-être ne lui avait-il adressé la parole avec tant de civilité, que parce qu'il se sentait à son aise; cependant sa voix, son accent n'annonçaient point une parfaite tranquillité: s'il avait été satisfait ou mécontent de la revoir, c'est ce qu'elle ne pouvait deviner; mais il était évident qu'il ne l'avait point vue avec indifférence.

A la fin cependant, les remarques faites sur sa distraction par ses compagnons de voyage, la remirent un peu, ou du moins lui firent sentir la nécessité de paraître moins préoccupée.

Ils entrèrent alors dans les bois , et quittant la rivière , parcoururent des sites plus élevés. M. Gardener témoigna le désir de faire le tour du parc ; mais le jardinier lui apprit, d'un air triomphant, qu'il avait dix milles de circonférence ; ceci naturellement mit fin au projet, et ils continuèrent le circuit ordinaire, qui les ramena encore par une pente douce au bord de la rivière ; ils la traversèrent sur un pont de bois, dont la simplicité répondait aux sites environnans. Ce lieu était moins orné qu'aucun de ceux qu'ils eussent encore visités, et la vallée ici resserrée ne laissait de place que pour la rivière, et une allée fort étroite au milieu des grands et sombres bois qui la bordaient. Elisabeth désirait fort en visiter tous les détours ; mais lorsqu'ils eurent traversé le pont, et remarqué la distance qui les séparait encore de la maison, M^{me} Gardener qui rarement marchait beaucoup, ne put aller plus loin, et ne songeait plus qu'à gagner la voiture ; sa nièce se vit donc obligée de mo-

dérer ses désirs; et repassant encore la rivière, ils dirigèrent leurs pas vers le château. Leur marche fut lente, car M. Gardener aimait passionnément la pêche, quoique rarement capable de satisfaire ce goût; et il était si occupé à guetter les truites qui se jouaient dans ces eaux limpides et à en parler au jardinier, qu'il n'avancait que fort doucement. Pendant qu'ils erraient ainsi, tout occupés des beautés qui les entouraient, ils virent, à quelque distance, M. Darcy qui s'avancait de ce côté; et Elisabeth quoiqu'étonnée, fut du moins mieux préparée à une entrevue qu'elle ne l'avait été la première fois, et résolut de paraître calme, si vraiment il comptait les venir joindre. Pendant un instant elle en douta, s'imaginant qu'il prendrait un autre sentier. Un détour de l'allée le cachant quelques secondes à sa vue, lui donnait cette pensée; mais le détour passé, il se trouve près d'eux: un seul regard apprit à Elisabeth qu'il n'avait point encore perdu son air aimable; et voulant imiter sa po-

litesse, elle se mit, en le rencontrant, à admirer le lieu; mais à peine avait-elle prononcé les mots « charmans et enchanteurs, » qu'un souvenir malheureux la vint tourmenter; et s'imaginant que tout éloge de Pemberley, fait par elle, pourrait être malicieusement interprété, elle rougit et se tut.

M^{me} Gardener était debout à quelques pas, et Elisabeth s'étant arrêtée, Darcy lui demanda si elle voulait lui faire l'honneur de le présenter à ses amis : c'était une honnêteté à laquelle elle ne s'attendait point, et à peine put-elle s'empêcher de sourire, en songeant qu'il cherchait maintenant à connaître ces mêmes gens, contre lesquels son orgueil s'était tant révolté il n'y avait que quelques mois : « quelle sera sa surprise, pensait-elle, lorsqu'il saura qui ils sont ! il les prend sans doute pour des gens de qualité. »

La présentation cependant fut à l'instant faite, et, tout en désignant leur degré de parenté avec elle, elle ne put se

défendre de jeter sur lui un regard curieux, s'attendant bien à le voir s'éloigner au plus vite d'une société si disproportionnée. Mais en cela elle se trompait, car bien qu'évidemment surpris, il prit son parti cependant en homme de courage; et loin de les quitter, revint sur ses pas, et entra en conversation avec M. Gardener. Elisabeth ne pouvait qu'être satisfaite; il était consolant pour elle qu'il sût que du moins elle avait quelques parens qu'elle pouvait avouer sans rougir; elle écoutait avec la plus vive attention tout ce qui se passait entre eux, et se réjouit à chaque phrase, chaque expression qui prouvait l'intelligence, le goût et l'instruction de son oncle.

Après s'être entretenus sur divers sujets, ils parlèrent de pêche, et elle entendit M. Darcy l'inviter à venir pêcher à Pemberley aussi souvent qu'il le voudrait pendant son séjour dans le voisinage, offrant de lui donner tout ce qui lui serait nécessaire pour cet amusement, et montrant les endroits où en général il

y avait le plus de poissons. M^{me} Gardener qui prenait le bras de sa nièce, la regarda d'un air qui exprimait son étonnement : Elisabeth ne disait rien ; mais les procédés de Darcy la flattaient, lui causaient un plaisir réel ; car, comment douter que ce ne fût pour elle qu'il en usait ainsi ; mais aussi le moyen de ne pas s'étonner d'un changement si nouveau, si extraordinaire ! « Se peut-il, se répétait-elle continuellement, que ce soit pour moi, pour mériter mon estime, qu'il a tant adouci sa fierté ? Les reproches que je lui ai adressés à Hunsford peuvent-ils lui avoir fait une si forte impression ? serait-il possible qu'il m'aimât encore ? »

Après s'être ainsi promenée pendant quelque temps, il se fit un léger changement ; il fut causé par M^{me} Gardener, qui, fatiguée de sa longue promenade, trouvant le bras d'Elisabeth un trop faible soutien, préféra celui de son mari. M. Darcy la remplaça alors près d'Elisa-

beth ; ils gardèrent quelques momens le silence , et ce fut elle qui d'abord l'interrompit : elle désirait lui faire savoir qu'elle était venue à Pemberley , avec la persuasion de ne l'y point trouver , et pour cela , remarqua • que son retour avait été bien imprévu , car votre femme de charge , ajouta-t-elle , nous a assurés que vous n'arriviez que demain ; et même avant de quitter Bakwell , nous avions ouï dire que vous n'étiez point attendu de sitôt dans le pays. » Il confirma la vérité de ces témoignages , ajoutant que quelques affaires à régler avec son intendant , l'avaient obligé à devancer de quelques heures ses compagnons de voyage : • Ils me rejoindront demain , continuait-il , et parmi eux vous retrouverez quelques-uns de vos amis , M. Bingley et ses sœurs. »

Une légère inclination de tête fut toute la réponse d'Elisabeth ; elle songeait avec quelque embarras à la dernière fois où le nom de Bingley avait été prononcé entre

eux , et si elle en pouvait juger par le teint animé de Darcy, sa pensée n'était guères différemment occupée.

« Avec eux est une autre personne, continua-t-il après une courte pause, qui désire plus particulièrement être connue de vous. Voulez-vous me permettre, et serai-je indiscret de vous présenter ma sœur pendant votre séjour à Lambton? »

La surprise qu'une telle demande causa à Elisabeth fut grande en vérité! trop grande pour qu'elle sût même comment elle y acquiesca; elle sentait bien que si M^{lle} Darcy avait quelque désir de la connaître, ce désir n'avait pu lui être inspiré que par son frère; et sans en tirer une autre conséquence, il était flatteur pour elle de voir que ses procédés envers lui à Hunsford, ne l'avaient point porté à la juger d'une manière défavorable. Ils marchèrent alors en silence, tous deux absorbés dans leurs pensées. Elisabeth n'était point à son aise; le moyen qu'elle le fût? mais son amour-propre était flatté, et peut-être ne regret-

tait-elle plus d'être venue à Pemberley. Le désir témoigné par Darcy de lui présenter sa sœur, était une civilité des plus aimables. Ils eurent bientôt devancé les autres, et lorsqu'ils arrivèrent à la voiture, M. et M^{me} Gardener étaient encore loin d'eux.

Il la pria alors d'entrer dans la maison, mais elle assura qu'elle n'était point fatiguée, et ils restèrent ensemble debout sur la pelouse. Que de choses se pouvaient dire dans un semblable moment ! et garder le silence était assez inconvenant... ; elle désirait discourir, mais chaque sujet lui offrait quelque'inconvénient : enfin, elle se rappela qu'elle venait de voyager, et ils parlèrent de Mallock et de Dovedale avec une persévérance admirable. Cependant le temps et sa tante s'avançaient bien doucement, et sa patience et ses idées étaient presque épuisées avant la fin du tête-à-tête. M. et M^{me} Gardener les joignirent, ils furent tous engagés à prendre quelques rafraîchissemens ; mais ceci fut refusé,

et ils se quittèrent de part et d'autre avec la plus parfaite politesse. M. Darcy donna la main à ces dames pour monter en voiture ; et comme elle partait , Elisabeth le vit qui prenait lentement le chemin du château.

M. et M^{me} Gardener commencèrent alors leurs remarques sur lui, avouant l'un et l'autre qu'ils l'avaient trouvé fort supérieur à l'idée qu'ils s'en étaient faite.

« Il ne se fait nullement valoir, dit M. Gardener, il est parfaitement poli et aimable.

« — Il y a quelque chose en lui d'imposant.

« — Mais je trouve que cela lui sied assez, reprit M^{me} Gardener, et je puis maintenant dire avec sa femme de charge, qu'encore que bien des gens le disent fier, je ne m'en suis pas aperçue?

« — J'ai été, je l'avoue, fort surpris de sa conduite à notre égard, elle a été plus que polie; et cependant rien ne l'obligeait à en user ainsi; car il a fort peu connu Elisabeth.

« — Il est vrai, Lizzy, dit sa tante, qu'il n'est pas aussi bel homme que Wickham, ou plutôt, il n'a pas autant de physionomie; car ses traits sont parfaitement réguliers; mais d'où vient que vous nous avez parlé de lui d'une manière si peu favorable? »

Elisabeth s'excusa du mieux qu'elle put.

« Dans Herfordshire je l'avais mal jugé, ajouta-t-elle; à son voyage de Kent il m'a plu davantage; mais je ne l'avais jamais vu aussi aimable qu'il l'a été ce matin.

« — Si je ne le jugeais que d'après l'impression qu'il m'a faite, continua M^{me} Gardener, je ne pourrais croire qu'il se fût si mal conduit envers notre pauvre Wickham; il n'a pas un air dur, au contraire son sourire est aimable, et dans toute sa personne il y a un certain air de noble dignité qui d'ordinaire annonce une belle âme. La bonne dame qui nous a montré le château a fait de lui un si pompeux éloge, que parfois j'étais tentée de rire; mais je présume qu'il paie

généreusement, et cette qualité-là, dans l'opinion d'un domestique, comprend souvent toutes les autres. »

Elisabeth se sentit ici obligée de dire quelque chose qui le pût du moins justifier des accusations de Wickham, et pour cela donna à entendre, avec autant de précaution qu'elle le pût, que par ce qu'elle avait appris des parens de Darcy dans Kent, sa conduite à l'égard de Wickham pouvait être interprétée d'une manière bien différente, et qu'il y avait tout lieu de croire que le caractère de Darcy était loin d'être aussi vicieux et celui de Wickham aussi aimable qu'on le pensait dans Herfordshire; à l'appui de tout ceci, elle raconta quelques détails sur les transactions pécuniaires où ces deux Messieurs avaient été intéressés, sans toutefois dire de qui elle les tenait; mais assurant qu'on pouvait y ajouter foi.

Ce récit surprit et chagrina M^{me} Gardener; mais elle y réfléchit peu, car approchant maintenant du lieu témoin des

plaisirs de son enfance, elle était trop occupée à montrer à son mari chaque site environnant qui lui retraçait quelques souvenirs aimables, pour pouvoir songer à autre chose. Toute fatiguée qu'elle était de la promenade du matin, ils n'eurent pas plutôt dîné qu'elle se mit à la recherche de ses anciennes connaissances, et la soirée se passa dans les plaisirs si doux, qu'offrent des liaisons renouées après une longue absence.

Les événemens de ce jour étaient trop intéressans pour permettre à Elisabeth de donner beaucoup d'attention à ces nouveaux amis. Les civilités de M. Darcy occupaient seules sa pensée, et elle songeait avec une surprise toujours nouvelle, et non sans plaisir, au désir qu'il avait témoigné de lui présenter sa sœur.

FIN DU SECOND VOLUME.



op
ne
el-
bir
ée
n,
se
on-
les
ons

op
eth
ces
rcy
on-
ou-
u'il
eur.